





Des Palmeraies  
sous la lune



Nouri Mimoun

Des Palmeraies  
sous la lune

*Roman*

Éditions Le Manuscrit

© Éditions Le Manuscrit 2009  
[www.manuscrit.com](http://www.manuscrit.com)

ISBN : 978-2-304-02764-8(livre imprimé)  
ISBN 13 : 9782304027648(livre imprimé)  
ISBN : 978-2-304-02765-5(livre numérique)  
ISBN 13 : 9782304027655(livre numérique)







Dans le crissement strident de toute sa ferraille nue et agressive, la locomotive noire put enfin s'arrêter à l'extrémité de la voie dépourvue de quai. Les wagons chargés de soldats armés jusqu'aux dents, s'immobilisèrent comme à regret, dans le désordre de leur fantaisie. Dans le silence de la nuit automnale, la locomotive crachait à intervalles réguliers les jets argentés de sa vapeur brûlante. Le machiniste, un grand gaillard lorrain, très pieux et peu tolérant, descendit les marches de sa bête fumante et s'engagea à grands pas dans la bâtisse de la gare. Il allait visiblement casser la croûte, dîner peut-être. Le crépitement de ses semelles cloutées alla décroissant sur le gravier humide.



L'énorme scarabée noir avait cessé de ronfler. De nouveau, tout plongea dans le silence de cette gare sans voyageurs que la nuit de ces confins arides enveloppait dans une étreinte paralysante, indifférente. Le jeune soldat sortit de sa torpeur douloureuse et regarda vivement autour de lui. La masse compacte des hommes de troupe lourdement harnachés se détachait en ligne brisée dans la pénombre du wagon. Une odeur suffocante de cuir, de tabac refroidi, de pieds ou de pets mal refoulés envahissait les compartiments de ce train blindé. Les soldats, malgré leurs guêtres en grosse bâche goudronnée, sentaient peu à peu geler leurs pieds et leurs genoux.

L'ordre d'évacuer les wagons fusa enfin. Des sergents secs et noueux, Corses pour la plupart, se relayèrent d'un compartiment à l'autre. La troupe descendit dans un ordre parfait, alla se ranger sous le préau, l'arme au pied et le regard fixe, absent. Seul le jeune homme, bien que médusé, semblait vaguement ironique. L'ordre d'avancer fut lancé et la colonne armée

s'ébranla en direction de la Colline aux Lionnes à quelques kilomètres de la gare minière.

Le machiniste revenait à pas lents et s'apprêtait à grimper l'échelle étincelante de son scarabée noir incroyablement ventru. Un éclat de voix le figea soudain : Roland Sauvagenot, Contrôleur civil de la région sud-ouest, dictait ses directives concises et sans appel au commandant de garnison Sergio Di Loupi :

– ... Et maintenant que nous tenons les têtes de la sédition, vous savez ce qui vous reste à faire. Ces têtes, je les veux rouler, sanglantes, à mes pieds, comme je veux voir repartir nos minéraliers les soutes pleines. Cette vermine en grève va devoir cesser de paralyser nos ports !

– A vos ordres, monsieur le Contrôleur civil. Vous recevrez dès demain après-midi mes premières dépêches télégraphiées.

Sergio Di loupi, paysan illettré de Calabre, vécut longtemps à Porto-Vecchio où il travailla comme portefaix, tondeur appliqué de la gente ovine, cireur de rue, jusqu'au jour où il s'engagea dans la Légion étrangère. Si celle-ci lui apprit à lire et à écrire, elle ne parvint jamais à le débarrasser de l'odeur âcre de la toison de laine qui lui collait pernicieusement à la peau. En Asie, en Afrique, là où des femmes et des hommes, pauvres et désarmés, vaincus hébétés

## Des Palmeraies sous la lune

de l'Histoire et de leur propre histoire, osèrent enfin défier l'ordre colonial et son cynisme bestial. C'est dans ces contrées- là, que Sergio Di Loupi apprit à tuer avec le zèle et la méthode que lui suggérèrent ses maîtres au pouvoir.

Le commandant de la garnison sud-ouest marchait sur la caillasse bordant les rails, et à grands pas, disparut dans la nuit bleuâtre, la main crispée sur le pommeau du sabre.

Roland Sauvagenot, Bordelais d'origine et haut fonctionnaire dans les colonies de l'Empire et de la République, regardait par la fenêtre de son wagon blindé. Un silence froid, aérien flottait sur la gare minière que seul un bec de gaz éclairait un peu. Il se dit à mi-voix que la vue de tant de noirceurs dans un silence aussi minéral était simplement chose insupportable, sinistre. Il tira le rideau et pensa qu'il serait de meilleure humeur le lendemain. Juste à la réception des dépêches codées du commandant Sergio Di Loupi qu'il ne manqua pas de qualifier en son for intérieur de « Latin péteux, sans racines. »



Laure se tenait immobile derrière un épais rideau de séparation en regardant, triste et pensif, le dos voûté de son père. Elle avait tout entendu, tout compris : la grève des mineurs arabes du Sud-Ouest allait être noyée dans les larmes et le sang. Son père, dont elle soupçonnait depuis peu toute la cruauté placide dans le feu des menées meurtrières de la République, allait donc de nouveau se mettre à l'œuvre. Elle en eut cette nuit-là la certitude absolue. Elle refoula ses larmes, mais sa gorge restait nouée. La jeune fille se disait inlassablement, en se retirant dans son compartiment, que le désaveu public de cet assassin patenté était la condition même de son propre salut.

Le machiniste, malgré sa condescendance, cuvait au fond de lui-même un vague sentiment de gêne. Il était même un peu navré de ce qu'il allait advenir de ces mineurs en grève. Il desserra les freins et poussa légèrement la manette. L'énorme locomotive, crachant de partout ses jets de vapeur argentés, s'ébranla doucement dans un bruit lentement cadencé de ferraille en-

core ankylosé par le givre du petit matin. Le train blindé filait à vive allure, surmonté d'une extrémité à l'autre de lourdes mitrailleuses derrière lesquelles se cramponnaient de jeunes soldats ivres d'hébétude et de désespoir.

Le train de son Honneur le Contrôleur civil filait dans le fracas et la fureur de sa mécanique chauffée à blanc. Pas un seul coup de sifflet depuis le départ du port, sur la côte sud-est. Il s'insinuait dans les méandres semi-arides de la steppe, dévoreur insatiable de l'espérance des hommes. Au petit jour, la bête essoufflée semblait avoir rendu l'âme en longeant lentement le quai unique de la gare terminus, Beldelhadhar, la grande palmeraie du Sud, au seuil du plus grand désert du monde : le Sahara. Roland Sauvagenot, vif et alerte malgré l'inconfort du voyage et la soixantaine bien tassée, sauta sur le quai puis aida sa femme et sa fille à s'installer dans la calèche. Il salua rapidement l'officier et les hommes de troupe qui lui rendaient les honneurs, puis fit signe au cocher de partir : le magnifique pur-sang, petit et ramassé, sec et nerveux, s'élança, la crinière rousse dans la brise fraîche du petit matin.

Il sourit à sa femme Yolande que la fatigue et la torpeur avaient fini d'assommer. Mais il surprit dans le regard sombre de sa fille la certitude



## Des Palmeraies sous la lune

de l'agonie de son amour filial. Roland, le Contrôleur civil pâlit alors de colère et l'image de sa petite fille dodue avec son rire sonore en cascade surgit dans sa tête. Vite, il feignit l'indifférence. « Sergio Di Loupi n'est et ne sera jamais un vrai chef. Ni même d'ailleurs ses supérieurs croulant sous le poids de leurs médailles. Car la guerre est une affaire trop sérieuse pour être confiée à militaires », conclut-il, pensif et un peu amusé de la saveur de la citation.

En cette saison avancée de la cueillette des dattes, une douce tiédeur s'emparait de la palmeraie. Les hommes et les femmes, agacés par l'insolente impunité des mouches de l'automne, échafaudaient quand même de téméraires projets ou bien- et c'est là le lot de la plupart d'entre eux- s'échinaient à rendre leur quotidien un peu plus supportable. Pendant quelques jours de la saison providentielle, le couscous du soir sera assorti de viande. Une ivresse tranquille, lucide agitait lentement la petite ville de Beldelhadhar.

Laure Sauvagenot, après une journée de sommeil réparateur, s'installa dans sa véranda, un broc d'eau mentholée à portée de main. La douceur de la brise du crépuscule automnal faisait frémir les fines mèches de ses cheveux noirs. Elle huma l'air chargé de cendres et de

poussière et le but à pleines gorgées. La quiétude du soir naissant fut malmenée soudain par les clameurs d'une bande de badauds qui surgirent comme ex nihilo, dans la perspective d'une longue avenue bordée de palmiers centenaires. Derrière ce gros nuage de poussière, d'où émergeaient, hâlés et suants, des visages d'enfants pauvrement vêtus, un petit groupe de roussins apparut. A leur tête, avançait un coursier en sueur dont le cavalier avait quelque mal à en dompter la fougue. Un pur-sang arabe fumant, suant, écumant, hennissant, se cabrant et se cabrant encore, finit par s'arrêter net sous les caresses apaisantes de son maître. Comme pour remercier les bêtes de leurs prouesses du jour, les cavaliers mirent pied à terre. Tous, du premier lauréat au dernier participant devaient descendre de cheval : ainsi le voulait la coutume dans les compétitions équestres du Grand Sud. La nuée de mômes était ébahie devant la splendeur de ces hommes de vingt ans dont les chemises immaculées tombaient sur d'amples sarwals noirs en lin. Les pas des compétiteurs chaussés de mocassins pourpres en cuir semblaient, aériens et légers, survoler le sable. Les montures encore ruisselantes de la frénésie de leur course folle, faisaient le beau, paraient avec l'application et l'assurance des bons élèves. Laure Sauvagenot dévorait cette procession de chevaux et de flambeaux de ses grands yeux

## Des Palmeraies sous la lune

vert sombre. La rue des palmiers centenaires n'était plus qu'un scintillement de flammes tremblotantes dans la petite fraîcheur vespérale.

C'est alors que leur regard se croisa. Didi le Vieux sentit violemment quelque chose tomber en chute libre dans le creux du ventre. Il trébucha mais la bride de son cheval le tira d'affaire. Il pressa le pas pour reprendre la cadence de la marche et eut juste le temps de voir le corps de Laure, frêle et élancé, reculer dans la pénombre de la véranda. La jeune fille

voulait dissimuler ses joues cramoisies. Didi le Vieux la salua d'un signe de tête accompagné d'un franc sourire presque enfantin.

Cette nuit-là, ni Laure ni Didi le Vieux ne purent trouver le sommeil. La destinée de chacun venait à la rencontre de celle de l'autre, dans la perspective crépusculaire d'une allée flanquée de palmiers centenaires.



Zaara El-Hammamia, riche héritière d'immenses palmeraies et dont la lointaine famille venait de la steppe du Nord eut de nombreuses filles et un fils. Un fils unique qu'elle avait chéri de toute son âme. Ce garçon était son unique passion, et lorsque son mari, le terrible patriarche, la répudia, elle en prit ombrage et chagrin mais vite revint à sa damnation passionnelle première : son fils, son fils, son fils. Le guide de la grande famille, gros buveur d'une force herculéenne, disait-on, se remaria et eut deux garçons. Le patrimoine foncier de la famille était désormais à l'abri : la descendance masculine en assurerait l'intégrité et la pérennité.

Zaara garda pour elle, ses filles, son fils unique et la Grande Demeure : une espèce de forteresse où les distances d'une pièce à l'autre, d'un lieu à l'autre, posaient problème pour ses occupants. Aussi les voyait-on se concentrer, se mouvoir dans un espace raisonnablement réduit favorisant ainsi la communication et la paix. Les nouveaux mariés, eux, durent émigrer vers le

Sud-Est de la forteresse pour s'y aménager une demeure où l'arrogance quasi surannée du désert ajoutée à la pureté du style mauresque était volontairement mise en exergue. Zaara envoya son fils à l'école primaire qu'il fréquenta assidûment. Le destin féroce qui frappa l'aînée de cécité dès sa naissance, allait de surcroît, rassembler sous le joug de l'ignorance toutes ses filles.

Un adolescent de quinze ou seize ans qui a su dompter sa monture, qui avait à la chasse le tir juste et précis, qui avait la folle passion des armes à feu et des chaussures de luxe, un tout jeune homme qui savait séduire et toujours attendrir une mère aux colères toujours feintes, à ce petit homme, il fallait – disait la mère – le combler par une épouse. Mouhammed le Benjamin était vaguement inquiet : il ne comprenait pas suffisamment ce qu'on attendait de lui, ni ce qu'allait être son statut d'homme marié.

Quelques cérémonies préliminaires à la nuit des noces, toutes longues et fastidieuses, avaient fini par effrayer le garçon qui prit tout bonnement la fuite. Ses oncles maternels prirent fait et cause pour leur neveu et allèrent négocier la rupture du futur mariage avec leur sœur aînée. Celle-ci les reçut fort convenablement, selon les usages mais avec la froideur calculée qu'elle sut

## Des Palmeraies sous la lune

y mettre pour dissuader les visiteurs d'une insistance de mauvais goût.

Zaara bent Errawi, dite El Hammamia, campant dans son entêtement, triompha de tous et de tout. Elle marierait Mouhammed, sa grande lumière et sa félicité de tous les jours. Elle ne savait pas de quoi son unique fils était capable.

Des chants à la gloire du prophète, de ceux de son ascendance et descendance, de tous ses compagnons, sans en omettre un seul, ne fût-ce qu'un seul, s'élevaient des arcades ouest de l'immense patio de la Grande Demeure ; des sourates d'El Coran psalmodiées en entier sur le ton et le rythme que maîtrisent uniquement les lecteurs chevronnés imposaient à l'assistance silence médusé et méditation.. Dans les arcades est, cachés derrière des paravents en palmes tressées, s'affairaient des hommes de tous âges, lestes et silencieux dans le léger bruissement de leurs longues chemises en lin. Ils alignaient sur des troncs de palmiers, en guise de tables, d'immenses plats de couscous agrémenté de gros morceaux de viande de mouton et de légumes. Au bout de l'arcade qu'éclairaient deux lampes à pétrole, on voyait se soulever un rideau blanc et des mains de femmes apparaître ou se retirer, chargés de lourds bracelets en or. Dans le patio, des hommes vêtus de blanc conversaient, assis en tailleur autour de meïdas

couvertes d'assiettes de dattes et de brocs de lait. Les serviteurs, nombreux, furtifs et si adroits apparurent. Les quelque deux cents invités d'honneur manifestèrent quelque plaisir à la vue de cette nourriture saine et abondante. Dans le grand corridor en angle droit débouchant sur une cour carrée, se tenaient assis autour de tables basses, un peu à l'étroit, les jeunes amis du marié, les membres de la proche famille et les voisins des alentours immédiats.

Mouhammed le Benjamin avait peu mangé, lui d'habitude si friand de tout. Mais il but beaucoup de lait. Il faisait mine de s'intéresser aux discours contradictoires et sentencieux de ses vizirs, des « conseillers » en sexologie, en érotisme nuptial, qui n'avaient cessé de l'abreuver de leur fatuité inepte, de leur ignorance crasse sublimée.

Du pied du minaret trapu de la mosquée du grand ancêtre, le long du mur du mausolée de l'ascendant immédiat, sur le seuil des cellules des lecteurs passionnés d'El Coran, autour de la place et jusqu'aux proches venelles de la Grande Demeure, quelques centaines de convives, les yeux noirs rieurs et la joie dans le ventre, sillonnaient, labouraient, creusaient la fine semoule blonde. Tous et chacun gardaient quand même un œil vigilant sur la part de



## Des Palmeraies sous la lune

viande, le délice suprême. Denrée rare, on ne plaisante pas avec la viande dans cette contrée où voisinent la poésie et le savoir, la nudité pour la plupart et l'aisance sans arrogance qui sait être solidaire de l'autre dans les moments de grande détresse.

De petites palmes desséchées finissaient de se consumer en crépitant de temps en temps. Une odeur de cendres suave, pénétrante, se dégageait des brasiers mourants que des serviteurs s'empressaient de raviver. La nuit était maintenant tombée, dense malgré la rougeur sombre d'un horizon sans étoiles. On entendit, venant d'assez près, le bruit d'une cavalcade effrénée, entrecoupée à intervalles réguliers de coups de feu. On sentait l'odeur de poudre et de poussière qui allait s'accentuant, s'engouffrant dans les narines. Les enfants toujours à l'affût de découvertes et de sensations nouvelles, s'en délectaient. Les hommes de toute condition, de tout âge formèrent à la hâte une haie d'honneur. Le cortège équestre de la mariée traversa la place ; à l'angle de la rue et de la placette, il s'immobilisa devant un énorme portail qui s'ouvrit doucement sans bruit. Une nuée de femmes étincelantes aidèrent l'inconnue à descendre de son palanquin. On la fit boire un grand verre de sève de palmier, et au bras de sa mère talonnée par une vieille femme édentée au

cruel regard perçant, la mariée entra dans la chambre nuptiale qu'éclairait une bougie placée à même le sol, au chevet du lit.

Seule dans l'immensité de la chambre, elle trônait sur un coffre en bois sculpté, héritage en lignée maternelle depuis deux siècles. Un voile noir finement brodé d'or et d'argent couvrait jusqu'aux hanches cette pyramide humaine pourtant si jeune.

Mouhammed Le Benjamin se présenta devant la porte de la chambre, entouré de deux amis fidèles. Ses « vizirs » lui déversaient à l'oreille leur litanie d'insanités. Il les toisa une seule fois d'un regard insondable qui leur glaça le sang dans les veines. Ils se turent, confus.

Le fils unique de Zaara bent Errawi, dite El-Hammamia, poussa la lourde porte centenaire de ce que fut la chambre de sa mère. L'affront qu'il allait infliger à sa maman tant et tant chérie l'obsédait :

– Soyez la bienvenue dans la maison de ma mère.

La gorge serrée et la peur au ventre, la malheureuse que personne ne revit jamais allait balbutier un petit quelque chose lorsqu'elle vit la silhouette blanche de l'homme enjamber le bord d'une fenêtre basse et disparaître.

## Des Palmeraies sous la lune

Derrière la grande demeure, devant l'étable, ses deux amis l'attendaient tenant par la bride trois coursiers :

– L'argent de ma mère lavera de cet affront cette jeune fille et les siens. Mais moi, qui m'aurait lavé de l'affront que je me serais moi-même infligé si je m'étais marié avec cette pauvre inconnue ?

Les deux amis fidèles gardèrent résolument le silence. Manifestement, ils ne partageaient pas ses vues. Mais le devoir de solidarité et de loyauté leur imposait cette complicité. Ils sautèrent sur leurs montures. Une longue chevauchée de nuit les mènerait aux premières lueurs du jour, à la lisière des steppes du Nord, chez ses oncles maternels, ses inconditionnels protecteurs de toujours.

Il y eut quelque désordre et des serments de vengeance parmi les frères de la femme offensée.. « Nous l'égorgerons et éparpillerons les lambeaux de son cadavre autour des cimetières de Beldehadhar ! » Tard dans la nuit, les sages des deux familles parvenaient à un arrangement juste et équitable. De plus, le père patriarche s'engageait à désavouer publiquement l'attitude de son fils Mouhammed le Benjamin.

Les domestiques avaient éteint les derniers brasiers, les lampes à pétrole, les cierges et

s'apprêtaient, à leur tour à regagner leur paille. Dans les grandes pièces de la Grande Demeure, tout le monde dormait sous d'épaisses couvertures en laine, portes et fenêtres grand'ouvertes. Seule, Zaara bent Errawi restait éveillée, adossée au mur, le menton sur les genoux, sirotant de grandes tasses de thé à la menthe. Une silhouette furtive vint lui annoncer qu'un témoin avait vu son fils partir au galop en direction du Nord. Son inquiétude cessa alors, tant elle savait toute la générosité de ses frères.

Zaara dédommagea en louis d'or l'inconnue et sa famille, mais son Mouhammed ne revenait toujours pas au bercail. Elle languissait de son enfant chéri, elle voulait le serrer dans ses bras, caresser ses cheveux coupés en brosse, embrasser son front qu'il avait tout haut et plat, sentir l'odeur suave de son corps.

Deux ans après la faillite de ce mariage non consommé, la mère esseulée, éplorée et sans plus d'espoir garda le lit. Les yeux mi-clos tournés vers la porte, elle semblait attendre dans son agonie le retour de son fils. On avait cru sa dernière heure arrivée.

Un jour, Mouhammed Le Benjamin sut dans quel état se trouvait sa mère : un messenger tardif et sans honneur crut s'acquitter de sa tâche en venant enfin le lui apprendre. Mouhammed prit

## Des Palmeraies sous la lune

d'abord soin de rosser l'indélicat à coups de gourdin, comme on le fait avec les domestiques malhonnêtes et vindicatifs. Puis au lever du jour, il monta une jument nerveuse et disparut dans les raccourcis menant aux palmeraies du Sud. Il alla voir d'abord son père dont il baisa le front et la tête. Le patriarche, dominant l'émotion qui faillit le trahir, lui dit que l'annonce du retour brusque serait fatale à la moribonde. Quatre jours durant, le fugitif garda la chambre du père qui mit en œuvre un savant stratagème, subtil et progressif. Le résultat en fut quasi miraculeux.

Zaara sanglotait dans le creux de l'épaule de son fils dont les yeux s'embuaient. Il retenait ses larmes, espérant arrêter celles de sa mère :

– Mais pourquoi es-tu resté si longtemps loin de moi qui t'ai chéri tant ? J'ai failli mourir, M'hamed. Oui, mourir sans te revoir ! Dieu m'aurait voué à l'enfer éternel. M'hamed, mon petit M'hamed, je te donne le serment solennel de te marier à la femme que tu auras choisie, et d'abord vue !

Le fils unique se dit que cette fatalité-là pouvait le concerner.



Laure Sauvagenot aimait et appréciait énormément le vieux Laurent, grand oncle de sa mère. Il venait des mines du Nord passer deux ou trois jours chez sa petite nièce Yolande. Il amenait dans sa valise sa provision d'alcool, beaucoup de friandises pour Laure et quelques kilos de bonbons pour les mômes des rues de Beldelhadhar. Roland, le Contrôleur civil n'aimait pas du tout Laurent, communiste engagé et fiché par toutes les polices des colonies et de la Métropole. Tous deux se lançaient à la dérobée des regards sombres, la haine au cœur et l'impuissance dans le cerveau. A chaque apparition de Laurent, Roland prétextait des « visites de travail » ou des « conférences politico-militaires à l'échelon régional ». « Palabres et foutaises de colonialistes ! » pensait avec rage l'invité en se remettant à jouer à saute-mouton avec Laure, alors enfant.

– Laure, s'écria brusquement le vieux Laurent, tu pourrais me dire si c'est l'inévitable semoule aux épinards du soir qui expliquerait l'exceptionnelle longévité des femmes du Sud-

Ouest ? Ou serait-ce alors les dattes ? Ou les deux à la fois ?

– Non, mon oncle. Rien de tout cela, à mon avis. Si les femmes d’ici vivent longtemps, très longtemps, c’est parce qu’elles savent vouer à l’amour de leurs bien-aimés le culte des prêtresses égyptiennes. Et arrivées au seuil de leurs tombes, elles sautent dans le néant, leur passion amoureuse solidement arrimée à la poitrine. Tout le monde sait que les très vieilles dames d’ici meurent édentées mais amoureuses, la passion dans le linceul.

– Je découvre là en toi, Laure, la fibre sensible et non fragile de la poétesse. Tu as peut-être raison : mon déterminisme mécaniste n’a pas de prise réelle sur le magma des passions humaines.

Le vieil oncle, secrétaire d’une section communiste dans le Nord de ce pays livré à la rapine et au servage, buvait à grandes gorgées de la sève de palmier que Yolande lui servait glacée dans un bol en terre cuite. Laure, mince et élancée, regardait mourir à l’horizon les dernières lueurs du jour. Elle était visiblement inquiète, sans motif apparent.

Le bruit d’une cavalcade soutenue attira leur attention. Tous trois regardèrent du côté de la rue et virent alors arriver dans un galop infernal une colonne de jeunes cavaliers riant aux éclats.



## Des Palmeraies sous la lune

Didi le Vieux ne passait que rarement par là pour rentrer chez lui. Mais ce jour-là, il demanda à ses camarades de rallonger leur virée en faisant ce détour. Personne ne s'y opposa. Didi se détacha du groupe et sauta à terre. Il avait la grâce et la souplesse d'un félin qui chasse à contrevent. Le cœur de Laure battait à se rompre. Laurent devina tout très vite et se tourna vers Yolande. Elle aussi se délectait de ce que tous voyaient. Du haut de la véranda de ce logement de fonction, le communiste et sa nièce, mère attentive et complice, regardaient éclore en Laure l'amour impérissable de ses vingt ans :

– Je viens vous voir et vous saluer, mademoiselle. Si vous le souhaitez, je vous emmènerai un jour vous promener dans les palmeraies de ma famille.

La jeune fille, se décidant à faire face, répliqua sans détour :

– Merci pour l'attention que vous portez à ma personne. Quant à la randonnée dans les palmeraies de votre famille, peut-être... peut-être quoique...

Didi le Vieux, jeune homme d'une vingtaine d'années, avala de travers sa salive en parvenant quand même à réprimer une grosse toux. Il se racla la gorge : les apparences en furent sauvées.

– A bientôt mademoiselle...

– Laure Sauvagenot.

– Didi le Vieux. Bonsoir.

Il repartit au galop, talonné de près par ses compagnons de chasse ahuris de son audace frisant l'inconscience.

Le vieux Laurent qui avait encore toutes ses dents, n'avait pas toujours mangé à sa faim dans son enfance. Le respect de la nourriture était pour lui chose sacrée, une seconde nature. Mais il n'hésitait pas à partager son repas avec le premier damné de passage, ou avec la gente canine qu'il affectionnait tant. Laure n'avait presque pas touché à son assiette dont elle labourait sans relâche le contenu avec la fourchette. Sous la grosse lampe à pétrole ronronnant doucement au-dessus de leurs têtes, tous mastiquaient sans bruit. Le grand oncle exhortait Laure, dans un hymne délirant à la nature et à la nourriture à travers les âges, à manger sa cuisse de lapin assortie de carottes, d'olives et d'abricots secs. Avec beaucoup de réalisme et de sagesse, il attaqua la sienne avec une frénésie mal contenue en l'accompagnant d'un bon quart de rouge. Effrayée, sa nièce se dépêcha de mettre à l'abri son repas. En le dévorant. Elle aussi savait ce qu'avoir faim voulait dire. Elle se versa une rasade bien copieuse de rouge et lança à la face de son mari absent, son honneur Le Contrôleur civil qui avait décroché tous les concours administratifs mais trahi les siens, une série de pensées meurtrières bien ajustées :

## Des Palmeraies sous la lune

– Oncle, tu connais Sergio Di Loupi ?

– Et comment ! Qui ne connaît pas le portefaix de Porto-Vecchio, assassin par vocation et par nécessité !

– Je l’ai vite aperçu une fois, et à mon avis, tu ne dois pas être loin de la vérité du personnage. Mais sais-tu quelque chose de précis sur la grève des mineurs d’il y a un mois ? Les dépêches sur le bureau de mon père étaient laconiques et, de plus, toutes codées. Je n’avais rien pu en tirer.

– Quand bien même tu les aurais déchiffrées, les dépêches de Sergio Di Loupi resteraient bien en deçà de la terrible réalité. Les mensonges éhontés de ce commandant rempliront certes d’arrogance bestiale les tenants de la violence colonialiste, mais ne tromperont pas la vigilance des démocrates, des pacifistes et des communistes. Aussi nous sommes-nous fait l’écho de ces grèves héroïques dans les colonnes de nos journaux, dans les meetings populaires, dans les réunions de nos cellules. Nous avons dénoncé partout et toujours les guerres secrètes du colonialisme, des guerres qui n’osent pas dire leur nom et qu’on appelle pudiquement pacification en dissimulant leur lourd tribut en enfumades, en déportations de tribus entières et en morts tragiquement massives dans les spasmes de la famine et des épidémies, en exécutions sommaires des patriotes.

Dans l'Empire colonial de la République, la mort et la détresse de millions d'hommes sont monnaie courante, même si les larmes et le chagrin n'ont pas le même goût d'amertume à chaque lever du jour. Car ces hommes à la civilisation millénaire, paisibles et prospères avant l'arrivée de nos canonnières, s'engagent aujourd'hui dans le chemin de leur libération nationale et sociale...

– Oncle Laurent, parle-moi de la grève des mineurs, de Sergio Di Loupi, du Contrôleur civil.

– Laure, c'est le Contrôleur civil qui a signé de sa propre main l'ordre de tirer sur les grévistes et qui a recommandé de faire, pour l'exemple et le salut de la République, un maximum de morts parmi cette canaille de séditieux. Il a même ajouté ceci à l'adresse de Sergio Di Loupi, l'homme des basses besognes : Vos troupes d'élite doivent tirer pour tuer. Je ne veux pas de blessés parmi la vermine. L'homme de Calabre, ancien portefaix et indicateur de police à Porto-Vecchio, donna toute la mesure de ses talents de tueur. Tiens, voilà des coupures de journaux que j'ai amenées pour toi. Je te sais ardente adoratrice du feu sacré de la liberté, la liberté totale et entière pour le genre humain. A part la chronologie des événements de cet été, tu liras avec profit peut-être l'article du communiste arabe Rami Ziad El-Rayoun :

## Des Palmeraies sous la lune

### LES CHEMINS DE LA LIBERTE SONT JONCHES DES CADAVRES DES COM- BATTANTS

« Les populations des grandes villes du Nord avaient payé un lourd tribut pour avoir revendiqué le droit à la dignité, au travail et à la liberté. La troupe, en leur tirant dessus avait endeuillé leurs jours et leurs nuits. Aujourd'hui, alors que la braise couve encore sous la cendre, les bourgeois repus de la Métropole renouvellent leur forfait. La grève des mineurs du Sud-Ouest vient de connaître un dénouement tragique. Des centaines de morts, des centaines de blessés, telle est l'œuvre grandiose, civilisatrice des automitrailleuses de la Légion étrangère.

« Dans les puits et les mines à ciel ouvert, les travailleurs avaient débrayé de nombreuses fois tout au long de l'été. Leur syndicat demandait l'ouverture de négociations avec la direction. En vain. Les mineurs passèrent à un mode de lutte plus avancé. La grève, la bête noire de la plus-value. A l'exemple des mineurs européens de la colonie, les grévistes revendiquaient un statut légal qui les protégeât des abus et de l'arbitraire de la direction, la limitation des heures de travail à dix heures par jour, une augmentation des salaires de cinq pour cent, une prime de panier, l'amélioration générale des conditions de travail, l'interdiction absolue du travail des enfants, etc.

« Au refus de la direction de recevoir les délégués syndicaux et d'entamer avec eux des négociations, les travailleurs, réunis en assemblée générale, décidèrent la grève illimitée.

« Les accapareurs et les spoliateurs en tous genres grimaçaient en grinçant des dents. Les « propriétaires » du bien d'autrui, des brigands en redingote et en chapeau haut-de-forme lâchèrent alors les politiques qui lâchèrent à leur tour les militaires. Une répression graduée, mais foncièrement féroce, frappait les familles des mineurs. Celles des « têtes pensantes » du mouvement furent déportées dans le Grand Sud. On alla jusqu'à insinuer que leurs filles et leurs femmes auraient été placées dans les bordels des villes côtières. La volonté et la détermination des « séditieux » s'en trouvait accrue encore davantage : ils occupèrent alors les puits, rendant ainsi impossible toute production. Les jaunes ne sont pas une vision de l'esprit ou une hallucination. Un jaune est une vilénie, une abjection qui marche, qui a des enfants, qui aime... C'est un homme quoi ! Mais un homme qui a fait de la trahison son métier et du dés-honneur sa nature seconde. L'action des jaunes ne servit à rien : pas un seul minéralier ne repar-tira les cales pleines à ras bord vers la Métropole.

## Des Palmeraies sous la lune

« La situation était sans issue ; les parties adverses restaient sur leurs positions respectives. La guerre faisait rage sur le front de l'Est, là-bas dans les forêts tôt enneigées et les plaines endeuillées, là-bas où des jeunes de vingt ans avaient vu leurs rêves s'estomper et leurs têtes rouler, sanglantes, à leurs pieds.

« Et arriva alors le train blindé de la honte et de la mort, surmonté de ses mitrailleuses hideuses, crachant de partout son venin de reptile haineux. Une garnison entière débarquait en renfort pour bouffer cette fois-là de l'Arabe.

« Jeudi 27 novembre : au petit jour, des soldats prennent position sur les hauteurs et encerclent le centre minier. Des automitrailleuses sont placées autour de chaque puits. Des groupes de tireurs d'élite sont postés sur le toit du bâtiment des locaux administratifs. Sergio-Di-Loupi avait pris la précaution de prévenir le personnel européen d'évacuer les lieux.

« Le nettoyage, puits par puits, allait commencer. Munis de haut-parleurs, les officiers sommèrent les grévistes de quitter les lieux. Une formidable clameur monta alors de la plaine qu'écrasait, dans le silence du matin, un ciel bas, sale, nuageux. Des centaines de mineurs levaient haut leurs banderoles, scandaient leurs slogans, lançaient leurs quolibets à la face de la troupe impassible. Sur la crête blanche de la

Colline aux Lionnes, se massait, compacte et dense comme un bloc de granit, la population des bourgs et hameaux environnants. Des chants patriotiques fusèrent de partout : des entrailles noires de la terre, de la plaine, des galeries à ciel ouvert, du haut des dunes et des crêtes escarpées ; tout vibrait, frissonnait sous l'onde de choc de la liberté en marche.

« Sergio-Di-Loupi, toujours aussi infatué de sa personne d'ancien illettré, haï des femmes honnêtes, intuitives et intelligentes qui flairaient en lui le cynique et l'assassin, croyait l'heure de sa gloire arrivée. Il ordonna à de petits détachements de soldats de se scinder en groupes et d'aller dans les puits. Ils s'installèrent dans les wagonnets vides de minerai et foncèrent dans le noir des galeries. Dans un fracas épouvantable, ils débouchèrent dans une clairière qu'éclairait une unique torche bien chétive. Les soldats épaulèrent leurs fusils à répétition, à la recherche des premières têtes. Une pluie de piques s'abattit sur les assaillants qui perdirent cinq des leurs. Les deux autres eurent la vie sauve grâce au feu nourri de leurs armes. Neuf mineurs tombèrent dans la clairière, à la première attaque. Les minuscules wagonnets de minerai faisaient irruption dans les galeries entremêlées dans un nœud inextricable et semaient à profusion la mort et la désolation.



## Des Palmeraies sous la lune

« Le carnage continuait et allait s'amplifiant, fauchant dans la pénombre ou l'obscurité, la vie de dizaines de jeunes gens et d'enfants.

« Dans les lieux de production à ciel ouvert, les récoltes n'en furent que meilleures : la lumière du jour aidant à parfaire le chef-d'œuvre du Contrôleur civil et de Sergio Di Loupi.

« Bien sûr, une quinzaine de légionnaires périrent sabrés ou embrochés par de jeunes villageois rapidement organisés en groupes d'autodéfense. A la fin de cette journée sanglante, bien que l'on dénombrât plusieurs dizaines de morts parmi les grévistes, l'idée même de reddition était loin de leur effleurer le cerveau. Pour Sergio Di Loupi, seule comptait la vingtaine de légionnaires tués. Les deux cent sept victimes, dont quarante huit enfants de moins de quinze ans, n'étaient que des rebelles contre l'ordre républicain : ce qui était un compliment involontaire pour les insurgés ! Le portefaix de Porto-Vecchio jura, dans son jargon de garçon de courses de maison close, de mieux faire le lendemain.

Les services sanitaires de la Légion vinrent tard dans la nuit entasser, dans d'immenses chariots, les cadavres qui passèrent leur première nuit de l'au-delà dans le froid d'une cour de caserne.

Vendredi 28 novembre

« Le silence de la nuit, froide et sans étoiles, fut déchiré par le son aigre et saccadé du clairon. Pas un seul souffle de vent ne venait doucement balancer ce drapeau étranger que la rosée avait alourdi et fripé. Il était comme en berne et semblait pleurer sa gloire révolue. Les légionnaires quittèrent leur lit de camp en grognant : ils n'avaient pas fermé l'œil de la nuit.

« Sur la crête des collines dominant la mine et la caserne, des milliers d'hommes et de femmes de tous âges, mais tous pauvres, étaient immobiles, debout devant leurs tentes de fortune, regardant évoluer sur le terrain les troupes que devançaient des automitrailleuses vert sombre. Mais que pouvaient les sabres, les cimenterres, les dagues, les couteaux, les massues et les gourdins de ces hommes contre les machines de guerre de la Légion étrangère ? Rien, nous le savons ! Mais nous aurions eu l'honneur de mourir debout. Nos enfants sauront que leurs pères et leurs grands-pères avaient été enterrés debout dans leurs tombes, disait-on parmi les villageois de la liberté ou la mort.

« Au deuxième jour du carnage, les sinistres sommations d'usage furent simplement ignorées. Les premiers wagonnets glissèrent sur les rails dans la cadence lente et saccadée de leurs roues massives. Au bout d'une courte galerie en

## Des Palmeraies sous la lune

ligne droite, les wagonnets chargés de soldats s'éparpillèrent dans toutes les directions, comme des fourmis carnivores saisies par la fièvre de la mise à mort de la proie. Les premières salves résonnèrent dans les galeries obscures, les premiers cadavres roulèrent dans la terre meuble ; l'aboiement condensé et continu d'une mitrailleuse en action fit trembler le soutènement en bois de ces couloirs de la mort. Une brigade d'autodéfense qui s'était faufilée la veille dans le puits à la faveur de la nuit, décocha une première volée de lances, suivie d'une autre puis d'une autre encore. Les tireurs se relayèrent, se retirèrent, disparurent dans la nuit des grottes. On entendit des hurlements, des gémissements, des râles. Une odeur de poudre et de sang frais s'incrustait dans les voûtes et dans les murs escarpés des galeries. Au loin, dans les fonds presque insondables du puits, le crépitement soutenu d'une mitrailleuse jaillissait des entrailles de la mine, méprisant le dernier souffle des mourants.

Le bilan fut lourd, très lourd : quatre cents grévistes perdirent la vie sous les balles assassines de Sergio Di Loupi, le légionnaire de Porto-Vecchio. Une foule de femmes éplorées, d'enfants en sanglots, de pères muets, de mères aux visages labourés s'éparpillaient dans la nature en petits groupes. Ils regagnaient leurs bourgs et leurs hameaux, les pas lourds mais la

## Nouri Mimoun

tête haute. On remit aux familles leurs morts. Les autres, sans famille, Algériens, Sénégalais, Marocains, Tripolitains, furent enterrés dans la fosse commune. Leur mort injuste et tragique les a unis pour l'éternité. »

Yolande, un verre à la main, se tenait debout face au vieux Laurent, son oncle. Elle l'aimait bien, l'estimait, le respectait par-dessus tout. Elle respectait en lui son ancrage idéologique qui a fait de l'humanité un champ de semailles toujours renouvelées contre vents et marées. Outre le Pape, chef suprême de la chrétienté qu'il haïssait cordialement, Laurent frappait de ses foudres les militaires et les hauts fonctionnaires coloniaux. Ceux de l'Empire comme ceux de la République :

Il va falloir que tu t'arrêtes maintenant, Yolande, s'écria-t-il. Ta vie durant, tu n'as cessé de tourner en rond. Ta fille est grande, et l'heure des décisions majeures a sonné. L'alcool est une conduite narcissique, de complaisance envers soi-même, de lâcheté pour tout dire. Mais comment peut-on imaginer, ma petite nièce, que pareil assassin puisse te nuire et te causer tant de chagrin ? Comment ?

Yolande déposa son verre sur le bord de la fenêtre et le regarda droit dans les yeux :

– Ce n'est pas ma décision de divorcer que je pleure. C'est d'abord et enfin ma faute que je regrette. Je m'étais trompée d'homme. Mais la trahison humaine est imprévisible. Je vais donc changer de cap pour enterrer sous les gravats de ma mémoire jusqu'au nom de ce fils de pute nommé Roland Sauvagenot.

– Tu as raison, ma nièce. Un Contrôleur civil, ça ne sert qu'à gérer et fructifier la plus-value, à fabriquer de la chair à mitraille ou à faire la virée des maisons de tolérance d'Alexandrie ou de Tanger, dans le luxe et l'opulence.

Laure quitta sa chambre en titubant légèrement. Elle avait mal au crâne et l'estomac noué. Pâle, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Prise de violents vomissements, elle courut vers les toilettes puis, soutenue par sa mère et le vieil oncle, alla dans sa chambre s'aliter. Des tremblements agitaient son corps svelte et élancé. Une chaude sueur l'inondait de la tête au pied. Une forte fièvre chevaline s'emparait d'elle. On lui donna de la quinine, beaucoup d'eau bouillie et on lui frictionna la tête, la poitrine et les membres d'eau de fleur d'oranger citronnée. Laurent estima superflu d'appeler un médecin.

« Le salaud... la crapule... je le renierai et le désavouerais publiquement... » Laure livrait à la connaissance de tous ses projets immédiats. Ou bien délirait-elle ?

## Des Palmeraies sous la lune

Tard dans l'après-midi du lendemain, la fièvre était tombée. Seuls sa pâleur et ses cheveux défaits, humides, plaqués sur les tempes révélaient son état de la veille.

Le retour inopiné de son honneur Le Contrôleur civil précipita le départ du vieux communiste qui jamais ne daigna lui adresser la parole. Il prit alors congé de ses nièces et partit par le seul train de la journée, celui du petit matin. On sut plus tard qu'il mourut pauvre, digne, droit comme une lance en acier trempé dans un hôpital d'une ville au pied des Pyrénées, les yeux grand'ouverts tournés vers l'étoile du Sud, terre de ses ancêtres.

On était à la lisière de l'hiver lunaire et la cueillette des dattes se hâtait de gratifier tout un chacun selon son travail ou son statut social. Plus personne maintenant ne tremblait à l'approche de ces nuages sombres annonciateurs de pluies et de misère. Le jour avait raccourci et la nuit du désert devenait plus fraîche. C'était aussi la saison où les mouches, saisies par le froid et la fureur impuissante, mouraient en masse dans une lente agonie, juste récompense de leurs forfaits. C'était encore la saison où Didi le vieux, le burnous dans le vent, galopait à perte de souffle dans les dunes, chassant le renard ou le fennec.

Une nuit de pleine lune sans étoiles, Laure vit se dessiner dans la perspective d'une rangée de palmiers, la masse sombre de cavaliers fonçant dans la lumière pâle. Elle reconnut Didi. Un bel étalon fougueux, harnaché de cuir et de cuivre, s'impatiait en se cabrant, sous l'œil amusé de la monture de Didi leVieux :

– Bonsoir, j'ai osé penser qu'une randonnée dans les palmeraies, par cette belle nuit de pleine lune, vous ferait plaisir. Et si tel n'était pas le cas, je repasserais à la prochaine lune.

– C'est que... mais vous me prenez au dépourvu là... je crois...

Sa mère, en retrait dans la pénombre de la véranda la regardait en lui souriant tendrement.

– Attendez-moi, ... juste un instant... je reviens.

Et Laure revint, splendide et rayonnante dans son burnous blanc en soie. Ses yeux vert sombre se posaient, rieurs et insistants sur le front large et plat de Didi, sur son visage un peu pâle ; elle le dévorait des yeux. Elle lut soudain dans le regard dense du cavalier l'intolérance de la passion amoureuse. Elle sentit dans le creux de sa poitrine un violent frisson qui faillit la renverser. Elle éclata de rire, mais vite réprima l'impétuosité de cet élan de joie :

– Vous savez monter à cheval ?

– Et comment ! Depuis mon enfance !

– Il est alors à vous l'étalon. En avant !



## Des Palmeraies sous la lune

Les deux cavaliers disparurent dans un nuage de poussière, les pans de leurs amples burnous au vent. Yolande pleurait de joie : sa fille fabriqua de ses propres mains son bonheur et les rivages de sa Gascogne natale se profilaient déjà à l'horizon.

Les palmeraies restaient à peu près identiques à elles-mêmes au fil des siècles. Elles avaient même empiété sur les terres périphériques à la ville de Beldelhadher. Par certains endroits, on accédait sans transition des venelles ou des cascades à l'exubérance d'un paradis surgi des dunes. Laure et Didi, bercés par le trot sautillant de leur monture, se laissaient imprégner dans le recueillement et le silence par la clarté de la lune et l'immobilité des palmes transies de froid. De temps à autre, le duo lâchait les brides de leurs coursiers et leurs poumons vivifiés par la brise nocturne se mettaient alors au rythme des battements de leurs cœurs. Les chevaux étaient fatigués ; Laure et Didi le Vieux aussi. Ils mirent pied à terre, et dans une petite clairière plantée de citronniers nains, ils s'assirent en tailleur à même la terre, l'un en face de l'autre. Ils se faisaient face : ils le voulaient :

– Mais pourquoi vous appelez-vous Didi le Vieux alors que vous avez mon âge ?

. C'est là une vieille histoire de superstition. « Didi » est un diminutif d'amour et d'affection, « Le Vieux » est un sobriquet conjurant la mort en se moquant d'elle, en la défiant. Ma mère ne voulait pas me voir mourir enfant, à l'instar de mes autres frères disparus en bas âge. De son vivant encore, ma mère, qui fut belle et puissante m'avait légué tous ses biens, beaucoup de ces palmeraies à travers lesquelles nous galopions en long et en large depuis la tombée de la nuit ! Mon père possède lui aussi d'immenses palmeraies centenaires à la limite des confins salés du Chott. Seul, il continue à gérer ses biens malgré sa cécité. Son flair fauve toujours en action lui suffit pour se tirer d'affaire. « Tu auras tout à ma mort, et rien avant ! » me dit-il souvent en éclatant de rire. Laure Sauvagenot, il va faire jour. Rentrons. Votre père...

– Ce n'est pas un père pour moi. C'est un géniteur biologique. C'est un assassin aux ordres d'autres assassins. Je vais changer de nom et quitter la maison.

« Mais où irais-je la retrouver si elle quittait la ville ? » se demandait Didi, la peur au ventre. Il se jeta à ses pieds, un genou à terre. Il lui saisit les deux mains et les embrassa longuement avec la ferveur de ceux qui aiment, de ceux qui perdent en aimant.

## Des Palmeraies sous la lune

Laure pleurait doucement en serrant fortement les mains de Didi qu'il avait menues et effilées.

– Rentrons Didi, mon petit Didi le Vieux. Ça te va comme ça ?

– Oui, Laure ma vieille.

Yolande avait le cœur lourd de chagrin et s'était remise à boire. Son goût immodéré pour les liqueurs fortes la faisait sombrer parfois dans un état de profonde prostration. Mais sa décision de partir était irrévocable. Elle fit donc ses malles et prit le train du petit matin. A Tunis, elle s'embarqua sur un vieux rafiot rengorgeant de minerai de fer et de chevaux épouvantés.

Sur le quai, une silhouette assez menue se tenait debout, regardant arriver le train essoufflé, agonisant. Il s'arrêta enfin dans une profusion de vapeur. A la vue de sa sœur tout de noir vêtue, Yolande comprit que sa mère était morte. Dans la brasserie de la gare de

Bordeaux, elle pleura et but plus que de mesure.

La femme du Contrôleur civil demanda et obtint le divorce. Le haut fonctionnaire des colonies de la République consentit à lui verser une forte pension de crainte de voir sa carrière administrative compromise par le scandale. Mais ce divorce qui allait arranger ses affaires fut suivi de sa faillite morale et matérielle.

## Nouri Mimoun

Au gré de ses sorties nocturnes -pour prendre un pot, disait-elle- elle rencontra un matelot sans ancrage et sans boussole, comme tous les matelots du monde. Il était son cadet de pas mal d'années. Il la faisait beaucoup rire. Rusé et bassement intéressé, il savait tout l'ascendant qu'il avait sur elle. Quand « son Guillaume » n'était pas dans ses bras, elle plongeait dans le chagrin, la dépression, l'alcool et le remords toujours brûlant de n'avoir pas tiré à bout portant sur le Contrôleur civil, le bourreau des mineurs du Sud-Ouest.

Son loup de mer, un certain Guillaume, matelot originaire de Hambourg, fut retrouvé pendu à un réverbère, les mains liées derrière le dos, au fond d'une impasse d'un quartier mal famé de Dresdes. Le Guillaume de la brave Yolande ne fera plus rire, ni ruiner, une seule femme. Son « Gui-Gui », séducteur invétéré des femmes esseulées, imbibées d'alcool et de drames a été enterré par les pompes funèbres de la municipalité de la ville. Car personne ne réclama le corps.

La déchéance de Yolande et son éthylisme chronique ne pouvaient laisser indifférente plus longtemps sa sœur aînée. D'une main énergique sans concession ni complaisance, elle fit faire à sa sœur une cure de désintoxication suivie d'une

## Des Palmeraies sous la lune

prise en charge psychologique quasi musclée.  
Le résultat en avait été purement et simplement  
admirable : elle apprit sur le tas le métier de la-  
borantine, et le petit trois- pièces qu'elle hérita  
de sa mère la mit à l'abri du besoin.



L'énorme jument noire doublement sellée avançait au petit trot dans l'allée poussiéreuse bordée de palmiers. Sans harnachement et sans étrier, l'équidé portait allègrement son cavalier tout de noir vêtu, Didi le Vieux. Laure, debout dans le noir du salon, le sentit venir, l'entendit, le vit, immobile et confiant, murmurer son bonheur et ses craintes à l'oreille de sa jument attentive. Roland Sauvagenot avait travaillé dur toute la journée ; car en stratège politique, il devait contrôler et coordonner l'action des autorités d'occupation : les militaires, les gendarmes, les flics, les indicateurs, les traîtres locaux appelés pompeusement « les notables ». Le métier de Roland n'était pas de tout repos : c'est crevant d'étouffer et de tuer la liberté ! Cette nuit-là, le géniteur biologique de Laure dormait profondément.

La jument avait le trot léger, aérien. Elle avait tout deviné dès l'instant où Didi le Vieux avait enveloppé ses sabots de toile de jute, dès l'instant où il l'avait doublement sellée. La jument noire était complice de l'éruption et de l'accomplissement de l'amour. Au premier détour de la perspective étoilée, sous la sollicita-

tion de son cavalier, elle fonça tel un météorite en direction des dunes du Nord. Laure, sur la croupe généreuse de la bête déchaînée, enlaçait, à se rompre les bras, Didi le Vieux enivré par le bonheur et la fraîcheur de la nuit. Elle était à lui, derrière lui, en lui ; elle le subjuguait de son amour. Il arrêta sa monture et baisa religieusement le front de la jeune fille qui ne pouvait refouler ses larmes : « Didi, mon Didi à moi ! ». L'animal attaqua ses premières dunes, la cri-nière au vent.

Les oncles maternels de Didi étaient des caravaniers-chameliers de père en fils. Ils habitaient une région où seul l'alfa poussait à profusion, à la limite du désert. C'était donc chez l'un d'eux que Didi le Vieux décida de se marier : l'oncle maternel doit secours et assistance au « fils de sa sœur ». Cela, Didi le savait fort bien et il voulait en tirer profit. « La tradition doit savoir servir le vécu des hommes », se disait Didi en voyant pointer à l'horizon les premières maisons en pierres taillées du village de ses oncles. Curieusement, aucun des gros chiens fauves n'aboya. Tous deux remarquèrent la queue frétilante en signe de bienvenue de la gente canine qui gémissait de plaisir. La horde formait maintenant, d'instinct, une haie d'honneur au milieu de laquelle les deux « fugitifs » avançaient en mourant de rire. La jument, elle, surveillait du coin de l'œil à la fois tous les chiens et chacun des chiens.



## Des Palmeraies sous la lune

Deux jours suffirent pour les préparatifs du mariage. Les femmes, soucieuses surtout du respect des convenances et de la tradition, durent se plier aux exigences de la situation toute particulière de la belle étrangère, Laure, la « roumia ».

La célébration de l'union se fit dans la simplicité et la joie. Tout le village mangea et but à satiété : du couscous-mouton, des dattes, du petit lait et de l'eau de source. Certains jeunes poussèrent le libertinage jusqu'à s'enivrer de rouge. Juste en l'honneur de la « roumia ». Les gardiens du dogme collectif apprirent l'immoralité insoutenable de la chose et s'en ofusquèrent fort. Leur sentence tomba la nuit même : « ces dévergondés seront bastonnés sur les lieux mêmes de leur crime, jetés ligotés dans l'obscurité totale et ne seront libérés que lorsqu'ils auront cuvé complètement leur vin. Enfin, sous peine de nouvelles bastonnades encore plus cruelles, ces libertins viendront réciter, sans omissions et sans fautes, la sourate de « La Vache » au grand lecteur du village.

Dans la partie réservée aux femmes de la grande maison construite en pierres taillées, les chants des jeunes filles, parfois provocateurs et manifestement « païens » s'élevaient en rivalisant d'ardeur, et d'incandescence, avec les braisiers disséminés dans le patio en terre battue. Tard dans la nuit, et alors que Laure s'exerçait encore à cœur joie aux rudiments de la danse

orientale, Didi le vieux alla mettre en garde, avec la dernière fermeté, l'aîné de ses oncles :

– Mon oncle, tu sais toute l'estime et tout le respect que je te porte. A toi en particulier. Je te demande donc, mon cher oncle, je te supplie même de m'épargner la honte et le ridicule de cet attroupement d'hommes à la porte de ma chambre nuptiale, l'oreille et le cou tendus, les carabines au poing. Je veux le calme et la paix surtout cette nuit. Je rejoindrai donc ma chambre quand on le décidera, Laure et moi.

La décision sacrilège de Didi parvint jusqu'aux oreilles, toujours réceptives à tout et à rien, des vieilles mégères du village. Elles crièrent alors à l'infamie, à l'offense faite aux ancêtres. Et toutes en chœur, elles lancèrent une dernière imprécation qui fit rire aux larmes deux fillettes à l'œil espiègle et malicieux : « un foyer où le sang pur de l'épouse vierge n'est pas montré au public est un foyer maudit ! Qu'on se le dise et qu'on se le rappelle jusqu'à la fin des temps ! » Conscientes du risque que pouvait représenter le comportement irresponsable des vieilles édentées, les maîtresses de céans allèrent toutes les embrasser en signe de respect et d'admiration en offrant à chacune un petit baluchon contenant quantité de friandises, de fruits secs et de loukhoum. Les mégères octogénaires se turent toutes comme par enchantement et, ouvrant leurs paquets, chacune d'elles

## Des Palmeraies sous la lune

plongeait un œil perçant, inquisiteur, dans celui de la voisine.

Toutes les jeunes filles de l'assemblée des femmes embrassèrent affectueusement la jeune mariée qui alla, seule, dans sa chambre. Au moment même où elle ôtait ses escarpins, Didi le Vieux la rejoignit. Sans fanfare, sans bousculade, sans témoins.

– Tu es là Didi, mon Didi à moi !

– Oui Laure des palmiers sous la lune.

Ils s'embrassèrent avec la fougue de la passion intolérante de ceux qui ont vingt ans. Dans le village, le bruit de la fête s'éteignait doucement en accompagnant la lente agonie des derniers brasiers.

Deux mois plus tard, une attaque d'apoplexie terrassa Roland Sauvagenot, qui était alors en service commandé dans le grand Sud : il matait, une fois de plus, la « vermine rampante » des tribus coalisées contre l'armée d'occupation. Dix jours après, une sévère hémorragie cérébrale rendait nécessaire son transport à Tunis. Il mourut en cours de route dans d'atroces souffrances, désavoué, renié par les siens, honni des hommes libres, des patriotes. Son corps fut embarqué le jour même de son arrivée sur un minéralier en partance pour Marseille : la putréfaction du cadavre n'allait plus tarder.



Le corps de Mouhammed le Benjamin ne cessait de gagner en robustesse et en puissance. La légende locale le disait doté d'une force herculéenne. Il était capable de soulever sa monture au-dessus du muret de l'étable... et d'écraser entre les paumes trois ou quatre grains de blé. Son jugement mûrissait et sa virilité physique n'était plus sujette à caution. Dans la Grande Demeure, on tenait désormais compte de ses opinions, qui étaient des décrets divins, de ses désirs, de ses humeurs. La mère, Zaara el Hammamia vouait un culte titanesque, presque impie, à son fils unique. Son père, le patriarche en titre, n'était pas en reste là-dessus. Lui aussi dépensait sans compter pour ce fils, à qui on a appris sans le savoir, la prodigalité et l'insouciance.

Cavalier émérite, fougueux chasseur au tir précis, Mouhammed monta sa première pouliche bien avant l'âge de quinze ans. Sa passion pour les armes à feu vit le jour sur ces dunes jamais enracinées du Sud-Ouest. Zaara voyait s'opérer en son fils toutes ces métamorphoses, cette maturité et cette force tranquille. Il lui fal-

lait alors réaliser un vieux projet qui lui tenait à cœur : marier son fils, et sans la débâcle de son premier mariage non consommé.

Les jeunes filles à marier étaient légion ; et l'on savait que le fils de Zaara n'était pas facile à satisfaire. Tout ce beau monde redoubla d'efforts pour remporter l'honneur et la richesse de l'alliance avec la famille du fils unique. Dans ce genre d'affaire, c'était bel et bien la famille, les rapports sociaux qui occupaient le devant de la scène, le pauvre couple, lui, étant tout bonnement relégué à l'arrière-plan. On lui intimait l'ordre de se taire ! Un jour, tous apprirent, la mandibule traînante et l'œil furieux, que ce Mouhammed le Benjamin avait fixé de lui-même son choix sur une belle Algérienne, aux yeux verts et aux cheveux roux. Une Algérienne des palmeraies de Wad-Souf.

Cette jeune fille à la peau diaphane et au regard de feu lui avait souri lorsqu'il l'avait croisée, quelques mois plus tôt, dans le vestibule de la Grande Demeure, en compagnie de sa plus jeune sœur, sa complice et sa messagère, Ama la sublime. Il garda depuis, dans sa mémoire l'image de Saadia au visage rayonnant de vie mais à la pudeur toujours aux aguets.

Sur le ton de l'injonction n'admettant ni réplique, ni atermoiements, le grand frère chargea sa sœur d'aller plaider sa cause :

## Des Palmeraies sous la lune

– Tu iras cet après-midi dire à la fille aux yeux verts, tu sais celle dont la mère vient de Wad- Souf, que ma mère demandera sa main à la sienne. Salue-la de ma part et dis-lui encore qu’au printemps, elle sera mienne, si toutefois elle est d’accord. Je veux une réponse. Au dîner, à mon retour de la chasse.

– Ce sera fait, mon frère le Benjamin, s’empressa-t-elle de répondre

Le retour du frère approchait, et Ama prenait de plus en plus peur. Comment allait-elle s’y prendre pour transmettre à la lettre la réponse de la belle de Wad-Souf ? « Des mots aussi osés ? Mais comment vais-je faire, moi ? Mieux vaut fuir dans le grand désert que de prononcer la moindre syllabe ! », se répétait-elle en se rongant les ongles. Un léger hennissement annonça le retour du prétendant. Elle se racla la gorge et attendit, le cœur battant, les premières syllabes prêtes à fuser :

– Alors...

– Elle te dit que ce jour-là sera la lumière de ma vie, et je l’attends sur de la braise ardente.

– Comment ? hurla le Benjamin.

– C’est elle qui me l’a dit ! Ce n’est pas moi qui...

– Je sais, ma petite sœur. Viens me baiser le front.

Ama la sublime faillit s’évanouir de soulagement.

L'hiver, qui fut peu clément cette année- là pour les gens de Beldelhadhar, tirait à sa fin. Dès la mi-mars, on voyait, sur les dunes encore humides de la rosée du matin, les premiers lézards se réchauffer au soleil. Des lézards verts et affamés, maigres reptiles électrisés, antipathiques à souhait. Le printemps s'installait timidement dans la ville enlacée de ses palmeraies protectrices. L'eau susurrant dans les ruisseaux et les rigoles, rapide, limpide, avide de donner la vie aux entrailles gelées des parcelles. Même les palmiers, d'habitude indifférents au froid du désert, se mettaient peu à peu à bruire, à balancer leurs têtes encore stériles, à danser dans la brise de ce printemps heureux. Anciens, vieux métayers et vieux propriétaires, « caniculaires », journaliers sans statut, tous prédisaient une abondante récolte pour l'automne.

Le printemps avançait à grands pas et déjà les premières rafales de sable embrumaient l'horizon aux heures de la canicule. De petites mouches, insolentes, agressives, s'agglutinaient dans le creux des joues et des yeux de ceux qui ont faim le jour et la nuit. Que les récoltes fussent maigres ou abondantes, cela ne pouvait inquiéter ou satisfaire Zaara. Ses innombrables besaces en peau de chameau remplies de louis d'or fondaient cette indifférence de riches, parfaitement illégitime.



## Des Palmeraies sous la lune

Un jour, peu avant la tombée de la nuit, lorsque les dernières lueurs rougeâtres se fussent éteintes, le portail de la Grande Demeure s'ouvrit et tout un cortège de femmes habillées de noir envahit la rue.. Au milieu de ses neuf filles, de ses belles sœurs, de tantes, de cousines, de marieuses et de maquilleuses masseuses que personne n'avait invitées, de proches voisines et de pique-assiettes, Zaara allait de ses petits pas nonchalants, un gros baluchon de bijoux entre les seins, demander la main de la belle de Wad-souf pour son fils Mouhammed le Benjamin. Tard dans la nuit, l'assemblée de fantômes drapés de noir rentra à la Grande Demeure en chantant à tue-tête à la gloire des futurs époux. Tout Beldelhadhar sut alors la nouvelle des fiançailles. Le vendredi suivant, après la prière, une assemblée d'hommes conduite par le vénérable Jeddi el Bechir, scella l'alliance par la rédaction de l'acte notarié. Alors des coups de feu retentirent partout dans le quartier.

Pour la famille de Saadia, il fallait faire face aux grosses dépenses du mariage fixé à l'automne suivant. Le voyage à Wad-Souf était de la première nécessité. A l'aller, la caravane, formée seulement de dromadaires, fit le voyage sans encombre. Mais au retour, au-delà de Té-bessa, les choses commencèrent à se gâter pour se terminer en tragédie. De jeunes apprentis brigands, un quatuor d'imberbes, écervelés à

souhait, eurent la prétention inouïe de déposséder la caravane de son précieux chargement. Le tir aussi inopportun qu'imprécis des pillards les perdit d'avance. Le père de la fiancée conseilla au chef caravanier d'attendre que les assaillants aient épuisé leurs munitions, puis de se ruer sur eux comme la foudre et de les cueillir enfin l'un après l'autre ou les quatre en même temps, selon le don de chacun à la course. Ce qui fut fait avec brio. Après les avoir bastonnés de tout leur soûl, les caravaniers les ligotèrent l'un à l'autre formant ainsi une file honteuse attachée au derrière d'un chameau réputé haineux, et de surcroît fécond en pets. Ils furent tous relâchés dans une bourgade fantôme où ils pourraient se refaire une santé et surtout méditer, avec profit peut-être, un avenir plus honnête, moins risqué. Les caravaniers ont toujours su qu'on n'abandonne pas dans le désert un homme sans défense, aussi brigand soit-il. Pour abréger l'agonie de la pauvre chamelle blessée au cours de l'attaque, on décida sa mort dans le quart d'heure qui suivit. Mais personne ne put se résoudre à le faire. Finalement, un jeune chame-lier à la résolution froide lui tira une balle entre les yeux.

Hommes et bêtes étaient brisés de fatigue. Ils avaient marché toute la journée, souvent contrariés par des levées soudaines et peu fraîches de vent de sable. La petite ville de Wad-Souf ne serait en vue que le lendemain, en milieu de matinée. Aussi les hommes décidèrent-ils de camper sans plus attendre, là même où ils se trouvaient. On déchargea les bêtes de leurs fardeaux et on leur donna à boire et à manger. Puis, assis en rond, au milieu du cercle que formaient les dromadaires accroupis, les caravaniers mangèrent quelques poignées de dattes et de figues sèches qu'ils accompagnaient de gorgées de thé chaud. Les chameliers baignaient dans la clarté pâle et incertaine de la lune. L'un d'eux adossé au flanc bosselé d'un dromadaire, ne dormait que d'un seul œil. La nuit était calme, sereine, immuable dans les pans bleuâtres de sa robe démesurée. Les dormeurs se foutaient complètement de l'arrogance insupportable de cette nuit : ils répondaient, inertes, aux exigences leurs corps.

L'un des dormeurs au sommeil léger remua sous sa couverture et se leva seul bond. C'était

son tour de garde, le dernier de la nuit. Soudain, la relève et la sentinelle entendirent, tous deux en même temps, un grondement nettement perceptible venant de loin. Ils se regardèrent, inquiets. « Des orages aussi précoces, c'est annonciateur de criquets pèlerins ! Que Dieu nous épargne leurs méfaits ! Qu'ils soient maudits jusqu'à la fin des temps ! », s'écria l'un d'eux. A l'Est, la parfaite clarté d'un pan de ciel contrastait avec la semi obscurité enveloppant le creux de la vallée. Un autre, encore plus perceptible, fit trembler l'air et la terre. Les chameaux, épouvantés, les yeux et les narines dilatés par la peur, cherchaient à casser leurs cordes en se cabrant désespérément. Les hommes avaient senti l'imminence de la mort, et tous voulaient la fuir en la distançant par une course-poursuite sans merci. En vain. Une avalanche gigantesque, bouillonnante et écumante, se dressa au bout de la courte perspective du creux de cette vallée nue où seule la pierraille gisait en se multipliant à l'infini. Les eaux impétueuses de l'oued en crue filaient dans le fracas sinistre de la mort. Sur leur passage, elles avaient tout emporté. Des hameaux entiers, constructions en dur ou en pisé, des masures, des arbres échevelés, des bêtes de somme, quelques cadavres humains, tout, pêle-mêle inextricable sans plus de vie était ballotté par le courant boueux. Les dromadaires, les premiers, furent happés par le torrent,

## Des Palmeraies sous la lune

leurs longues pattes raidies par la mort ressemblant à des mâts de vaisseaux sans plus de gouvernail. Les deux caravaniers qui avaient donné l'alerte eurent le temps de grimper sur le versant abrupt d'une colline. La montée des eaux les arracha brutalement, tels deux fétus de paille, à leur ultime refuge. Il n'y eut aucun survivant. La caravane disparut corps et biens dans les eaux tumultueuses. Plus tard, on retrouva les corps à moitié ensevelis dans la boue séchée par le soleil déjà incandescent de ce printemps meurtrier.

Les eaux assassines déferlaient d'une oasis lointaine où il avait plu quatre jours durant. Les récoltes furent compromises. Seules les petites cultures furent épargnées par le déluge ; ce même déluge qui, sans plus tomber d'un ciel en colère, creusa son chemin dévastateur à travers des terres sans orages. Treize mulets d'Egypte ramenèrent les corps dans les oasis de Wad-Souf : un animal par dépouille, marquant ainsi le respect dû aux morts et aux bêtes. Les caravaniers furent enterrés dans les palmeraies de leurs ancêtres, à l'ombre des grenadiers et des mûriers, dans un carré retiré de l'oasis.

Mouhammed le Benjamin et Saadia ne purent se marier à l'automne : une année de deuil était due au père de la fiancée disparu tragiquement dans le limon de sa terre natale, l'Algérie.



Un groupe compact de cavaliers galopait sur la crête des dunes, entourant les deux juments de Didi le Vieux et de Laure. Le sable fin s'élevait en petites colonnes blanchâtres derrière les chevaux qu'une longue journée de chevauchée continue avait fatigués. Beldelhadhar, ses minarets, ses coupoles, ses hautes demeures plusieurs fois centenaires, ses palmeraies en croissant et ses odeurs suaves qu'exhalent ses quartiers au soleil couchant, ses chiens moqueurs et ses pigeons amoureux, indolents, ses métayers et ses « caniculaires » légitimement insolents mais souvent impuissants, Beldelhadhar était bel et bien en vue, étalant ses carrés de maisons à la brique ocre et pleine. Les cavaliers lancèrent leurs montures au galop, et d'une seule traite traversèrent les petits faubourgs pour s'arrêter enfin devant l'autre Grande Demeure qui se dressait, imposante et taciturne, derrière un mausolée en ruines. Les époux étaient enfin chez eux, dans la demeure qui vit naître et mourir le premier ascendant de Didi, son aïeul, sorti des entrailles de Seguia el Hamra

ou de Wadi Edhahab que la vaine Reconquista baptisera plus tard Rio del Oro. Les trois Grandes Demeures de Beldelhadhar, adossées toutes au mausolée, dataient du début du XIII<sup>e</sup> siècle de l'Hégire.

Didi le Vieux aida sa femme à descendre de cheval. Il remarqua alors son état vaporeux et sa démarche légèrement vacillante. Elle lui murmura pudiquement, craignant une oreille indiscreète, que c'était là peut-être un début de grossesse. Il l'aida à s'allonger sur l'immense lit à baldaquin tandis que les femmes- qui avaient tout compris d'un seul coup d'œil- s'affairaient autour d'elle, essayant de lui communiquer leur bonne humeur. Les quelques rudiments d'Arabe qu'elle avait- sans le juste accent- les firent beaucoup rire. On se moquait d'elle gentiment, affectueusement.

Le père de Didi trônait dans un coin de la grande pièce, près de la fenêtre, un chapelet à la main. Il regardait vers l'immense patio, l'air absent. Personne n'avait jamais vu cet homme pleurer. Les êtres et les choses de la vie ne semblaient guère l'intéresser : il avait la passion froide, tenace, sans quartier. Didi et ses oncles pressèrent le pas et, la tête légèrement baissée en signe de soumission et de respect, allèrent baiser le front du patriarche :

– Ainsi donc tu t'es marié, Didi, avec la fille du Contrôleur civil Roland Sauvagenot, dont je



## Des Palmeraies sous la lune

viens d'apprendre d'ailleurs la mort ; cette fille, tu l'as enlevée, n'est-ce pas ?

– Oui, père. Je me suis mariée avec elle, chez mes oncles, mais je ne l'ai pas enlevée. Excusez-moi, je dois vous dire que nous nous étions choisis, appréciés, aimés. C'est donc d'un commun accord, en êtres majeurs responsables de leurs actes, que nous nous sommes unis. Seulement, père, la rumeur publique fausse et amplifie toute chose. Beldelhadhar voulait et veut toujours la mort de l'occupant ou du moins son départ. Ne pouvant avoir ni l'une ni l'autre, Beldelhadhar a inventé ce mariage par rapt de toutes pièces. C'est là un meurtre par sublimation. On a tué le Contrôleur civil, symbole et instrument de l'oppression et de l'humiliation, à travers l'acte pourtant volontaire de sa fille. Un pan entier de ma décision souveraine a été occulté pour servir la cause collective. Voilà tout, père.

– Je suis rassuré que l'école t'ait servi à si bien réfléchir et à si bien parler. Je suis parfaitement de ton avis quant aux errements possibles de l'opinion publique. Car il y aura d'autres Roland Sauvagenot tant que nous serons sous domination étrangère. Au fait, comment s'appelle-t-elle ton épouse, la mère de ma deuxième descendance ?

– Laure, père.

– Va dire à Laure de venir me voir.

Le vieillard, encore alerte, disparut derrière un rideau en lin pourpre et alluma une grosse bougie qu'il posa sur une étagère, au-dessus d'un grand coffre en bois massif. Il en sortit quelques bijoux en or qu'il enveloppa dans une écharpe en soie.

« N'oublie pas de lui baiser la tête et le front en lui serrant les deux mains ! », chuchota vivement Didi dans l'oreille réceptive de sa femme.

– Sois la bienvenue, ma fille. Toi et les tiens, ceux de ta religion, les enfants de Mériem, mère de Jésus. Que la paix soit sur lui ! Vous êtes les Gens du Livre. A ce titre, nous tous ici, comme ailleurs, nous vous devons respect, amour et tolérance. Sois heureuse avec mon fils, mon unique et qu'il le soit avec toi.

Puis à son tour, il baisa la tête et le front de sa belle-fille à qui il offrit en cadeau de mariage un bon petit baluchon de bijoux en or massif :

– Ceci est ton bien propre. Et celui de tes enfants, si tu le veux bien, dit le vieux patriarche d'une voix enrouée qui trahissait une émotion certaine.

Les deux sœurs de Didi n'en démordaient pas. Elles voulaient à tout prix apaiser l'âme errante de leur défunte mère qui n'eut pas le bonheur de voir son fils fonder une famille. Une cérémonie toute particulière, fût-elle modeste,

## Des Palmeraies sous la lune

était décidée. La grande chambre nuptiale de la mère fut réouverte, une odeur d'ambre et de musc s'en échappa. La grande sœur fut secouée de hoquets qu'elle essayait de réprimer. Un long sanglot saccadé, désespéré la plia en deux, et le visage couvert des deux mains, tomba à genoux sur le tapis toujours aussi épais, exactement là où s'asseyait tous les après-midis sa mère, pour filer et diriger à distance les affaires de la Grande Demeure. On la releva, elle essuya ses larmes et s'excusa. Jamais le grand châle noir n'avait quitté la tête et les épaules de la grande sœur : elle portait le deuil de sa mère, fauchée à trente ans, et de son mari englouti par les sables mouvants, à la lisière du croissant fertile qu'étaient les palmeraies de Beldelhadhar.

Didi le Vieux et Laure voulaient bien se soustraire à cette corvée, mais ils savaient que personne, absolument personne n'a le droit de froisser la générosité et les bonnes dispositions d'autrui. Et ce fut alors pour eux, un moment de complicité et d'éclats de rire sans retenue et sans égards pour les usages.

Les vieilles chanteuses- qui devenaient ex nihilo pleureuses ou diseuses de bonnes aventures ou encore entremetteuses pour certaines d'entre elles- étaient assises en tailleur, fardées et harnachées, autour d'une longue table basse. La plupart étaient édentées, avaient les joues creuses et le regard toujours soupçonneux, inquisiteur

souvent. Pour elles, l'humanité est une immonde saloperie qu'il faut impitoyablement mater et dresser pour son propre salut. Elles étaient d'excellente humeur : le dîner de noces promettait d'être succulent, copieux et abondamment arrosé de petit lait. « Chez ces riches propriétaires, les dattes seraient de celles dont on verrait à travers la chair le noyau et le soleil. Du miel métamorphosé en dattes ! », se disaient-elles en entamant déjà en chœur les premiers couplets d'un chant pieux. Puis, l'une des vieilles chanteuses se hasarda seule, et sans l'assentiment préalable de ses coéquipières, à entamer un air profane, à la limite du sacrilège et du paganisme même. Des regards furibonds, meurtriers stoppèrent net l'élan mécréant de cette effrontée de soixante dix ans. Elle baissa la tête et ajusta son châle mauve sur ses cheveux, une maigre touffe roussie au henné. « L'heure est à la piété et au recueillement par le chant à la gloire du Prophète et de ses Compagnons. Et tu t'es permise de les offenser. Dieu et son Messager te feront mourir rampante et grabataire. Tu n'auras point de sépulture. Pour l'instant, ta part de fruits secs et de tabac à priser est amputée de moitié ! », vint lui chuchoter à l'oreille la plus vieille des vieilles.

Peu avant le dîner, les chanteuses livrèrent à l'assistance silencieuse, médusée, toute la mesure de leur talent, l'immensité et la beauté de

## Des Palmeraies sous la lune

leur répertoire. Puis lorsque les chants profanes cessèrent, on alluma à même le sol du grand patio un énorme brasier qui allait, toute la nuit, pouvoir vaincre l'obscurité des coins les plus reculés de la Grande Demeure. Le dîner allait être servi : une débauche de viande et de semoule roulée fine et cuite à la vapeur. Les chanteuses se pressèrent d'avancer vers la table, sans se lever, en actionnant simplement la mécanique encore robuste de leur bassin. Un groupe de jeunes filles, sous le regard admiratif mais terriblement attentif de fillettes maigrichonnes, donnait libre cours à leur soif de musique et de danse. Les vieilles dames de la famille allèrent leur intimer l'ordre de se mettre à la besogne, en les traitant de dévergondées invétérées et en maudissant l'époque fatalement annonciatrice de la fin des temps.

Un silence quasi-religieux se fit parmi les convives qui mastiquaient en chœur dans le ravissement et l'extase de la bonne chère. Mais la vigilance des chanteuses ne désarmait pas malgré l'abondance de la nourriture : il arrivait que les dîners fussent maigres dans les fêtes des gens modestes, d'où la féroce habitude de ces vieilles dames à se surveiller sans relâche. Ces vieilles chanteuses édentées sans familles, sans maris et sans enfants, personne ne savait d'où elles venaient. Mais tous à Beldelhadhar les aiment et les estiment. On les honore en les en-

terrants, au terme d'une longévité légendaire, dans les cimetières de la ville. Sans ostracisme ni dédain.

Alors que Laure allait rejoindre ses belles-sœurs et mangeait de bon appétit en riant aux éclats, Didi s'éclipsa après avoir tenu quelque peu compagnie aux hommes et mangé copieusement, lui aussi. Son cheval, ventre à terre, fila vers les dunes. Ecumant et suant, il galopait à perdre haleine : il voulait, comme son maître, surprendre le fennec dans son terrier. Sur le chemin du retour, il aperçut le soleil se lever timidement à l'est des palmeraies ruisselantes de rosée matinale. Le jument traversait les premiers faubourgs au petit trot, deux fennecs sanguinolents sur sa croupe. Didi poussa doucement l'énorme porte en bois massif de la chambre nuptiale. Le battant grinça sur ses gonds. Laure ouvrit les yeux et sourit de toute son âme à son amoureux qui, le cœur battant et la gorge serrée, rougit dans la pénombre de la pièce. Retrouver sa femme, sa compagne, son amie, son amante continue toujours à plonger Didi dans le tourbillon de la félicité sans frein, sans limites. Elle lui tendit les bras et ils sombrèrent dans la douce fureur de leur amour.

Les grosses chaleurs de l'été du Sud-Ouest s'étaient dissipées, laissant derrière elles les cadavres putrides des chiens moqueurs. Un automne, moite le jour, humide et frais la nuit, s'installait dans Beldelhadhar, la couvrant de son ciel nuageux sans conséquences. Les gens savaient que cela augurait d'une récolte exceptionnelle. Ils étaient quelque peu de bonne humeur, d'humeur égale du moins. Seuls les plus réalistes refusaient, dans le blasphème et la révolte du cœur et de la raison, de se laisser aller à cette précarité, à cette pseudo damnation éternelle.

Une année s'était écoulée depuis la mort tragique du père de Saadia, la fiancée aux yeux verts. Il était donc temps de célébrer le mariage de Mouhammed le Benjamin : ce que fit Zaara el Hammamia dans une débauche inouïe de luxure païenne. Mais lorsque vint la nuit des noces, « la nuit fatidique », « la nuit de la vérité », la nuit où la virginité de l'épouse serait consacrée ou, au contraire, flétrie, lorsque vint cette nuit-là, Mouhammed le Benjamin se dressa de toute sa taille et hurla à la face de sa

mère qu'il n'était pas un étalon reproducteur, et que personne, absolument personne ne devait s'aviser de se coller à la porte de sa chambre sous peine d'être rossé à mort. Sa mère comprit et respecta la volonté de son fils. Comme toujours, de vieilles et bien vilaines femmes dénoncèrent sans concession, cette façon de voir les choses et crièrent au sacrilège. Zaara El Hammamia les rabroua vertement et les menaça de les congédier illico-presto, si elles ne s'arrêtaient pas de dénigrer le choix de son fils bien-aimé. Les vieilles se turent à jamais. Tous dans la famille craignaient les colères dévastatrices de Mouhammed. Seule sa mère savait comment le calmer : en le regardant tendrement droit dans les yeux, mais avec une nuance accentuée de reproches. Avec son habituel rire théâtral, le jeune homme embrassa sa mère à l'étouffer. Elle lui prit la main droite et, seule, elle l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre. Son père, le patriarche en titre et en fonction, approuvait et admirait le comportement de son fils soutenu par sa mère. Cela se lisait sur son visage

– Je les reconnais ces yeux de gazelle qui m'ont fait si longtemps rêver, lui murmura-t-il en soulevant le voile de son visage et en l'embrassant sur le front. A plus tard !

Elle sentit son cœur chavirer et apprécia cette délicatesse. Quelques secondes après, l'époux se mêlait aux convives. Il était calme, poli, réservé.



## Des Palmeraies sous la lune

Il savourait intérieurement sa victoire sur le collectif contraignant, sur l'ancestral absurde. Il savourait et respirait à pleins poumons cet air de liberté qui l'enveloppait désormais de son armure. En cela précisément, Mouhammed était l'alter ego de son cousin, le magnifique Didi.

L'Algérienne de Wad-Souf avait à la fois une présence et une prestance inégalées, mais aussi une certaine réserve d'où perlait un amour-propre à fleur de peau. On l'aimait beaucoup dans la famille pour son franc-parler et sa loyauté à toute épreuve. Jeune et belle, Saadia avait le port altier et l'exigence morale sans faiblesse. De mère berbère et de père arabe, l'épouse aux yeux verts reçut une éducation austère, rigoriste même. Celle que donne la secte des Kharijites à toute sa descendance. La belle de Wad-Souf aimait tendrement son mari. Elle était amoureuse de lui à la manière des tigresses aimantes et maternantes, mais qui n'oublie pas qu'elles sont aussi fauves.

Au cœur de « la saison jaune. », à l'heure où la canicule puise son haleine dans les entrailles de Géhenne, à l'heure où le scorpion mâle, le dard relevé et la carapace hideuse, cherche à semer la mort et l'épouvante, Saadia mit au monde sa première et dernière enfant, Zouhour. L'enfant grandissait vite. Son appétit en lait maternel aussi. Mais les seins de Saadia tarissaient. Le recours à une mère nourricière de-

vint indispensable. Zouhour passa les deux premières années de sa vie dans l'atmosphère chaude et câline du foyer parental. Pour la petite, rien ne pouvait égaler le rempart imprenable qu'était le giron de sa grand-mère paternelle, Zaara El Hammamia.

Mouhammed le Benjamin et Saadia filaient le parfait amour et l'entente parfaite, sans souci du quotidien, bercés par les rires sonores de Zouhour et son espièglerie contagieuse. Le jeune époux, qui avait à peine vingt ans, s'adonnait toujours à sa passion favorite, la chasse au fennec, ou occasionnellement au loup. Des armes à feu, de guerre ou de collection, des chaussures de luxe, des mocassins, des bottes, des guêtres, des bottillons, des costumes, des gilets, des faux cols, des manteaux, des pardessus, des trois-quarts, des cannes, des écharpes en soie ou en lin, des montres et des chaînes en or, des chevaux et leurs harnachements et des fusils de parade à la crosse nacrée, voilà ce à quoi Zaara el Hammamia destinait une partie de son immense fortune.

Les gens portés sur l'alcool s'enivraient à la sève fermentée de palmier, une boisson particulièrement forte. Mais le désœuvrement et l'oisiveté des rentiers avides de grandes émotions, ajouté à leur particularisme maladif, les amenaient à rechercher la perle rare : la dive bouteille en provenance de la Métropole. Mou-

## Des Palmeraies sous la lune

hammed le Benjamin prit goût à la fréquentation de ces milieux : il lui arrivait de rentrer soulagé à la maison. Son épouse vit dans ce comportement une démission, un désaveu affectif et passionnel. La mère de Mouhammed s'inquiétait beaucoup de ce début de désordre dans le couple de son fils qu'elle invita fermement, une pointe de colère noire dans la voix et l'ironie cinglante des bons pédagogues dans le regard, à plus de respect pour sa femme, mère de son enfant. Elle le menaça de le quitter pour aller vivre chez ses frères, les grands caravaniers de la steppe du Nord. Plus jamais on ne vit Mouhammed toucher à la dive bouteille. De nouveau, le couple retrouvait la santé et l'équilibre. Mais c'était sans compter avec le fracas de la destinée déchaînée de la rousse de Wad-Souf.

Il était de coutume pour la classe aisée ou moyenne de Beldelhadhar d'aller passer quelques semaines en hiver, à la source thermale voisine. Toutes les nuits après le dîner, l'on voyait se profiler, accompagnées parfois de leurs petits, les ombres fantomatiques des femmes drapées de noir, marchant gracieusement au rythme du tintement de leurs bijoux en or. Les quelques hommes qui fermaient le cortège pressaient le pas de temps à autre pour être à leur hauteur et les fustiger alors d'un regard furibond sans qu'aucune n'ait commis la moindre « incartade ». « Le châtiment dissuasif pré-

vient le délit, le crime ! », se disaient les accompagnateurs. Les jeunes filles, contestatrices ou relativement insoumises, en profitaient pour lancer, à voix basse, les quolibets les plus meurtriers, les moqueries les plus blessantes. « Le plus féroce, et peut-être le plus viril de nos gardiens est sûrement celui qui a la bourse gauche plus grosse que la droite ! Regardez donc comment il marche penché sur la droite ! ». Toutes alors s'esclaffaient ou riaient aux éclats sous le regard médusé et impuissant des satrapes.

Le cercle absolument parfait de la lune d'hiver fascinait la petite Zouhour qui trottnait, alerte et espiègle, près de sa mère, la belle de Wad-Souf. Les jeunes filles, après s'être longtemps trempées dans le bassin quasi brûlant, couraient déjà, sans transition à l'eau tiède, vers les ruisseaux serpentant à travers les palmiers pour y batifoler à merci en invoquant « Pharaon », ce Dieu « païen » protecteur de la beauté et de la fertilité. Les baigneuses avaient pour elles la légèreté de leur âge et l'agilité de leurs corps. C'était des volcans en éruption. Elles chauffaient de leur fureur incandescente l'air froid de cette nuit de pleine lune. Saadia s'assit sur un talus herbeux au bord du ruisseau, les pieds dans l'eau froide. Serrant sa petite contre son flanc, elle s'attardait à se laisser imprégner, pénétrer par la splendeur et la morgue atempo-

## Des Palmeraies sous la lune

relles de l'astre. Ce fut de cette communion avec la nature, de cette jouissance muette endiguant nos sens et nos pensées que mourut, à vingt quatre ans, la belle aux yeux verts de Wad-Souf. Une bronchite aiguë eut lamentablement raison des espérances de cette jeune femme au seuil de la vie. Zouhour allait être confiée aux soins d'une nourrice, auprès des oncles de son père. La disparition de sa maman lui serait distillée à faible dose jusqu'à l'âge de cinq ans, en lui contant non des histoires d'ogres et d'animaux terrifiants, mais le périple de personnages sympathique et attendrissants à travers l'univers.

Mouhammed le Benjamin souleva haut son enfant et la serra très fort contre lui, en l'embrassant dans les cheveux et en lui susurrant des onomatopées qui la faisaient rire aux éclats. Il la quitta et garda d'elle, dira-t-il quarante ans plus tard, l'image bouleversante d'un rire d'enfant sonore et saccadé soudain suivi d'un regard interrogateur, angoissé, paniqué. De gros sanglots se bousculaient dans sa poitrine. Il les réprima et alla seller son cheval. Il disparut dans les dunes pour donner libre cours aux assauts meurtriers de sa douleur. Il sanglota longtemps dans la nuit de son désert, hurla, blasphéma, cria le nom de sa bien-aimée disparue puis se tut. A genoux, la tête basse et la volonté anéantie, Mouhammed fixait les étoiles sans les

voir. Il sentait sur les épaules le poids du silence ; son corps lui faisait mal. Il vit alors son cheval venir doucement le renifler et lui lécher délicatement la joue. Il gratifia sa monture d'un sourire triste en lui tapotant le cou et la crinière.

Le jour pointait sur la crête des palmiers qui frémissaient, bruissaient, chuchotaient dans le vent frisquet de début d'hiver : le croissant fertile enlaçant Beldelkhadhar était en colère. De la Grande Demeure, montait le rythme saccadé, traînant ou accéléré des versets sacrés récités dans une symbiose parfaite par une vingtaine de lecteurs d'El Coran. Des lamentations, des gémissements, des pleurs étouffés, feutrés et de rares fois involontairement libérés, se mêlaient à l'aboiement du gros chien de la maison. Pour sa tranquillité et celle des autres, une âme charitable l'emmena chez les voisins. Une forte odeur de café, de lait de chèvre et surtout de palmes brûlées planait dans le patio et les arcades du vestibule encore sombre, et où s'alignait déjà, dans la confusion et le silence, l'hébétude ou le stoïcisme, la file des premiers arrivants. Dehors, des caravaniers, debout devant le portail de la Grande Demeure, buvaient à grandes gorgées du café brûlant. Emmitouflés dans leur ample cape noire, ils devisaient à voix basse, leurs chèches leur couvrant la bouche : les hommes du

## Des Palmeraies sous la lune

désert étudiaient de mémoire l'itinéraire entre Beldelkhadhar et Wad-Souf.

La pâleur de Mouhammed le Benjamin, sa lividité étaient extrêmes. Son visage se serait confondu avec la blancheur immaculée de son écharpe en soie, si ce n'était ses cheveux noirs de jais. Lorsque la dernière femme eut quitté la pièce où reposait Saadia, étendue à même le sol sur l'immense tapis pourpre de ses noces, Mouhammed y fit irruption, s'agenouilla et, en embrassant longuement le front glacé de sa femme bien-aimée, pleura à chaudes larmes, secoué de sanglots atroces et répétés. Sa mère Zaara vint lui toucher doucement l'épaule :

– M'hammed mon fils, mon unique, ton chagrin et ton désespoir sont immenses. De tout mon cœur, de toutes mes tripes, je te les partage. Mais que pouvons-nous contre la mort, le néant ? Rien ! Va enterrer ta femme, ma Saadia, et reviens-moi vite !

Dans un rare moment de lucidité que laisse parfois l'agonie aux mourants- un délai de grâce bien cynique- Saadia avait confié à son mari ses dernières volontés : être enterrée à Wad-Souf, près de son père, et veiller à l'éducation rigoureuse de leur petite fille Zouhour. « Quant à toi, ami et compagnon de mon cœur, unique de ta mère et mon unique à moi, nous revivrons sous d'autres cieux notre jeunesse et nous ne vieillirons jamais », lui dit-elle. De toute sa vie, Mou-

ammed n'avait oublié une seule syllabe de ces paroles testamentaires

Une formidable explosion de pleurs et de sanglots, de lamentations et de geignements, d'appels et de cris, d'invocations et de prières éclaboussa l'air de ce matin frisquet. Dans l'assemblée des femmes, ce n'était que désordre, chaos lorsqu'elles virent s'approcher les quatre gaillards pour la levée du corps, un terrible moment où l'être, corps et âme, vacille et se noie dans le marais du désarroi. Mouhammed fut saisi d'un raidissement du corps que jamais il ne connut auparavant. Un tremblement diffus, insidieux le paralysa et il ne put se détacher de l'embrasure de la porte, si ce n'était son père qui vint le ramener au sens des réalités. « Allah est le plus grand ! C'est à lui et à lui seul que nous revenons ! » Le cercueil ondulait légèrement au rythme des pas lourds et mesurés des porteurs. Aucun d'eux ne devait manifester la moindre émotion, le moindre trouble pour que le corps pût glisser à fleur de terre, aérien. Cette symbolique de porter la défunte ou le défunt, sans heurts et sans à-coups est le prélude à son envol pour l'au-delà. On fixa le cercueil sur le flanc droit d'une chamelle trapue et velue en prenant soin de l'équilibrer par un contrepoids.

Le chef caravanier prit sur le champ, les choses en main et, de son bras vivement et soudai-



## Des Palmeraies sous la lune

nement tendu en avant, donna l'ordre de départ. La petite caravane de dromadaires et de chevaux traversa à vive allure les derniers faubourgs de Beldelhadhar. Elle était condamnée à forcer la marche pendant deux jours : la conservation de la dépouille de Saadia n'autorisait pas de plus long délai. Fort de sa connaissance millénaire du désert, de ses puits intarissables, de ses points d'eau avarés et secrets, de ses oasis flamboyantes ou chétives, avortées, de sa faune et enfin des hommes qui le sillonnent, le chef de la caravane quitta vite la mollesse du ruban bitumé de la route et s'engagea dans des pistes parsemées à l'infini de petites pierrailles. Un raccourci salutaire venait d'être pris. Mouhammed le Benjamin, les mâchoires serrées et le regard fixé sur le cercueil, s'était aperçu de la manœuvre. Il l'approuva d'un signe de tête.

Un soleil pâle et timide filtrait à travers des nuages sans pluie. Un vent frais, copieusement chargé de temps en temps de grains de sable, n'arrêtait pas de souffler depuis le petit matin. La hantise majeure de cette caravane peu ordinaire, c'était de ne pas arriver dans les délais à Wad-Souf pour confier Saadia à la terre, sa dernière demeure. Les bêtes ayant été gavées dès avant le départ, les hommes, sans descendre de leurs montures et sans s'arrêter, prirent quelque

nourriture : des dattes, des figues sèches et burent beaucoup d'eau. Puis tous mirent pied à terre. Car pour aller plus vite encore, il fallait alléger les bêtes. A la tombée de la nuit, la caravane mit fin à son calvaire de la journée en campant dans le creux d'une dune. Tous savaient que la nuit serait d'une obscurité totale ; et à cet effet, tous ramassèrent toutes sortes de brindilles ou de branches mortes tout au long de la route longeant les grandes dunes. On agenouilla les bêtes en cercle au centre duquel on déposa délicatement la dépouille. On alluma un immense brasier au chevet de Saadia qui, à travers l'opacité de son cercueil, semblait regarder les étoiles de sa nuit sans lune, et écouter son compagnon psalmodier les versets de son chagrin. Les caravaniers dormaient à poings fermés, étendus à même le sable, le flanc flasque des bêtes leur servant de rempart contre le vent. Seul Mouhammed le Benjamin restait éveillé, à l'écoute du silence lancinant de la nuit du désert. Il finit par s'enrouler dans sa cape et s'allonger près du cercueil sur lequel dansait frénétiquement l'ombre des flammes. Ses dernières forces le trahirent et il sombra dans un sommeil de plomb.

Peu avant la toute première lueur de l'aube, il se redressa subitement sur son séant. Les flammes du brasier avaient perdu de leur ardeur, mais elles parvenaient encore à éclairer la ligne

## Des Palmeraies sous la lune

blanche du cercueil. « Mohammed, ne va nulle part sans ta jeunesse entre tes bras. Porte – la en étendard et mets en berne ton immense amour pour moi. La mort m’a happée ; mon destin m’a dépossédée de ma jeunesse. Sous d’autres cieux, là où je vais en tout cas, nous la revivrons notre jeunesse et nous ne vieillirons jamais ! »

Le chef caravanier se leva d’un seul bond et ‘autoritaire appela chaque dormeur par son nom. On leva le camp alors que l’obscurité ne s’était pas encore tout à fait dissipée.

La température avait beaucoup baissé au deuxième jour du voyage ; les bêtes répondaient docilement, avec une certaine complicité même, aux sollicitations de leurs maîtres. Forcer la marche et arriver à Wad-Souf à l’heure de la prière du soir, tel était l’unique l’objectif de la caravane funèbre. Mouhammed, obéissant aux impératifs de la marche forcée, sollicitait sans relâche sa monture. Mais son regard restait fixé sur le cercueil qui lui renvoyait, dans les dernières lueurs du crépuscule, l’image animée des yeux verts et du sourire de Saadia. Il hurlait dans le silence de sa poitrine endolorie son refus et son désespoir face à la mort de sa compagne, la mère de son enfant. Il était blême, livide, défait, désarticulé, à l’image d’un vieux

carton ballotté par le vent, au fond d'une impasse noyée dans les ténèbres.

En scrutant l'horizon de la nuit froide et sans lune, les caravaniers virent scintiller faiblement les premières lumières de la place forte du négoce saharien. Ils sollicitèrent davantage les bêtes, non sans quelque remords, et, lorsque des minarets trapus du désert, partit l'appel à la prière du soir, ils firent irruption dans le cimetière. Une immense clameur s'éleva de la foule massée en arc de cercle près du tombeau grand'ouvert.

La cérémonie funéraire fut brève. La mise en terre se fit dans un déluge de pleurs et de sanglots. Des femmes, conscientes de l'entorse faite aux usages et aux coutumes étaient là, bien là. Aucune ne put pourtant refouler ses sanglots. Quelques hommes firent semblant d'aller faire les cent pas sous les eucalyptus pour cacher leurs larmes.

On confia Saadia à la terre qui la vit naître une vingtaine d'années plus tôt. A la dernière pelletée jetée par les fossoyeurs, Mouhammed le Benjamin vacilla alors et tomba à la renverse.

Les proches ancêtres de Didi le Vieux avaient fui Wadi Edhahab-Rio del Oro pour les imposteurs, les falsificateurs et les revanchards- parce qu'ils avaient refusé l'allégeance à un monarque émasculé composant avec l'occupant espagnol. A travers les plaines, les steppes ou les plateaux ingrats, les chapelets d'oasis paisibles et verdoyantes, les dunes jamais enracinées, la grande famille de Didi connut l'errance épique jusqu'à ce qu'elle ait trouvé refuge au creux d'une palmeraie, à la lisière d'un Chott réputé anthropophage. Les nouveaux arrivants troquèrent l'or thésaurisé dans leurs besaces contre la terre, comptant ainsi parmi les premiers propriétaires de Beldelhadhar. Par le travail acharné de ses hommes sobres, tolérants mais sans pardon, par la sagesse légendaire de ses femmes, par l'étendue du savoir de ses lettrés, par l'ivrognerie, le courage et la vaillance de quelques uns de ses membres, la grande famille de Didi- qui ne fut jamais tribu- gagna vite en célébrité et en respectabilité. Au bout de la première génération, le travail devint une nécessité vitale pour les autres : dans les grandes familles aux grandes demeures, où les chevaux pénè-

trent au galop, il n'y avait plus que des rentiers. Didi le Vieux en était un, son cousin germain, Mouhammad le Benjamin, aussi.

Laure et Didi filaient le bonheur, un bonheur tendre et tranquille soutenu par les contreforts d'une passion ardente qui se défiait elle-même et qui défiait le temps. Didi allait moins à la chasse au fennec ; mais quand il le faisait, c'était aussi religieusement qu'auparavant. Laure, quant à elle, se laissait volontairement imprégner au fil des jours par ce qu'elle jugeait bon et respectable dans la culture de son compagnon, sans s'y fondre ; elle se voulait la symbiose concrète de deux cultures qui s'appréhendent et se reconnaissent dans la sympathie et l'estime. Elle se voulait, par un choix intellectuel et moral, l'acte de naissance, et le pont obligé, d'un monde pluri-identitaire où la fraternité des hommes serait la valeur suprême, l'unique valeur même. « Un monde d'où Torquemada, et tous ceux à son image, seront à jamais bannis ! », disait-elle souvent, emportée par la fougueuse noblesse de ses vingt ans. L'estime et le respect dus à Laure grandissaient dans la famille de la Grande Demeure. Au-delà de son statut d'épouse vénérable, elle était l'incarnation d'une valeur sûre, la mère sacrée de ses futurs enfants, la fille des adeptes de Jésus, fils de Mériem, donc la fille des Gens du Livre et non une vulgaire païenne.

## Des Palmeraies sous la lune

Deux sages-femmes assistaient régulièrement Laure dans sa grossesse : l'une de confession juive, l'autre musulmane, mais toutes deux sujets de son Altesse « le Possesseur de la Régence de Tunisie ». L'accouchement était imminent. Il régnait dans la Grande Demeure une effervescence de fourmis mêlée de ferveur religieuse et d'encens. De nombreux moutons et deux veaux encombraient déjà l'étable. Les chevaux, les mulets d'Égypte et surtout deux pouliches particulièrement jalouses de la défense de leur territoire en prirent grandement ombrage. Il n'était donc pas rare d'entendre le bêlement désespéré de ces pauvres moutons pris dans le champ de tir des ruades des pouliches déchaînées. Il était même arrivé qu'une brebis y laissât la vie, malgré l'intervention du berger. On prit alors des précautions en séparant les pouliches assassines de la gente des ovidés. Du côté des rapports entre les sages-femmes, le climat était à la tension vive mais souterraine, à la parole meurtrière mais à l'action nulle.

– Si tu crois que notre Prophète Moïse- Que la paix soit sur lui ! - pourra quelque chose pour une bûche de Géhenne de ton espèce, détrompe-toi. Rien ni personne ne te sauvera des flammes. Que tu sois vouée aux gémonies jusqu'au jour de la Résurrection et que la honte et le malheur accablent ta descendance ! glapissait de sa voix stridente la sage-femme, blême de colère.

– Ecoute-moi bien, vieille vipère cornue. Les mots sont du vent. Seuls les actes comptent. Peux-tu dire, avouer à cette honorable assemblée de femmes où avais-tu caché la bourse de louis d'or que tu avais volée à la défunte Tounès ? Je vois à ta pâleur, ton évanouissement proche, à ta rougeur, ta honte. C'est dans ton sexe que tu l'avais dissimulée ; et je dis que l'assistance avait, ce jour-là, manqué de présence d'esprit, d'audace, de clairvoyance en refusant de te fouiller dans la nudité des vers de terre.

– Je jure devant Dieu et son Messager, notre Prophète Mouhammed, que cette vieille édentée, sans scrupules et sans honneur, tient un bordel clandestin dont je connais toutes les pensionnaires. La chienne que vous avez devant vous est une matrone doublée d'une hors-la-loi.

Dans un éclat de rire général, les femmes retenaient sans conviction l'élan d'indignation et de rage savamment feintes par les deux mégères. Laure, témoin de la scène, hurlait de rire dans son lit en pissant un peu dans sa culotte.

Tout le monde savait à Beldelhadhar qu'au-delà des querelles, des invectives, de la médisance, de la calomnie et des insultes, tout rapprochait ces deux sages-femmes les mieux cotées de la ville : le milieu social, la culture, l'histoire, le métier. Ce n'était donc pas par ha-



## Des Palmeraies sous la lune

sard que Nanni, la vieille sage-femme juive, soit la complice intime mais aussi la rivale irréductible de Fatima, la vieille sage-femme musulmane.

Les deux accoucheuses accomplirent un miracle en réussissant d'une main de maître la délivrance de Laure. Didi le Vieux en avait eu les jambes coupées : il s'affaissa et poussa un long soupir de soulagement. Sa femme était encore en vie et le bébé magnifique. Mouhammed el Hedi Maurice reçut de son grand-père, le jour de sa naissance, sa première palmeraie. Par ce don, on croyait l'armer un peu dans la vie à venir.

La fête fut simplement grandiose et tous les pauvres du quartier et d'ailleurs mangèrent de la viande, hantise première des indigents de cette contrée. Habillé de son grand burnous blanc, les cheveux noirs ébouriffés et la moustache hirsute, Didi pénétra, presque en courant, dans la chambre de sa femme et à genoux, lui embrassa les mains et le front. A Mouhammed el Hedi Maurice, il adressa furtivement un salut de la main.

Maurice signifiant littéralement « fils du Maure », « le fils de l'Arabe », Laure pensait à juste raison que par souci d'équité, il fallait ajouter un deuxième prénom à Maurice. Et ce fut alors Mouhammed el Hedi Maurice-Fidel. Ce train de prénoms ne dérangerait en rien l'heureux papa qui l'accepta de bonne grâce puisque tels étaient le désir et le droit de son épouse. Le no-

taire, petit ignare intolérant, scribouillard cupide sans envergure, se hasarda à prétendre à la rédaction de l'acte de naissance d'el Hedi Maurice, que des prénoms chrétiens ne pouvaient coexister avec le nom sacré de Mouhammed le Prophète. Le grand-père bondit comme un fauve et flanqua à la porte le notaire, non sans lui avoir précisé que le nom de Jésus figurait bien en toutes lettres dans ElCoran.

L'ancien patriarche de la grande famille mourut au beau milieu d'un printemps chargé de promesses automnales. Les caniculaires, ces maudits du labeur et de la misère, le savaient, le sentaient : leurs dettes seraient en partie épon-gées ; de nouveau, ils pourraient vivre à crédit. La récolte fut abondante et d'excellente qualité, et les travailleurs de la canicule purent s'offrir en effet quelque sarwal ou tunique en toile blanche. L'ancien patriarche, père de Didi le Vieux, fut enterré dans la simplicité absolue, comme il avait vécu, austère et acharné au labeur. Cet homme, unique dans son genre à Bel-delhadhar, assumait sans broncher un veuvage d'un demi siècle. A la disparition de sa femme, morte d'une morsure de cobra, il éleva seul ses deux filles et son unique garçon. Cet homme, très jeune encore, avait eu le talent de s'assumer doublement, pour le plus grand bien de ses enfants. Pour eux, le patriarche fut l'étoile polaire de l'amour, de l'affection, de la tendresse, du câlin, du rire sonore et complice, de l'autorité,

## Des Palmeraies sous la lune

de la contrainte savamment dosée, du sens moral, du devoir accompli ou à accomplir, du respect, de la dignité, de l'altruisme et de la piété.

Parfois la nuit, pour ne pas réveiller sa femme, Didi sortait du lit et allait pleurer, dans le silence de la Grande Demeure, la mort de son père, la mort d'une partie de son être. Une nuit, elle le surprit dans cet état de grande agitation : en sanglotant à fendre l'âme, Didi, comme un enfant qu'on abandonne, appelait son père en lui parlant. Il en fut grandement gêné :

– Non et non ! Pas de fausse pudeur. Nos pleurs sont les fenêtres de nos âmes. Ce que tu fais là est légitime, salutaire pour toi. Je te laisse pleurer, mon Didi à moi, lui murmura-t-elle en l'embrassant.

En ramenant son mari dans leur chambre, Laure sentit nettement une violente secousse prémonitoire lui opprimer le haut de la poitrine.

Mouhammedel Hedi Maurice-Fidel grandissait à vue d'œil. Sa vigueur, son énergie, son caractère réservé et sa vive intelligence faisaient la joie de tous dans la Grande Demeure. Laure pouvait alors reprendre ses parties de chasse au fennec ou au loup, dans les dunes ou à la lisière des palmeraies. Son mari n'avait jamais cessé d'y aller, en solitaire ou en compagnie de ses plus fidèles amis.

L'après-midi tirait à sa fin. Le petit groupe de chasseurs s'apprêtait à regagner Beldelhadhar. Ce fut Laure et Didi, chevauchant en tête, qui aperçurent les premiers l'uniforme kaki et le casque colonial de trois silhouettes tapies en embuscade derrière un chétif bosquet. Ils se regardèrent, étonnés de la posture belliqueuse des soldats. Le groupe de cavaliers s'arrêta fixant intensément les trois hommes de troupe lourdement armés. Les chevaux, dressés selon les techniques rigoureuses de l'art martial, gardaient une immobilité parfaite, l'œil grand'ouvert et les oreilles en pointe. La jeune femme éperonna imperceptiblement sa monture qui avançait dès lors avec la grâce et la volupté d'une femme aimante. La jument disait tout simplement par son petit air narquois et le balancement de sa tête, tout le mépris de sa maîtresse pour ces trois vilains pantins de couleur kaki.

– Halte ! hurla le petit homme défiguré par la colère.

Ces aboiements enragés, ces hurlements insensés, Laure les reconnut sur le champ, sans l'ombre d'un doute. Sergio di Loupi, anciennement commandant de la région militaire du Sud-Ouest, était là, devant elle, en chair et en os. Elle ne savait pas encore que le boucher des mineurs venait d'être muté à Beldelhadhar pour cause d'éthylisme caractérisé et de rixes sanglantes dans les bordels pour légionnaires. Et pour clore le chapitre de ses hauts faits d'armes, Ser-

## Des Palmeraies sous la lune

gio di Loupi s'était arrangé pour n'être plus qu'un sergent, un tout petit sergent, un cul-terreux. Mais un cul-terreux capable de toutes les immondices de la terre !

– Nous vous attendions justement, monsieur. Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle glaciale et le regard fauve.

– Déclinez immédiatement votre identité ! hurla encore Sergio di Loupi, le revolver au poing.

Les trois chasseurs virent l'arme dégainée du sergent. Ils vinrent alors vite former un écran protecteur entre lui et Laure, dangereusement exposée dans la ligne de tir des hommes en kaki. Didi le Vieux, bien à contrecœur, daigna enfin s'adresser au sergent dont il connaissait la piètre réputation :

– Depuis plus de deux cents ans, nous habitons la région, dans nos Grandes Demeures aux remparts imprenables. Nos palmeraies sont aussi vastes que les forêts du Nord. Même la faune et la flore de cette contrée connaissent nos ancêtres et nous connaissent. Je vous le répète, monsieur : depuis plus de deux siècles, nous connaissons le moindre repli de ces dunes, le moindre talus de nos palmeraies, le moindre ruisseau, la moindre rigole de nos vergers, la naissance, la vie et la mort de nos palmiers nourriciers, le moindre quartier, bourg ou hameau ; nous connaissions et connaissons toujours l'arbre généalogique de chaque famille de

Beldelhadhar, bien mieux que le fichier de vos Renseignements généraux. Et vous venez nous demander de décliner notre identité ! Dans notre propre contrée, dans notre propre pays ! sergent Sergent di Loupi, rengainez votre arme. Soyez au moins poli devant cette honorable dame, mon épouse. Partez, s'il vous plaît !

– Nous sommes de paisibles chasseurs, et vous le savez pertinemment, vous et vos hommes. Il vous en coûtera de nous avoir menacés en pointant vos armes sur nos personnes, lui dit Laure d'une voix blanche.

– Mais... mais ma parole, je vous..., bégayait le sergent, l'écume aux lèvres et le visage pourpre.

– Allez au diable ! Les chiens sont plus amènes que vous.

Et le petit groupe de chasseurs de partir au trot, considérant l'incident clos. En se retournant subitement, son intuition l'ayant averti du danger, Didi le Vieux entendit et sentit à la même seconde la balle lui égratigner le haut de l'épaule. Il eut cependant le temps de riposter. Le projectile ne toucha pas la tempe de Sergio di Loupi mais lui frôla les yeux. Il tomba sur le côté, hurlant de douleur et se tenant le haut du visage des deux mains. Dans la confusion de ce « duel » sans loyauté, Sergio di Loupi tira dans le dos de l'adversaire qui, perdant le contrôle de son cheval, désarçonné, tomba à terre. Inerte, il était toutefois conscient de toute chose autour

## Des Palmeraies sous la lune

de lui, les yeux grand'ouverts. Il sentit l'envahir le parfum discret de sa compagne qui, agenouillée près de lui, le scrutait de son pénétrant regard vert sombre.

– Où as-tu mal, mon Didi à moi ?

– La nuque me fait très mal ; Laure, fais-moi rentrer et ne me quitte pas.

On fit monter Sergio di loupi sur son cheval et on lui banda les yeux d'un tissu blanc. Visiblement, le sergent avait perdu la vue. Un rictus amer s'imprimait sur le bas de son visage. Il avait la certitude d'avoir atteint le bord escarpé du gouffre qu'était son destin.

La terrible nouvelle se répandit à la vitesse d'un feu de paille dans tous les quartiers et les faubourgs de la ville. Mais les rumeurs les plus folles fusèrent de partout en allumant les imaginations et en faussant la véracité des faits. « Didi le Vieux est tombé de cheval. Il s'est rompu le cou, et avant de rendre l'âme, il fustigea de son regard de feu ses assaillants qui périrent tous, dissous dans l'air ». « Avant même qu'il ne rende le dernier souffle, sa femme, la belle chrétienne aux yeux vert sombre en toutes saisons, à la cape noire l'hiver et blanche l'été, avec son cheval déchaîné s'est jetée sur les soldats et, à coups de sabots mille fois renouvelés, les a à jamais sous terre enfouis ». « Ce ne sont là que balivernes et histoires à dormir debout ! Trêve de mensonges de gens désœuvrés ! Le fait simple et avéré, c'est que Didi le

Vieux n'est point mort. Il a amené avec lui ses agresseurs, trois pantins piteusement désarticulés, enchaînés à la croupe de son cheval. Qu'on aille à la Grande Demeure, et alors la vérité crèvera les yeux des fieffés menteurs et des mécréants ! »

Le cortège triste s'était engagé dans les premières venelles du premier faubourg de la ville. Les cavaliers faisaient avancer au pas leurs chevaux : la nuque de Didi devait rester droite et ne subir absolument pas de choc. Laure soutenait fermement de la main gauche le menton de son mari. Les sœurs de Didi hurlèrent leur douleur, mais vite se turent à l'injonction de leur aînée. La jeune épouse pressentait la fatalité de ce que personne n'osait encore ouvertement supposer, ou admettre à fortiori. Digne, silencieuse dans son désarroi intérieur, le cœur en miettes mais encore debout, elle fit installer son bien-aimé dans la chambre nuptiale, sur un épais tapis, face au lit conjugal et s'assit à son chevet en lui tenant la tête droite. Elle l'appelait doucement, le serrait contre sa poitrine et son flanc, lui embrassait de temps en temps la tempe ou le front. Didi était à demi inconscient. Il sourit faiblement à la femme qu'il aimait tant, lui serra imperceptiblement les doigts : il faisait ses adieux à sa fidèle Laure, la juste, la sublime.

Prévenu, le docteur vint en courant. Mais sur le chemin, quand il sut que la tête de Didi dodelinait dans tous les sens, son ardeur tomba d'un



## Des Palmeraies sous la lune

cran. Cependant, il continuait à filer, installé dans sa petite calèche aussi rapide, aussi légère que le vent.

Le docteur encore à la force de l'âge, était l'ami et le camarade de Laurent, le vieux communiste des mines du Nord, bête noire des contrôleurs civils et des militaires de la Métropole, l'ennemi juré de l'ordre colonial, l'homme juste, estimé et vénéré par les indigènes, seuls propriétaires, seuls possesseurs de leur propre pays. Le docteur Pascal Amachourian vivait depuis longtemps à Beldelhadhar et comptait bien y être enterré, « à l'ombre d'un palmier centenaire, au bord d'un ruisseau éternellement susurrant », disait-il souvent. Il vivait en solitaire. Les edens individuels n'étaient pas sa prédilection. Il croyait possible l'aménagement et la culture d'un jardinet au milieu de la dense forêt de la bestialité et de l'égoïsme des hommes. Même cela, même cette relativité et cette contingence, il n'a pu y prétendre au plan de sa vie sentimentale. D'où la radicalisation de son engagement politique et idéologique auprès des damnés de la terre dont il voulait voir la verticalité parfaite à jamais enracinée dans les profondeurs de l'histoire de demain. Mais la femme que Pascal Amachourian aimait et adulait commençait subrepticement à glisser sur la pente confortable de l'individualisme vulgaire, ostentatoire et bestial des pique-assiettes et des mondains passionnés des choses de l'art en jetant

leur serment dans les confins obscurs du dépôt de leur mémoire. Médecin des hôpitaux, Pascal réussissait sans peine à améliorer l'ordinaire de son couple. Mais lorsqu'un pauvre quitte les siens et trahit, en lorgnant, ébloui, du côté du sérail de ses maîtres, ce pauvre-là est alors insatiable. Il devient monstre déchaîné, froid, cynique, calculateur, capable du pire. L'ancienne ouvrière de Tourcoing quitta donc dans l'allégresse des veuves joyeuses Amachourian, son compagnon communiste à qui elle n'avait pourtant rien à reprocher. Le petit gradé de l'armée coloniale qu'elle épousa mettra fin à sa vie dans le lit même de son adultère. La pauvre ouvrière de Tourcoing paya de sa vie ses pauvres ambitions picaresques. Le meurtrier fut guillotiné dans la cour de la prison centrale de Marseille.

Après avoir examiné le moribond, Amachourian fit sortir tout le monde de la chambre, sauf Laure et l'aînée de ses belles-sœurs. Il couvrit Didi d'un drap blanc en lin et lui retira les oreillers :

– Les cervicales sont hélas brisées et la moelle épinière rompue. Cette chute de cheval a été fatale. Il ne survivra pas à l'aube, Didi. Allez lui faire vos adieux.

Le docteur Amachourian, en sortant, jeta un dernier regard sur le mourant et vit des larmes perler dans ses yeux mi-clos. « On quitte souvent la vie en queue de poisson, mais toujours

## Des Palmeraies sous la lune

dans les pleurs silencieux de nos cœurs. » se disait-il en allant s'asseoir sur un tapis, sous les arcades du patio.

Comme deux persiennes qu'on rabat doucement à la canicule, les yeux de Didi se fermaient peu à peu. On l'entendait à peine respirer. Laure savait avec la certitude de son intuition que son Didi était encore là, qu'il l'entendait mais ne la voyait pas, qu'il imaginait ses larmes couler sur ses joues pâles, creusées par la fatigue de l'insomnie. Elle savait que son compagnon emporterait sur les rivages de l'au-delà improbable son image immaculée de jeune fille, de femme et de mère heureuse, aimée, adulée et déifiée. En regardant à travers la buée de ses larmes ce que seraient plus tard l'absence et le néant, elle savait aussi que Didi emporterait avec lui les rires en cascade de son fils Hedi-Maurice qu'il chatouillait sur le tapis, au bas du lit, qu'il emporterait avec lui l'image sublime et envoûtante du visage de sa mère se baignant dans le ruisseau tiède, à la lumière blafarde d'une lune chaude et bienveillante.

La main de Didi se crispa fortement sur les doigts de Laure. Son anneau en argent massif lui fit mal, et par delà le rideau cristallin de ses larmes silencieuses, elle vit la poitrine de son compagnon se soulever une dernière fois. Puis plus rien. Didi n'était plus. De violents sanglots, brefs et saccadés prirent possession de Laure qui se jeta sur le corps inerte. La sœur aînée

sanglotait au pied du lit, la tête enfouie dans les draps.

Le docteur Amachourian vint vite dans la chambre mortuaire. Il glissa doucement la paume de la main sur les yeux mi-clos du défunt qu'il embrassa affectueusement sur le front. Amachourian connaissait l'homme depuis bien longtemps. Il l'estimait et appréciait en lui sa fougue, sa passion pour la vraie vie, son mépris souverain des vers de terre végétant dans les replis insalubres du renoncement et de la soumission.

Didi le vieux partit à pas feutrés à l'heure où le jour allait poindre, éclairant de sa timide pâleur le haut des murailles de la Grande Demeure. Il n'avait pas survécu à l'aube de ses vingt sept ans ; il partit la nuque brisée mais le cœur comblé par l'amour de sa femme, son souffle vivifiant et enivrant. Il glissa dans le trou noir à cette heure même où il aimait surprendre le fennec, ahuri, désespéré au seuil de son terrier. Mais c'était l'heure aussi où son destin, avec la ponctualité fatidique d'un chronomètre cynique, indifférent, s'abattit de tout son poids sur lui pour à jamais l'étouffer.

L'extrême violence de ce coup du sort désarçonna complètement la jeune veuve. Elle errait dans la grande chambre, où ils connurent à deux l'extase et la sérénité que leur apportait à satiété leur amour, hébétée et incrédule, tournant autour de Didi sans plus de vie :

## Des Palmeraies sous la lune

– Didi, mon Didi à moi, pourquoi d'un coup la mort ? Pourquoi ce châtiment ? Nous n'avions fait que nous aimer pourtant ! Sans toi, qu'allons-nous devenir, HediMaurice et moi ?

Puis ajoutant à voix basse, comme pour elle-même : « Tu t'assumeras mon garçon, comme synthèse riche et enrichissante, malgré les vicissitudes du temps et de la bêtise des hommes pour être le creuset fécond où naissent et croissent la multiplicité et l'unicité du genre humain. »

Didi le Vieux quitta ses palmiers, ses dunes et, de toute sa vigueur habituelle, courut vers l'océan. Il se battit longtemps contre les vagues, ce qui semblait lui faire le plus grand bien. Au crépuscule de cette journée très particulière, où l'on se battait, joyeux, contre les éléments et où l'on prêtait des serments identitaires pour la vie, Laure et son garçon ne virent pas Didi revenir s'asseoir sous ses palmiers centenaires, qui plient sous le vent mais ne se brisent jamais.

Le docteur Amachourian, manifestement bouleversé et les traits tirés, secoua énergiquement l'épaule de la jeune femme qui sortit enfin de sa torpeur endolorie. L'heure de l'enterrement était proche. Il fallait faire la toilette du mort. La volonté de Laure d'accompagner Didi de la Grande Demeure à sa tombe était inébranlable. C'était là une entorse aux traditions qui voulaient que les femmes pleurent leurs morts dans l'enceinte du foyer,

l'enterrement proprement dit étant une affaire d'hommes. Mais personne ne s'opposa au choix légitime et respectable de la veuve. La levée du corps fut un moment crucial, insoutenable où l'émotion, les larmes, les sanglots, les cris étouffés, la douleur brisent nos corps, nos cœurs et s'en emparent. Il lui fallait résister à tout cela. Elle y parvint. Pour que Didi pût regarder une dernière fois la chambre nuptiale de ses parents, la sienne propre, la chambre de ses sœurs et enfin l'étable de sa fière jument qui lui était chère, on fit pivoter le cercueil soutenu par les puissantes épaules des porteurs, d'Est en Ouest et d'Ouest en Est, en marquant à chaque fois de brèves pauses. Puis le cercueil immaculé de Didi, nu dans son humble modestie, fragile objet soumis à sa destinée, traversa la foule en pleurs quémendant miséricorde et clémence à Dieu.

Pâle, les mâchoires serrées à se briser, Laure avançait seule derrière le cercueil. Le cousin germain de Didi le Vieux, Mouhammed le Benjamin marchait à quelque distance de la veuve qui refusait d'être soutenue par le bras. Le trou béant de la tombe, patient dans sa certitude sans appel et complice obligé de la Grande Faucheuse, attendait de recevoir dans son étreinte hermétique le corps. Avec la ferveur et l'amour d'une mère qui borde la nuit son enfant, Mouhammed étendit son cousin sur le côté droit de la tombe, à même la terre, la tête légèrement tournée vers l'Orient. Puis sentant

## Des Palmeraies sous la lune

qu'une énorme vague impétueuse commençait à lui secouer les entrailles et la poitrine, il se hissa hors de la fosse et alla vite éclater en sanglots derrière les eucalyptus du cimetière. Didi le vieux disparut peu à peu sous les lourdes dalles de sa dernière demeure. Les ténèbres du néant éternel le prendraient par la main, dès le crépuscule, pour le grand voyage. Un voyage sans terminus.

Mouhammed fit venir une calèche pour Laure qui vacillait. En passant au petit trot devant la villa où, jeune fille, elle avait habité avec ses parents, le cocher vit que les palmiers centenaires des rues et des vergers agitaient, dans le petit vent doux du soir, leur chevelure vert sombre en laissant jaillir à flots leur sève cristalline. Les palmiers sanglotaient et psalmodiaient le nom du disparu.

Une année plus tard, au lendemain de la commémoration de la mort de Didi le Vieux, Laure décida d'aller vivre quelque temps près de sa mère qui commençait à prendre de l'âge. Elle partit alors avec son fils unique en Algérie, à Tébessa précisément. De là-bas, elle rejoindrait Annaba d'où elle prendrait le bateau pour Marseille. Elle faisait ce long détour consciemment, tant elle avait la phobie des ports de la contrée. Elle s'était juré des années auparavant de ne jamais s'embarquer d'un port dont le quai aurait été foulé par Roland Sauvagenot ou Sergio di

Loupi, l'assassin des va- nu- pieds désarmés qui s'enivrent tous les jours d'honneur et de liberté.

Après un court séjour à Tébessa, Mouhammed le Benjamin, qui l'accompagnait, elle et son fils, pendant le voyage en Algérie, lui apprit qu'un bateau appareillerait pour Marseille dans les deux jours. Sur la passerelle, il embrassa religieusement la tête et le front de la femme de son défunt cousin. Il lui tendit le journal du jour :

– Tiens, tu y trouveras un article sur feu Sergio di loupi.

– Ah !

Mouhammed le Benjamin embrassa tendrement le petit Mouhammed el Hedi Maurice-Fidel et dévala la passerelle presque en courant : une longue route le séparait encore de Tunis.

Dans sa cabine, alors que le navire avait largué les amarres et que son petit dormait, vaincu par la fatigue du voyage, Laure put lire à la mauvaise lumière filtrant par le hublot :

« L'énigme du légionnaire de Tébessa », de notre correspondant local Abraham ben Sossen.

Tébessa, le 19 avril

(...)

Il serait fastidieux de relater dans les limites étroites de cet article le passé peu ordinaire de ce légionnaire sans gloire. En poste à Beldelhadhar, en Tunisie, depuis sa destitution en tant que commandant de la région Sud-Ouest, Ser-



## Des Palmeraies sous la lune

gio di loupi continuait à servir dans l'armée, mais en tant que sergent. Ses beuveries monumentales ne cessaient toutefois pas. Son goût prononcé pour la provocation et la haine maldive des gens du pays allaient augmentant. Ainsi fut-il amené un jour, par pure gratuité, à être la cause directe de la mort d'un homme de valeur. En légitime défense, l'homme, un certain Didi le Vieux riposta et la luminescence de la balle fit perdre la vue au légionnaire, et non la vie.

(...)

Définitivement invalide, Sergio di Loupi bénéficia, pour ses bons et loyaux services rendus à la République, d'un placement d'office à vie dans une maison pour légionnaires impotents. Et c'est là, précisément dans la chambre n°8 qu'il partageait avec un autre légionnaire grabataire, que la préposée au nettoyage le découvrit étendu sur le carrelage, sans vie, le visage et le cou bleu-vert. Une nuée de scorpions minuscules, jaunes, transparents, le dard relevé, s'affairaient sur le corps du pauvre homme pétrifié dans une posture tragi-comique. Sur le lit, sur le sol, sur les murs, partout grouillait la foule enfiévrée de ces bestioles de la mort. La femme de ménage poussa un hurlement apocalyptique et alerta les secours. Seul Sergio di loupi y laissa la vie ; son voisin de chambre échappa de peu au venin des centaines de dards droits comme des mâts de navires amarrés : le légionnaire gra-

bataire était en train de prendre son petit-déjeuner au réfectoire du rez-de-chaussée.

Que s'était-il passé au juste ? L'hygiène était, et reste irréprochable dans cette maison d'accueil et d'hébergement des militaires invalides. La saison des grosses chaleurs n'est pas encore à nos portes. Alors devrait-on se hasarder à poser la question : « Qui a intérêt à tuer Sergio di loupi ? » Certains répondent avec une étonnante assurance blasée : « Tout le monde ! »

A les croire, le meurtrier du légionnaire de Porto-Vecchio ne monterait jamais à l'échafaud. La famille n'ayant pas réclamé le corps, le militaire a été inhumé hier dans l'après-midi, au cimetière chrétien de Tébessa, aux frais de l'armée.

Laure glissa le journal dans sa grosse malle en cuir. La corniche boisée d'Annaba disparaissait lentement, engloutie dans la brume dense du soir. Le navire commençait à tanguer au rythme puissant et régulier de ses machines lancées à plein régime. « Je reviendrai, mon bien-aimé, fouler encore le sol des palmeraies de notre amour. Je reviendrai écouter ta voix d'airain, écouter susurrer dans mon oreille le souffle de ta passion ardente pour moi et pour la vie. Je reviendrai regarder, désespérée et sanglotante, les palmiers pleurer la nuit. Je reviendrai Didi, mon Didi à moi. Je reviendrai donner à notre enfant son identité première et dernière. Je reviendrai, ô ma passion ardente, sur les rivages

## Des Palmeraies sous la lune

qui ont vu éclore notre amour, notre destinée, notre éternité », ne cessait de répéter Laure, assise dans la pénombre de sa cabine.

« Quant à toi, Sergio di loupì, tu vécus sale, nauséabond et sans honneur aucun. Ta haine insensée de la “vermine arabe” a eu raison de ta sinistre vie. Et ce n’est que justice, assassin de mes espérances ! »



Les cartes d'état-major les mieux élaborées n'avaient jamais rien pu pour localiser les méandres escarpés des sentiers ou des pistes dans cette région frontalière densément boisée. Depuis l'instauration du Protectorat pour les cousins de l'Est et l'annexion pure et simple au territoire de la République pour ceux de l'Ouest, la libre circulation des personnes et des biens n'était plus en effet chose légale. D'où les passeurs et la contrebande. Mouhammed le Benjamin et la petite troupe, passeurs et clandestins mêlés, se séparèrent à la lisière d'une forêt sans voix et sans nom, une forêt d'où partiront vingt ans plus tard les premières salves de l'honneur reconquis. Après avoir troqué son cheval contre un coursier plus rapide, il quitta le bourg ventre à terre. Il n'eut pas du tout besoin de montrer aux deux gardes-frontières son laissez-passer : les pauvres bougres étaient ivres morts, plus de nostalgie et d'absence, plus de remords et de veulerie que de gros rouge.

Deux jours plus tard, il arrivait aux remparts nord de Tunis. Il passa la nuit dans une auberge

d'apparence tranquille, mais où il faillit laisser la vie et la bourse. L'aubergiste, un repris de justice notoire, exploitait non pas une auberge mais tout bonnement un coupe-gorge. Le voyageur s'était attablé, près de la porte au fond d'une salle sombre donnant sur un patio dallé, au milieu duquel s'élançaient trois peupliers d'une sveltesse étonnamment souple. Le serveur vint lui débiter le menu du soir d'une voix monocorde, lugubre d'où perlait une vague inquiétude qui mit toutefois le client sur ses gardes :

– Va me chercher le patron, et grouille-toi, flemmard ! C'est à moi que tu parles comme ça ! lui hurla en pleine figure le voyageur.

Mouhammed le Benjamin ne s'adressait pas, quant au fond, au serveur qui n'était pas d'ailleurs l'incarnation de l'innocence. Cette mise en train, cette mise en garde sinueuse et tactiquement anesthésiante visait les quatre gailards du fond de la salle ; deux d'entre eux parlaient à voix basse, accoudés à la table, le regard fuyant, parfois faussement dans le vide. Le troisième, un cube de chair écarlate d'une insignifiance absolue, jouait au citadin fin à qui on ne la joue pas. Il regardait de haut tout le monde et toute chose, avec un sourire narquois, découvrant deux canines en or : un signe extérieur de richesses courant parmi les proxénètes des bordels de Tunis. Le quatrième larron promenait

## Des Palmeraies sous la lune

son regard noir de haut en bas, en ligne oblique, à la manière des taureaux sur le point de charger. Assis à califourchon sur un petit banc en bois, il était adossé au mur et n'arrêtait pas de triturer l'objet oblong en métal qu'il avait dans la poche. D'un bref coup d'œil, Mouhammed déterminait l'emplacement et la posture de chacun dans l'espace, et répondit froidement au salut de l'aubergiste qui commençait déjà à se troubler :

– On voit bien que la paix et les bonnes manières ne sont pas le genre de la maison, l'ami ! cria l'arrivant à l'adresse du propriétaire des lieux.

– Mais c'est la fin du monde, ma parole ! Depuis quand les bédouins de ton espèce viennent-ils nous donner des leçons jusque dans nos maisons ? glapit de sa voix nasillarde l'un des hommes.

– Je te défie en combat singulier, vieille fripouille. Avance, avance et bats-toi, vieille outre gonflée de rien !

Comme actionnés par un ressort, les deux brigands se ruèrent sur Mouhammed qui eut le réflexe salutaire de leur lancer sur le visage son énorme burnous grand 'ouvert. Pris dans ce filet sans mailles, ils perdirent l'équilibre en trébuchant contre le pied de la table. Le voyageur acheva ce travail tout d'élégance et de précision en jetant très généreusement sur le tas informe

de leur chair un grand banc en bois massif. Quant au quintal de viande écarlate, le « citadin aux goûts raffinés », à la vue des premiers dégâts et de la déconfiture douloureuse et humiliante de ses chefs, il préféra s'éclipser. Mouhammed le rattrapa dans le patio et lui infligea la tannée de sa vie en lui confisquant les couronnes en or de ses deux canines supérieures qu'il jeta dans le puits. « Ainsi, il jouerait de moins de finesse avec nous autres, les bédouins de Beldelhadhar ! », se dit-il. L'aubergiste, dont la complicité avec les détrousseurs férés de « provinciaux niais » était évidente, offrit au voyageur le gîte et le couvert. Mais au regard meurtrier que lui lança Mouhammed le Benjamin, il s'empressa d'aller lui seller son cheval.

Il passa la nuit dans une auberge tranquille, à l'intérieur des remparts, dans la médina. Le lendemain, tôt le matin, il se sépara à regret de son coursier au marché aux bestiaux, et alla voir son père qui l'avait devancé à Tunis. Celui-ci lui fit part de sa décision de rentrer à Beldelhadhar, le soir même par le train de minuit :

– Le propriétaire des lieux est un homme de confiance, digne d'estime et de respect. En considérant mon amitié pour lui, tu feras preuve de respect pour moi.. Tes frais de séjour sont intégralement payés. Voici la liste complète de tout ce qui reste à acheter. Trente jours te suffiront largement, je suppose, pour tout faire.



## Des Palmeraies sous la lune

– Ouais, largement Baba.

Baba el Bechir, patriarche en titre et en fonction, prit donc le chemin de fer pour Beldelhadhar qu'il devait atteindre deux jours plus tard. Sachant qu'il pouvait compter sans risque sur son fils unique, le patriarche avait écourté son séjour à Tunis : des affaires familiales importantes devaient être réglées.

La jeune fille tenait par la main son petit frère en marchant d'un pas mesuré à côté de sa mère. Le petit groupe venait de déboucher de la rue El Azzafines et s'engageait dans la rue Souk Ennahass, au bout de laquelle une courte impasse, large et ensoleillée, s'offrait sans énigme à la vue du passant. La mère poussa le portail aux arabesques cloutées donnant sur un vestibule en angle droit à la pénombre dense. Emna, en laissant tomber de moitié son voile immaculé sur son buste ferme et dédaigneux, crut entrevoir, sillonné d'éclairs éblouissants, un visage d'homme qui avait souvent illuminé ses rêves et écouté ses longs silences parlants sous le citronnier du patio. Elle se retourna et, avec la satisfaction émue et incrédule que tisse soudain en nous l'objet de notre désir, le dévisagea longuement, puis disparut vivement dans le noir du vestibule. Mouhammed le Benjamin était comme pétrifié. Il revint à lui et se dit que cette femme serait son avenir affectif et passionnel.

Mouhammed le Benjamin vaquait à ses occupations de tous les jours, mais il lui arrivait de se libérer, en début d'après-midi, au prix de quelques astuces ou pirouettes au cynisme affligeant, pour monter la garde, la gorge nouée et le cœur aux aguets, devant la porte de son auberge. La silhouette à la minceur élancée et au voile immaculé, le visage diaphane rivalisant avec le cristal de la rosée du matin, les tresses noires de jais courant le long d'un buste arrogant, rectiligne comme un roseau, c'était à peu près cela la personne physique pour laquelle Mouhammed s'enflammait. Quant au reste, il le découvrirait au fil des jours. La silhouette à la blancheur éblouissante le torturait. Mais alors que faire pour la retrouver, lui parler, lui toucher peut-être la main ?

C'était le plein hiver, la saison haïe des pauvres. Les rues de la médina exhalaient avec insistance une forte odeur d'humidité surgissant du fond des temps. Acre et suffocante par certains endroits, mélangée à la pisse des chats vagabonds, la froidure des venelles voûtées transperce toute chose de son dard. Tous la craignent et s'arment contre elle en s'emmitouflant dans leurs capes en laine. Mais que peuvent ces pauvres citadins ankylosés et perclus de rhumatisme contre cette rude atmosphère. Rien, si ce n'est brûler pendant les longues nuits d'hiver des branches de lavande dans des braseros en

## Des Palmeraies sous la lune

terre cuite. Mouhammed le Benjamin commençait à grelotter sous ce froid à la morsure pernicieuse, mais terriblement envahissante. Debout à la porte de son auberge, il fixait obstinément l'entrée de l'impasse où habitait l'élue de son cœur, en se disant tout de même que son long manteau en pure laine n'était qu'une mince consolation. Mieux : une supercherie sans nom. Alors qu'il maugréait contre cette humidité à vous concasser les os et qu'il se promettait d'aller, ne serait-ce qu'une fois dans la vie, à la taverne du Maltais, il vit la vieille dame avancer à pas lents dans l'impasse. Une idée lumineuse, saugrenue, farfelue, dangereuse et éphémère comme un rai de soleil d'hiver, lui traversa l'esprit. « Tant pis ! Ce que je vis là est simplement intenable. Il faut bien que quelque chose advienne de moi. », s'était-il dit en courant vers la vieille dame.

– Excusez-moi si je vous dérange, ma tante. Mais je dois vous parler. Vous habitez cette maison ?

– Non, pas du tout ! Je rends visite à cette famille amie. Que désirez-vous jeune homme ?

– J'aimerais que vous disiez à la mère de la jeune fille qui habite cette maison que mon père irait dans les prochains jours voir le sien pour lui demander sa main pour moi, Mouhammed le Benjamin. Mais avant tout cela, la jeune fille

doit me dire, par votre intermédiaire, quand et où dois-je lui parler.

– Je transmettrai et vous dirai la réponse.

Mais où vous reverrai-je ?

– Tous les après-midis devant l'auberge que vous apercevez là-bas.

Mouhammed passa la semaine partagé entre l'apaisement et l'angoisse. Sa phobie du mardi fit long feu lorsque la vieille dame l'invita à la suivre discrètement jusqu'à l'impasse. Son cœur battait à se rompre.

– La mère de la jeune fille attend que votre père vienne demander sa main. Quant à l'élue de votre cœur, elle vous fait dire qu'elle ne vous verra qu'après cela, et seulement après cela. A vous de jouer maintenant !

– Ma si vénérée tante, vous allez tout gentiment me répéter tout ! Elle consent à me voir, dites-vous ? Je télégraphie à mon père à la minute même, s'écria Mouhammed en tendant à la dame un gros billet qu'elle refusa net. Elle l'assura cependant de sa sympathie agissante.

Le père de Mouhammed le Benjamin revint à Tunis pour s'occuper des préparatifs des fiançailles de son fils. Ceux de son mariage aussi. Son séjour s'annonçait long. Emna était en situation de semi liberté : elle pouvait manœuvrer, mais dans la marge de tolérance des tradi-

## Des Palmeraies sous la lune

tions, des préceptes religieux et des règles de bienséance. Accompagnée de son petit frère ou de sa mère, parfois des deux, elle sortait plus souvent que d'ordinaire en prétextant à chaque fois « des achats ne pouvant en aucun cas attendre. » Mouhammed remarqua son manège et se fit plus vigilant et plus assidu à son poste d'observation. Il ne s'y trompait pas : vers la fin de l'hiver et tard dans l'après-midi d'une journée froide, Emna lui fit signe de la suivre jusqu'au bout de l'impasse où elle lui chuchota en tenant son petit frère par la main :

« Je te reverrai cette nuit, à onze heures, devant ma porte. Je porterai une longue cape noire d'homme. Sois discret. A plus tard. »

Elle disparut, droite et digne, sous la grande arcade de l'impasse qu'assombrissait peu à peu la nuit. La jeune fille laissa tomber son voile sur le buste et, souriante, se retourna en murmurant quelque chose à l'intention de Mouhammed qui n'y comprit rien. Mais il faillit s'évanouir, ébloui par le divin sourire de sa future femme.

Les rues de la médina se vidaient par paquets entiers de leurs passants et le bruit des lourds cadenas multiformes devenait de plus en plus rare. Une pluie très fine mouillait par intermittence les pavés luisants et bombés, bête noire des chevaux des charretiers. Les premiers enfants, furtifs et maigrichons commençaient à vider leurs seaux d'ordures, les cinq sens en état

d'alerte maximale. C'était l'heure où les gamins du tout début de la nuit hivernale, réglait leurs comptes à coups de planches cloutées ou de manches à balai gorgés d'eau, de coups de poings assénés dans le lâche anonymat et l'obscurité des ruelles ou des vestibules étroits. C'était l'heure où les fillettes, les jeunes filles ou les femmes, toutes frappées d'injustice et d'illettrisme, rentraient les braseros dans les chambres pour les parfumer de lavande brûlée. C'était l'heure où les pères de famille regagnaient leurs foyers les bras chargés d'oranges et de marrons chauds ; et d'autres chargés de rien, si ce n'est de leur rancœur, de leur aigreur, de leur maigreur, de leur malheur. C'était l'heure enfin où les éboueurs et les chats errants, boiteux éborgnés, prenaient possession de la médina sous le regard absent des minarets appelant à la prière du soir. Les médinois s'apprêtaient au sommeil des longues nuits d'hiver apportant aux uns la suavité de l'opulence sans cesse renouvelée et aux autres, un goût de cendres toujours incandescentes dans la bouche. Mouhammed le Benjamin, à l'image de ces félins sans plus de domicile, avait erré de longues heures dans les ruelles vaguement éclairées, emmitouflé dans son burnous. L'heure de son rendez-vous avait sonné. Il prit des raccourcis dont il avait le secret. Du moins était-il seul à le croire. Il se disait avec quelque

## Des Palmeraies sous la lune

appréhension que toute la médina était au courant de son rendez-vous, et que cela représentait quelque risque pour eux deux. Il pressa encore le pas et ce qu'il aperçut de loin, au fond de l'impasse, ne le rassura pas. Une ombre énorme à la corpulence tout humaine était adossée à la colonne de la grande arcade. En rabattant sa capuche jusqu'aux sourcils, Mouhammed avançait à pas feutrés. Ce n'était finalement qu'un sac en toile de jute contenant d'autres sacs en toile de jute ! Il poussa un ouf de soulagement et, pris dans le carcan d'une soudaine brume épaisse, se mit à attendre, fiévreux, inquiet.

La mince silhouette noire d'Emna apparut dans l'entrebâillement du portail en bois massif. Mouhammed se glissa dans le vestibule et alla s'asseoir, sans y être invité, sur le banc orné avec profusion de carreaux en céramique. Maîtresse d'elle-même, même si elle ressentait une certaine agitation au creux de la poitrine, Emna vint s'asseoir à côté de lui en ajustant autour de son corps les pans de sa cape. Elle s'excusa de son retard qu'elle disait être dû à la veillée inhabituelle de ses parents :

– Je n'en crois pas un mot. Emna aime se faire attendre, aime se faire désirer pour jauger de l'importance qu'elle a pour moi.

## Nouri Mimoun

– Sois le bienvenu, Si Mouhammed, dans la maison de mon père. J’ai accepté de venir te voir en bravant les interdits.

– Cette rencontre, je la voulais à tout prix. Et je vais répondre tout de suite à la question qui te brûle les lèvres. La femme qui de son regard m’a subjugué, je veux qu’elle devienne mienne toute la vie. Je veux vieillir et rendre le dernier souffle dans tes bras, toi qui sera ma femme, ma compagne, ma complice, mon amante, la mère de mes enfants. Je ne veux pas que ma nuit de noces soit un canular, comme cela m’était arrivé alors que je n’avais pas encore quinze ans.

Emna écoutait parler son prétendant en le couvant tendrement de ses yeux en amande sans khôl. Elle était suspendue à ses lèvres, elle buvait littéralement les syllabes de ses mots qui tous vibraient de vérité :

– Si Mouhammed, je te crois profondément sincère et...

– Mouhammed tout court, coupa-t-il.

– Oui, oui d’accord Mouhammed le Benjamin. Tout comme toi, je crois à l’amour unique et exclusif. Aussi n’ai-je pas besoin de te dire que ni les concubines ni les co-épouses n’intégreront mon univers affectif et sentimental. Sur ce royaume-là, toi et moi sommes seuls à régner. L’attribut unique de cette souveraineté, c’est d’être sans partage.



## Des Palmeraies sous la lune

Un parfum capiteux d'essence de jasmin envahissait le vestibule qu'éclairait faiblement un pâle rayon de lumière venant de l'extérieur. Ou bien était-ce les premières lueurs de l'aube ? Emna frissonna de tout son corps, et de toute la grâce agressive et dominatrice de ses dix-huit ans, se leva d'un seul bond en jetant ses longues tresses noires en arrière :

– C'est l'aube ! Je dois regagner ma chambre. Je te revois bientôt, compagnon de ma vie.

– Oui Emna, oui. A bientôt, lui dit-il en serrant fortement les deux mains toutes menues qu'elle lui tendait.

Mouhammed le Benjamin, la gorge nouée, n'avait pas osé embrasser les mains moites et fiévreuses de sa bien-aimée. Cette nuit-là, il dormit paisible et souriant, comme devait l'être un enfant la veille d'un jour de fête : Emna l'aimait, et tout l'univers devait adoration et prosternation à ces deux mots. Le lendemain matin, en arrangeant devant la glace ses fines moustaches, il n'arrêtait pas de penser à elle. « Le cœur de ce genre de fille sait comment résonner aux assauts dévastateurs de la passion, mais sait aussi comment se rendre aux évidences de la froide raison. Cela, je l'ai lu dans son regard tendre et pénétrant, mais dur et droit comme un javelot. » Il se coupa un peu la joue : Emna devenait son idée fixe, une douceur obsédante.

Dotée d'un immense patio et de très nombreuses chambres à l'étage, la maison paternelle de la mère d'Emna fut choisie pour y célébrer les noces. La fête dans cette demeure sous les remparts nord de Tunis ne fut pas grandiose. Le sens des réalités et le respect du gain âprement acquis font ici figure du principe directeur dans l'existence. Lorsqu'ils eurent terminé avec les dernières contraintes du mariage, l'on pouvait alors organiser le voyage à Beldelhadhar. Une énorme limousine noire avec chauffeur fut louée. Le grand patriarche en titre et en fonction, la mère de la mariée et les deux époux s'y installèrent confortablement. Seuls Mouhammed le Benjamin et son père savaient d'expérience que le trajet de cinq cents kilomètres n'était pas une sinécure. Vingt heures plus tard, dans le silence d'une aube fraîche que narguait imperceptiblement le chuchotement des palmes bercées par le vent, la grande limousine noire honorait fièrement son engagement en se garant le long de la muraille de la Grande Demeure.

Au crépuscule, après des heures bien copieuses de sommeil réparateur, Ama, sœur cadette de Mouhammed, réveilla les dormeurs. La fête allait commencer et durer une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, assez tard dans la matinée, et après avoir pris leur café au lait de chè-

## Des Palmeraies sous la lune

vre accompagné de galette de pain d'orge, les femmes de la maison aidées des proches voisines, firent le ménage dans la Grande Demeure sous l'œil scrutateur et exigeant de Zaara el Hammamia. Pour le déjeuner, la mère et maîtresse de maison ordonna de ne servir pour tous que du lait et des dattes, ainsi que du thé aux amandes grillées. « De la viande et de la semoule de blé, il y en aura à profusion ce soir », dit-elle à ses neuf filles. A ses huit filles plus exactement, car Taous, l'aînée, était frappée de cécité depuis la naissance. Fillettes, garçons, jeunes filles, femmes de tout âge, tout ce beau monde s'adonnait parfois avec frénésie, parfois avec nonchalance aux plaisirs ronronnants et combien légitimes du repos. Un peu avant le coucher du soleil, un trio de jeunes filles atterrit au milieu d'un groupe de femmes à la bonne humeur débordante, comme catapultées par la main invisible du démon de la danse et de la transe. La grâce et la souplesse, les frémissements rythmés et la chaude beauté ruisselante des danseuses, que n'arrivaient pas tout à fait à imiter les fillettes, provoquèrent les imprécations explosives de deux vieilles au parfum suspect, très suspect. « Qui aurait l'audace d'empêcher ces mécréantes de se mettre toutes nues, là sous nos yeux ? Personne ! Qu'elles fassent alors ce que bon leur semble ! Quant à nous, nous ne sommes que rumeurs d'humains,

du vent, au mieux un mélange de buse et de paille, glapissaient-elles à tour de rôle. L'une des vieilles alla jusqu'à attraper au hasard une petite danseuse pour lui pincer férocement les joues et lui prédire l'enfer éternel. Zaara el Hammamia toisa durement les deux mégères en affichant son masque habituel de profond dédain. Les septuagénaires saisirent au vol l'ultimatum et battirent en retraite.

Tous les sens d'Emna étaient en état d'alerte maximale. L'accent de la région l'amusait beaucoup. L'élocution traînante mais parfaite des gens de Beldelhadhar, ajoutée à l'intelligence et la féerie de leur langage, la charmaient et la séduisaient. Elle n'en finissait pas d'essuyer ses larmes. Ama, en voyant le chef-d'œuvre que le mélange des larmes et du khôl avait peint sur le visage de sa belle-sœur, décida de redoubler d'humour. « Tu sais, femme de mon frère, prune de mes yeux, mon âme, tu sais que ton époux, c'est-à-dire mon frère, mon cher et unique frère n'aime pas du tout se tromper. Mais le problème avec lui, c'est qu'il s'en prend aux autres lorsqu'il se trompe. J'en ai fait cruellement les frais, il y a quelques mois de cela : un jour d'automne, alors qu'un crépuscule tiède, chargé de toutes les saveurs de nos mets patiemment mijotés sur la cendre des palmes, tombait sur la ville, nous sentîmes, ma cousine et moi, une

## Des Palmeraies sous la lune

présence insistante dans le dos, une silhouette qui nous talonnait. Nous prîmes peur et, drapées de nos amples voiles noirs, nous ne pensions qu'à rentrer en hâtant le pas. Notre petit neveu bégayait de frayeur, en se retournant sans cesse. La mince silhouette était toujours à nos trousses. Arrivés dans le vestibule de la Grande Demeure, quel ne fut notre étonnement de voir que l'inquiétante ombre n'était autre que mon frère Mouhammed :

– C'est ainsi que des jeunes filles bien élevées marchent dans la rue ? hurla-t-il

– Mais nous marchions tout à fait normalement, mon frère ! dis-je.

– Non et non ! vous vous déhanchiez.

Mon petit neveu, sentant que les choses allaient se gâter s'éclipsa. Ma cousine, la pauvre, reçut une tarte mémorable qui la fit décoller en flèche vers le plafond. Quant à moi, sa petite sœur cadette, moi qui suis de sa chair et de son sang, moi qui vendrais mon âme pour lui, je fus sévèrement bastonnée : vingt coups de ceinturon sur la plante des pieds, mais non sans avoir d'abord ficelé ma robe autour des mollets et des cuisses. Alors que je pleurais et m'insurgeais intérieurement contre cette injustice, ma mère vint me dire, croyant me consoler : « Ce n'est rien Ama, ce n'est rien. C'est ton grand frère, et d'ailleurs c'est mon fils unique ! » Mais moi je

sais, Emna, que si Mouhammad m'a bastonnée, c'est parce qu'il s'était trompé de fille. Je n'étais pas la fille qu'il voulait draguer en la suivant dans la rue ! »

Zaara-el-Hammamia fit signe à ses filles de se lever pour aller préparer le dîner, accompagnées en cela par de nombreuses cousines et voisines. Puis, elle demanda à la mariée de la rejoindre dans la chambre nuptiale où elle reçut, de la main de sa belle-mère, les cadeaux envoyés par les parents et amis de l'époux. Des cadeaux de grande valeur qui montraient bien toute l'estime et toute l'importance qu'on attachait à la personne d'Emna la Tunisoise, la seconde épouse du fils unique.

La nuit même, Emna confia à son mari son désir de visiter les palmeraies de la famille. Mouhammed s'y engagea, mais à condition que cela se fasse à la tombée du jour, chose d'autant plus aisée que c'était alors la pleine lune. Avant de monter dans la calèche, la gente féminine de la Grande Demeure suggéra à l'épouse de porter le voile noir traditionnel, ce qu'elle refusa poliment estimant qu'elle se devait de respecter aussi ses propres traditions. Elle ne voulait pas du tout se confondre avec la nuit, et encore moins s'y fondre. Elle voulait se distinguer de la nuit, de la noirceur, de l'ombre. Elle se voulait une immense tâche blanche faite de lumière qui éclairerait son couple et son foyer.

## Des Palmeraies sous la lune

A la demande expresse de Mouhammed, le cocher faisait avancer son cheval au petit trot dans les larges allées que bordaient souvent des ruisseaux ronronnants ou chuchotants, susurrants ou bourdonnants au gré des reliefs qu'ils traversaient. Partis de la Grande Demeure alors que les ultimes lumières du crépuscule mouraient, happées par la nuit, les époux étaient enfoncés dans le creux d'une banquette un peu trop molle. Ils parlaient peu, balancés par le rythme cadencé du cheval visiblement charmé, lui aussi, de cette balade au clair de lune. La sinuosité de ces larges allées poudreuses, qui parfois se rétrécissaient soudain au détour d'une ligne rectiligne pour enjamber un ruisseau ou une rigole, ébahissait sans relâche les deux promeneurs. A chaque méandre de la route surgissaient, aphones et immodestes, des pans de lune sillonnés, déchiquetés par l'ombre noire des palmes endormies, de talus en pisé à l'allure de murailles centenaires inexpugnables, des fourrés ou des bosquets denses et impénétrables se remémorant, dans la complicité séculaire de leur voisinage, les menées meurtrières de la multitude en haillons. Le vacarme rageur d'une cascade sans gloire vomissant ses paquets argentés affola le brave étalon qui, furieux et méprisant de cette intrusion fracassante, fila comme une flèche pour ne s'arrêter qu'à la lisière d'une vaste étendue plate sans enceinte et

sans chiens de garde. Des palmiers à perte de vue se dressaient là, droits, la cime ébouriffée, en colère. Un petit vent nocturne s'était levé sans crier gare. Indélicat et désagréable, il fit frissonner les promeneurs sans inquiéter le moins du monde le cheval. Ce vent, un reste émiétté d'une lointaine tempête, mourut quelques minutes plus tard, terrassé par l'intense clarté lunaire et les quolibets persécuteurs des palmiers. Puis le calme revint. Une quiétude sans autre nom que le sien, sans objet et sans raison, la quiétude du vécu présent, s'empara des choses et des êtres.

Le hennissement du brave cheval tira tout le monde de sa rêverie. Le cocher rebroussa chemin au galop, dans la joie et l'exubérance de son animal préféré :

– Tu reviendras nous chercher demain en fin de matinée, lui cria Mouhammed.

Puis à l'adresse d'Emna :

– Nous dînerons et passerons la nuit dans cette palmeraie. De toutes les autres, c'est la propriété de la famille que j'apprécie le mieux. Il y a tout ce qu'il nous faudra pour la nuit. Au fond de cette clairière, là-bas, bien plus loin, il y a une maison en dur. Toutes les grandes palmeraies en ont une...

– Qui va là ? cria à tue-tête le caniculaire, la faucille à la main.



## Des Palmeraies sous la lune

Emna se dépêcha de se revoiler le visage, mais son mari vite l'en dissuada : le caniculaire était un vieil homme au service de la famille depuis deux générations.

– Qui va là je te dis ? Dis-moi qui est-ce, qui es-tu avant que je ne te tue ? ne cessait de demander le vieil homme, suant de tous ses pores.

– C'est nous ! finit par répondre Mouhammed en riant aux éclats. Tu nous attendais, non ? Et puis cache-moi cette énorme faucille : tessavantesmisesenscènene m'impressionnent pas, Hamidou mon vieux fennec. Voici Emna mon épouse. Ta femme est là ?

– On va aller la voir tout de suite. Elle vous attend. Venez.

La propriété était immense. On n'en voyait pas les contours qui se limiteraient à l'horizon ou iraient, par contre, au-delà. Une maisonnette bâtie en briques pleines servait de logis au vieux couple sans enfants. Chose rarissime dans toutes les couches et classes de la population. Un thé léger à la menthe, accompagné d'une assiette de cacahuètes grillées, fut offert aux visiteurs :

– Le dîner est sur la meïda, couvert d'une nappe blanche. Il est encore chaud. Je vous apporterai de l'eau chaude dès votre réveil, leur précisa la vieille femme.

– Vous êtes si généreux et si gentils tous les deux, leur dit Mouhammed le Benjamin en glissant très discrètement un bon billet dans la main de Hamidou, le caniculaire d'avant le déluge.

Emna embrassa avec beaucoup d'affection et de respect la vieille dame en lui demandant d'aller la voir dans la semaine. Chemin faisant, elle se débarrassa de son voile blanc parfumé au musc et au jasmin en le mettant en écharpe autour du cou. On ne voyait plus la masse carrée du logis du caniculaire. Le silence était total, on n'entendait que l'impact feutré de leurs pas sur les sentiers herbeux de la clairière. Au détour d'une large allée que bordait un ruisseau au débit violent mais taciturne, le sabre lumineux du Chott les éblouit de sa splendeur scintillante. Mouhammed étendit son burnous blanc sur la terre noirâtre du talus et invita Emna à s'asseoir près de lui. Longtemps, ils contemplèrent l'étendue plate, salée, traîtresse assassine des caravaniers écervelés. Longtemps, les deux amants se chuchotèrent les douceurs de l'amour en s'abandonnant à ses transports frénétiques. Il voulut la prendre et tendrement fondre en elle comme une avalanche qui s'apaise et s'évanouit mais elle se dégagea de l'étreinte de son désir :

– Non, Mouhammed, non ! Pas ici. Tout à l'heure, chez nous. Je veux épargner à notre

## Des Palmeraies sous la lune

amour l'indiscrétion de cette lune bien malicieuse, cette nuit.

. Le souvenir de Laure et de son fils restait bien vivace dans la tête des proches parents et amis de la famille. C'est pour cela que Mouhammed le Benjamin avait donné à son nouveau-né le prénom du petit de Laure, partie vivre sur les bords du Golfe de Gascogne. Emna rayonnait de bonheur : l'amour tendrement assiégeant, protecteur, vigilant et généreux de son Benjamin la subjuguait et la rendait encore plus belle, plus désirable. Son nouveau statut de mère aimante, attentive et dévouée corps et âme pour son petit finissait de donner à cette trinité profane le caractère d'une sainteté autre : celle d'un couple aimant, élevant un enfant. Mais une ombre hideuse, celle de la mort, allait assombrir pendant longtemps les jours et les nuits du foyer. L'enfant, Mouhammed el Hedi, âgé d'à peine trois ans, mourut dans son sommeil, une nuit de pleine lune. Ni le médecin ni personne ne put établir avec certitude la cause de sa mort. « Les très beaux enfants, filles ou garçons, sont parfois ravis à la vie, à l'amour de leurs parents par des chouettes laides et hideuses les nuits de pleine lune », disaient de vieilles pleureuses que personne n'avait sollicitées. Emna les crut et, sa vie durant, garda intacte sa violente haine des chouettes assassines.

## Nouri Mimoun

Deux naissances rapprochées, un garçon et une fille, vinrent égayer le foyer qui au fil du temps gagnait en plénitude et en harmonie. Les coups du sort, bousculades, glissades, chutes ou malheurs cimentent le couple. L'oubli et la trahison sèment le vent du remords, de la haine. Une haine corrosive qui tue son auteur et son objet.

Au tout début d'un été précoce dont la clarté aveuglante des chaleurs incandescentes désertifiaient les rues, Mouhammed le Benjamin reçut une lettre de Laure lui annonçant son arrivée à Beldelhadhar, l'automne suivant, via Annaba et Tébessa. Cela ne pouvait tomber mieux ! Car lui aussi, devait se rendre dans cette ville portuaire pour affaires à la même période : ses talents de négociant en charbon de cuisine s'étaient avérés fort prometteurs. Il lui écrivit le jour même pour lui demander, entre autres, de télégraphier à l'auberge « L'Orient » une semaine avant l'arrivée du bateau à Annaba. Emna, que certaines mauvaises langues, vindicatives et viles jusqu'à la moelle commençaient à appeler sans raison "l'Etrangère de Tunis », était contente de faire bientôt la connaissance d'une femme dont on disait, partout et toujours, tant de bien. La triste histoire d'amour de Laure et de Didi le Vieux l'avait fait fondre en larmes quand sa belle-mère, Zaara el Hammamia la lui raconta. Emna ne comprenait rien à cette attirance irrésistible, mystérieuse, souterraine qu'elle avait pour la Roumia.

Les deux grands camions amorçaient à petite vitesse le virage sévère qui débouchait sur un vieux pont en pierres. L'étroite route goudronnée longeait maintenant le flanc d'une colline parsemée d'arbustes nains épineux. Les véhicules, sous le poids énorme de leurs benues chargées à ras bord de charbon domestique, grinçaient et geignaient de toutes leurs carcasses métalliques mais soumettaient patiemment à leur volonté mécanique l'insolence abrupte du relief. Le crépuscule tombait et la dernière colline venait d'être franchie. Mouhammed, de sa cabine, fit signe au conducteur du deuxième camion de se garer, derrière les arbres d'un virage en descente. Les chauffeurs, le convoyeur et le propriétaire de la cargaison, Mouhammed le Benjamin, tous les quatre étaient de Beldelhadhar. Tous feux éteints, les camions se tapirent dans la nuit sous d'énormes eucalyptus inertes. On entendait un bruit de vaisselle et le gros rire d'un soldat gras et débonnaire. La petite troupe se mit à table. Le levier de vitesse au point mort, les freins desserrés, les moteurs éteints, les camions dévalaient doucement la longue pente en bifurquant soudainement à droite. Au bout de la courte piste caillouteuse, ils s'engagèrent dans un étroit sentier qui les mena, deux kilomètres plus loin, à la grand'route. Ils venaient, grâce à ce détour, de montrer que les cabanes aux couleurs de la République, et les

## Des Palmeraies sous la lune

soldats en armes qui s'y tassaient à longueur d'année et de décades n'étaient pas obstacles inexpugnables et que seuls, les 'indigènes », comme aimaient les appeler avec mépris les colons, connaissaient les entrailles profondes et le magma de la terre de leurs ancêtres. L'Algérie leur ouvrait les bras. On mit en marche les moteurs et, sans encore allumer leurs phares, les deux camions foncèrent à travers la campagne endormie. Aux premiers rayons du soleil, ils voyaient peu à peu apparaître, dans la pâleur jaunâtre du matin automnal, les faubourgs de Tébessa. On gara, pour la journée et la nuit, les deux camions dans l'arrière-cour d'un entrepôt de fruits et légumes. Le couscous aux tripes farcies et l'épaule de mouton aux fèves cuites à la vapeur, c'était la spécialité fort renommée de l'auberge « L'Orient ». Ils y descendirent pour faire bombance.

A l'appel à la prière de l'aube, l'aubergiste, un homme d'une texture rare mais qui ignore ce que prier veut dire, vint les réveiller. Ils prirent rapidement leur petit-déjeuner, du lait chaud accompagné de dattes, et partirent pour l'entrepôt. Les camions n'y étaient plus ! Volatilisés, volés : !

– C'est bien toi le veilleur de nuit, le gardien des lieux ? demanda à voix basse Mouhammed, les dents serrées.

– Oui c’est moi, répondit le Sarde avec une assurance toute feinte qui n’échappa pas au voyageur.

– Et qui garde les lieux pendant le jour ?

– Kader l’Oranais, comme tout le monde le sait ! commença par ironiser le Sarde.

C’est alors que le coup de tête partit, se détendit telle la flèche meurtrière de l’arbalète. Le Sarde, touché au front, s’étala de tout son long sur la terre battue de l’arrière-cour, entre les bras d’une charrette chargée de vieilles chaises. Le veilleur de nuit essaya de se relever. En vain. Visiblement, il lui fallait un peu de temps pour retrouver ses esprits.

– Relevez-le et adossez-le à la charrette, ordonna Mouhammed le Benjamin aux chauffeurs.

– Ecoute-moi maintenant, vieille crapule ! lui cria le propriétaire des camions, en pointant son pistolet de guerre sur la tempe du Sarde. Tu vas jeter à tes pieds tout ton argent, billets et monnaie, et tous tes papiers. A chaque question que je te poserai, tu auras dix secondes pour répondre. Sinon, c’est le tiers de ton argent et papiers qui partiront en fumée. Brûlés !

Et se retournant vers Orabi le chauffeur :

– Passe-moi la boîte d’allumettes, s’il te plaît.

Il fit un tas de petites branches mortes auxquelles il ajouta quelques morceaux de bois et quelques copeaux. Puis il y mit le feu. Le Sarde



## Des Palmeraies sous la lune

était maintenant persuadé que les choses sérieuses allaient commencer. Il lança sans hésiter une grosse liasse de billets de banque et son portefeuille. On le fouilla : deux tas de grosses coupures étaient dissimulés bien au chaud dans ses parties intimes.

– Puisque tu ne joues pas franc jeu, cet argent, qui n'est pas à toi du reste, sera distribué aux pauvres de Biskra. Dès demain ! Maintenant, réponds à ma question : où sont mes deux camions ?

– Dans le garage d'Hussein el Abassi. Son associé Péra le Maltais les a cachés derrière le grand mur, au fond du garage.

– Qui a monté le coup ?

– El Abassi et Pera, bégaya, terrorisé, le Sarde.

– D'autres complices ?

– C'est-à-dire que je les ai accompagnés jusqu'à leur garage, s'empressa de s'innocenter le voleur.

– La ferme, connard de mes... La main dans le sac et tu oses jouer à l'innocent ! Je t'avais prévenu : pas un seul mensonge ! Mais tu as menti, conclut Mouhammed en jetant au feu le tiers de la liasse d'argent et les papiers.

Flanqué des deux chauffeurs qui le tenaient fortement par la ceinture, le Sarde avançait, luttant comme il pouvait contre le vertige. Le convoyeur fermait la marche, son fidèle gourdin

sous son ample manteau acheté à un brave déserteur français en mal de menue monnaie. Mouhammed les suivait à petite distance, le pistolet à la ceinture et l'œil en feu. Les quatre hommes et leur otage prirent un chemin périphérique qui les mena au faubourg où se trouvait le garage des deux associés, L'Arabe et le Maltais. Le Sarde, qui répondait au nom de Genario Zarraputti, essaya soudain de prendre la poudre d'escampette. Mal lui en prit, même si le devoir de tout prisonnier est de s'évader : un coup de gourdin dans le bas du dos le figea de douleur et d'épouvante.

A les voir deviser tranquillement en marchant nonchalamment dans la rue, on prendrait sans l'ombre d'un doute les deux brigands, L'Arabe et le Maltais, pour de banals citoyens, repus et ronflants.

– Tu peux rentrer. Nous sommes là, Pera et moi, dit El Abassi en saluant le veilleur de nuit. N'oublie pas d'attacher les chiens.

Quelque temps après, Mouhammed poussa la porte grillagée du garage à ciel ouvert.

– Qu'est-ce que tu veux ? lança agressivement l'associé du Maltais.

– Bonjour frère. On m'a dit qu'il y a des pneus à vendre. Je peux les...

Le Maltais aperçut le groupe des quatre hommes entrer dans la cour déjà inondée d'un soleil de braise sans merci et sans répit. « Les

## Des Palmeraies sous la lune

affaires sont bien matinales aujourd'hui ! » se disait-il ; mais quand il vit le Sarde avancer en titubant, le front meurtri et la mâchoire pendante, il comprit sans détour que l'air n'était pas aux affaires. Il esquissa un mouvement de recul à peine perceptible, pour les besoins de son élan, mais le gourdin du convoyeur fut plus rapide, et son effet fortement efficace. Le débardeur, caravanier qui se revendiquait fièrement de ses origines bédouines, était passé maître dans l'art martial du gourdin. Le brigand sarde en avait fait les frais ce matin-là. Mouhammed, quant à lui, se rua de tout le poids de son corps sur le pseudo garagiste pour lui asséner l'impardonnable coup de tête. Mais l'Algérien était, lui aussi, rompu à cette infaillible technique de combat. Il feinta et Mouhammed alla atterrir dans la poussière avec le bruit mat d'un balai qu'on jette. Il roula vite sur lui-même pour parer l'impact terrible de la masse corpulente de l'Algérien qui s'abattait sur lui. Il se releva tel un ressort et, de toute sa force, lança son pied dans le plexus de son adversaire. Le souffle coupé, le visage bleui, le truand demanda l'arrêt du combat en agitant les bras. On le secourut en l'éventant :

– La moindre tentative de fuite ou de résistance et je vous abats comme des poulets d'élevage, sans hésitation et sans regrets. Crapules, truands, assassins, détrousseurs de vieillards,

brigands de grands chemins ! Fouillez-les maintenant, mais après les avoir ligotés comme deux baluchons de linge sale, criait Mouhammed, la rage dans la voix.

Deux portefeuilles, aussi énormes qu'un paquet de viande d'une livre cinquante, furent tirés de leurs poches : de grosses liasses de billets couronnaient cette pêche miraculeuse. Sans le moindre regret, Mouhammed jeta au feu d'une main vengeresse tous les papiers. Quant à l'argent -une belle somme- il déclara, à la fois solennel et cruellement ironique, qu'il servirait à le dédommager de toutes ses peines et émotions subies pendant cette journée infernale.

Après avoir vérifié la cargaison des camions, le petit groupe s'appêtait à démarrer en direction d'Annaba :

– Puisque on a eu la charité de ne pas vous bâillonner, vous pouvez maintenant crier à loisir. Des mains charitables viendront bien vous délivrer, connards de mes... leur lança cyniquement Mouhammed le Benjamin.

A Annaba, le nouveau négociant en charbon domestique réalisa des bénéfices substantiels en vendant aux enchères sa cargaison. Il télégraphia aussitôt à Laure pour lui donner sa nouvelle adresse. Une vingtaine de jours plus tard, plus exactement le matin du trois novembre, la réception de son hôtel lui remit son télé-

## Des Palmeraies sous la lune

gramme : « Arrivée avec Mouhammed Maurice prévue 4/11-Le Phocéen. Laure. »

Mouhammed el Hedi respirait la bonne humeur, le rire bruyant et hystérique des enfants heureux, la joie et le bonheur. L'enfant dépensait sans compter son trop-plein d'énergie. C'était une force de la nature, mais il savait déjà, à quatre ans, écouter attentivement, établir des rapports logiques, même imaginaires entre les situations, les êtres et les choses. Bref, il était très intelligent. Maurice-Fidel, fils unique, était un enfant précoce.

Laure n'avait pas changé physiquement : la pâleur de la grande tristesse tue trahissant l'incandescence des cendres de l'amour ruiné, le profond regard vert sombre où, encore et toujours, gît vivant Didi le Vieux, la minceur féline d'un corps qui s'oublie un peu, telle pouvait-on la voir lorsqu'elle apparut sur le débarcadère. « Le Phocéen », un nom bien pompeux pour cet ancien minéralier qui avait longtemps pillé, avant sa reconversion, les richesses de la contrée. Mouhammed la vit parmi la foule des passagers avancer d'un pas ferme, aussi précis que martial, tenant son petit par la main. Il accourut au devant d'eux et baisa la tête et le front de la veuve de son cousin Didi. Elle lui tint longtemps les deux mains dans les siennes :.

– Que tu es bon, généreux, solidaire, mon brave cousin. Je suis sincèrement désolée de te

causer tant de dérangement. Hedi, viens dire bonjour..

Le petit Maurice accourut l'embrasser. Le Benjamin feignit alors une grosse douleur à la joue :

– Ah, le petit voyou ! Il m'a mordu ! Que je t'attrape et tu verras alors de quel bois je me chauffe !.

Le petit Hedi était aux anges. La chose l'amusait beaucoup, il riait aux éclats.

– Laure, c'est pour moi un honneur et un devoir que de venir t'accueillir. J'espère que la traversée a été bonne. J'ai réservé pour vous deux une grande chambre à l'hôtel Le Métropolitain. Nous prendrons le bateau pour Tunis dans deux jours. En vérité, c'est un cargo à bord duquel cinq ou six cabines ont été aménagées. J'en ai réservé deux : l'une pour vous deux, l'autre pour moi. Qu'en dis-tu ?

– Tout ce que tu fais là est parfait, mon cher cousin. Je suis bien contente que ce ne soit pas du cabotage jusqu'à Tunis.

Le canal de Tunis était une voie d'eau si étroite, si dangereuse qu'il était nécessaire pour les bateaux et les cargos de tous tonnages de se faire remorquer sur une bonne dizaine de miles jusqu'à la haute mer. Après avoir traversé en ligne oblique le superbe Golfe de Tunis, le cargo, chargé d'agrumes et de vin de la Mitidja, s'apprêtait à attaquer prudemment la ligne mé-

## Des Palmeraies sous la lune

diane du Canal. La navigation en pareil lieu était périlleuse, d'où les manœuvres si nombreuses et si délicates. Sur le pont, des matelots jeunes et si adroits déjà étaient tous à leur besogne, suant et pestant dans la chaleur moite de l'automne. Un passager, un « indigène », c'est-à-dire une quantité négligeable par définition, avait eu le malheur de se trouver là où il ne fallait pas être, malgré les écriteaux. Des écriteaux rédigés en langue française à l'usage de gens qui ne parlent ni n'écrivent cet idiome ! Un matelot, visiblement éméché, se mit très courageusement à le traiter de tous les noms dans une langue que l'autochtone ne comprenait nullement ; mais il saisit quand même qu'il était question de sa personne. Et pas du tout en termes élogieux ! Mouhammed leBenjamin fixait le matelot de son regard ironique, cruellement ironique et provocateur, méprisant sans appel. Pour lui, le côté « déjà vu » de la scène qui se déroulait sous leurs yeux ne l'excusait en rien, ne la banalisait en rien. Il quitta sa chaise longue et d'un pas décidé, mais nonchalant comme dans ces moments d'intense concentration préludeant à ses bagarres titanesques dans les venelles arcadées de Beldelhadhar, il alla vers le matelot et d'une seule main se mit à lui serrer le collet jusqu'à ce que ses yeux globuleux faillissent sortir de leurs orbites. Puis, il relâcha le tas d'excréments qui s'affaissa, haletant et salivant, sur une pile de

cordes enroulées. « Plus jamais tu n'insulteras ni n'humilieras un homme dans une langue qu'il ignore ! » lança Mouhammed au marin.

Laure ne laissa pas tomber une seule miette du succulent plat de résistance que le hasard nous offre parfois. « J'ai bien fait de ne pas intervenir. C'est à moi maintenant », s'était-elle dit, froide et déterminée. Debout, adossée au bastingage du pont, elle attendait qu'il retrouvât ses esprits. Il était à deux doigts de la mort à cause de la strangulation qu'il<sup>2</sup> venait, en toute justice, de subir.

– Ce qui vient de vous arriver à l'instant, matelot, n'est qu'un grain de sable dans la terrible bourrasque qui va balayer ces contrées de la misère et de l'horreur savamment organisées. Mais à l'échelle de votre petite personne d'ivrogne impénitent, ce grain de sable est tout bonnement une montagne qui risque fort, un jour, de se détacher de son socle et vous emporter dans l'enfer de l'oubli. Matelot, les intérêts de vos maîtres ne sont assurément pas les vôtres. Eux, ils dominent les deux tiers de l'humanité, l'exploitent et la pillent sans vergogne. Eux, ils se gavent de caviar de Perse, portent des chemises en soie de Chine, envoient leurs rejetons à l'université, adorent les cocktails d'ambassades pour discuter des choses de l'art et, surtout, apaiser l'appel des vils instincts de leurs bas ventres. Tandis que vous les prolétaires, et vos



## Des Palmeraies sous la lune

frères les damnés de la terre des colonies, la bourgeoisie mondiale repue de votre chair et de votre sang vous a dépossédés du fruit de votre travail, de vos territoires, de vos terres ; tandis que vous, prolétaires, vous trimez la vie durant comme des bêtes de somme. Vos enfants savent un peu lire et compter. Vous habitez, dans la promiscuité bestiale, de minuscules taudis en étage ; les autres, dans les campagnes, les masures noires de la honte surgissant d'un autre âge. C'est avec et malgré cela, matelot, que vous avez osé insulter, mépriser, humilier un homme dont vous avez a priori annihilé la dignité et l'humanité, pour le réduire en objet. Mais au fond, vous n'êtes qu'un esclave au service d'un esclavagiste, donc un esclave lui-même. L'homme libre, c'est lui ; lui qui lutte pour sa liberté.

– L'homme si bon et si juste que tu as si injustement maltraité te fait dire que les barbares de ton espèce n'existeraient pas si son pays n'avait pas été occupé par les armées étrangères. Donc au-delà de sa personne, c'est au système colonial, impérialiste par essence, qu'il faut commencer par en vouloir. Ce n'est qu'après que les responsabilités individuelles- parce qu'elles existent bel et bien ! - seront prises en compte. Tu vois, matelot, de quelle texture est fait l'homme qui a commis le sacrilège et l'infamie de ne pas parler ta langue maternelle.

Tu as certes chevauché mers et océans, la plupart des ports du monde ne te sont pas étrangers et tes fornications de taureau avachi par l'alcool et la boulimie du sexe n'y avaient laissé qu'une nuée de niaises esseulées et une traînée de bâtards éplorés. L'universalité et la fraternité des hommes t'ont faussé compagnie : tu es un monstre à l'écoute de ses boyaux et de son bas-ventre, conclut Mouhammed le Benjamin, satisfait quand même de s'être bien exprimé dans la langue de celui qui se prenait pour le nombril du monde..

– Je regrette sincèrement de m'être conduit de la sorte. C'est infamant ! Je suis prêt à faire des excuses au monsieur que j'ai agressé gratuitement. Et en votre présence ! Dites-le-lui, s'il vous plaît.

– Si vous le désirez, je peux vous donner l'adresse de camarades ou d'amis, tous habitent les Bouches- du Rhône, et avec lesquels vous discuterez précisément de cette expérience que vous venez de vivre ici et maintenant. Et bien d'autres choses également. Vous irez voir de ma part, Laure de la Terra, la Fédération Communiste des Bouches- du Rhône. Ils vous recevront en ami, et peut-être en camarade aussi. D'autre part, je dois saluer en vous votre noblesse d'âme et votre profonde humilité, proposat-elle en serrant très fort la main du matelot.

## Des Palmeraies sous la lune

Les trois occupants de la grosse limousine noire étaient agités de soubresauts complètement incontrôlables qui les faisaient rire. La voiture d'une solidité à toute épreuve franchissait à vitesse réduite le lit caillouteux d'une rivière à laquelle personne dans cette région n'a jamais fait confiance. C'est le genre de cours d'eau qui peut, en quelques minutes, se métamorphoser en fleuve en crue. Les superstitieux les plus irréductibles la traversent le chapelet à la main, mais quand même le cœur serré. Et ce fut soudain le plat régulier d'une route semi goudronnée, au grand soulagement des voyageurs. Le ronronnement rythmé et monotone des pistons berçait les deux dormeurs, Mohammed le Benjamin et le petit Maurice-Fidel. Seule Laure restait éveillée. La vitre baissée, elle regardait par la fenêtre le paysage qui défilait, sablonneux et désespérément aride. Le souffle d'un vent légèrement chaud lui caressait voluptueusement le visage, la gorge, le haut de la poitrine. De chétives touffes d'alfa commençaient peu à peu à parsemer la terre. Bientôt, tout autour de la voiture qui fonçait dans le calme du crépuscule, ce ne fut qu'une mer herbeuse et jaunâtre ondulante sous les derniers rayons du soleil. Elle devina au loin, derrière l'horizon flamboyant, les maisons en dur des oncles maternels de Didi le Vieux. Là-bas, derrière le lointain rougeâtre de ce couchant d'automne, elle

rencontra l'extase en chair et en os, blottie contre le corps brûlant de son unique amour. L'arôme amer des plantes sauvages poussant çà et là dans la steppe semi aride envahissait ses narines et ses poumons. Son corps s'animait à l'appel de la vie, de la nature ; mais sa tête et les profondeurs secrètes, magmatiques de son être y restaient muettes. La limousine noire roulait à bonne vitesse avalant patiemment les distances et les reliefs. La transition entre la steppe et la mince frange nue et pierreuse, préfigurant le désert, fut brève. La jeune femme vit alors à la lumière des phares s'offrir à elle, paisibles et langoureuses les premières dunes. Beldelhadhar s'insinuait déjà, grave et taciturne comme un rocher ensablé, dans les méandres de la route. Des palmiers nains et stériles, repaire séculaire des vipères cornues, d'autres esseulés et fiers d'avoir vaincu l'adversité de la sécheresse, des eucalyptus poussiéreux, anarchiques, désordonnés bordaient la route à intervalles irréguliers. Une vague impétueuse submergea sa poitrine, mais Laure sut la dompter et la soumettre en souriant affectueusement à son enfant qui sortait peu à peu de sa torpeur. Mais Mouhammed remarqua l'éclat lumineux de ses yeux et comprit qu'elle luttait contre les larmes. Les larmes d'un chagrin que le temps n'émousse pas mais, au contraire, ancre en nous avec la patience sadique et la violence d'un pieu qu'on enfonce.

## Des Palmeraies sous la lune

– Nous arrivons. Beldelhadhar dort. On le voit à ses faibles lumières et à l’aboiement des chiens. On fêtera demain ton retour, dit Mouhammed qui voulait détourner, par l’artifice de la conversation, les yeux de la jeune femme qui fixaient obstinément les hautes dunes où elle chevaucha longtemps en compagnie de Didi.

Il avait tout compris de l’immensité de son chagrin que le temps n’avait fait que creuser et enfouir, lancinant et tremblotant dans sa poitrine oppressée. La vie l’avait blessée,

De cette blessure dont on ne guérit jamais : l’amour qui dépérit et meurt, assassiné, en plein été ; l’amour que le hasard, à la fleur de l’âge, tue. La tristesse de Laure était de celles que les contingences de la vie nous infligent avec l’inexorabilité d’un mécanisme d’horloge

·  
La voiture noire s’engagea dans la rue poussiéreuse et se gara le long de la muraille de la Grande Demeure. La jeune veuve tenait absolument à séjourner dans la maison où elle avait filé le bonheur parfait avec Didi et son enfant. Les retrouvailles avec ses belles sœurs, deux vieilles filles, dernières vigiles de la maison des ancêtres, furent émouvantes. Elle alla directement dans sa chambre où elle fit déposer ses malles. Elle coucha Mouhammed el Hedi qui tombait de sommeil et, après leur avoir remis

les cadeaux d'usage, traversa la rue pour aller à l'autre Grande Demeure.

Le patriarche en titre et en fonction dormait depuis longtemps. Le jour même où il avait renoncé à ses beuveries légendaires, il s'était mis à la prière sans théâtre et sans tartufferie. Il se disait prêt, le jour du jugement dernier, à assumer ses errances passées en les payant d'un séjour à Géhenne. « Personne n'est dans les secrets de Dieu. Il est souverain et unique. Il décidera de mon sort à l'examen de mon dossier », répétait-il parfois à son fils Mouhammed le Benjamin. Zaara el Hammamia, ses filles et sa belle-fille Emna vinrent saluer et embrasser longuement Laure qu'elles avaient toujours appréciée et aimée. Les deux benjamins, Ama et Ida, s'éclipsèrent rapidement pour les besoins du dîner. Un dîner à préparer à dix heures du soir !

– Un ou deux coqs à frire, des œufs durs, des olives noires marinées dans le citron, de l'huile d'olive, du pain d'orge, des dattes et des figues sèches. C'est ce qu'ils auront à dîner, décréta Ama.

– Un ou deux coqs, dis-tu ? Et comment rassasier ton ogre de frère ? Moi, je le sais fort bien car je n'ai pas du tout envie d'être bastonnée sur la plante des pieds, ficelée comme une grosse boule de tripes farcies. Trois coqs seront égor-gés et pas un de moins !

## Des Palmeraies sous la lune

– Tu as raison, petite soeur. Que Dieu nous vienne en aide et nous mette à l’abri de ses terribles colères. C’est qu’il est capable de nous manger crues ! Toutes les deux, mais l’une après l’autre. Pourquoi l’une après l’autre ? Pour que la sursitaire soit la seule personne au monde qui sache de quoi son avenir sera fait ! s’exclama Ama, faussement tragique.

– Hors de ma vue ! Qu’une insolation t’emporte ! Mais qui les égorgera ces trois coqs ? Tu y as pensé ?

– Oui, le caniculaire qui dort dans le vestibule.

Le caniculaire se réveilla de très mauvaise grâce. Il alla d’un pas vengeur, presque en courant, fondre sur les deux premiers coqs qui, surpris dans leur sommeil, n’eurent aucune chance. Quant au troisième, il lui lança une grosse couverture qui le paralysa. Egorgés à l’aide d’un couteau de cuisine méticuleusement effilé, les coqs sombrèrent dans le coma. Et ce fut la mort sans souffrance.

– Ils dîneront avant minuit ! L’honneur en sera sauf, se jurait sans relâche Ama en préparant le dîner avec l’aide de sa cadette Ida.

Emna qui connaissait par son mari l’intégralité de l’histoire de Laure, témoignait pour celle-ci une admiration sans limites. L’endurance de la jeune femme dans le malheur, son caractère sans faiblesse, sa droiture et

sa passion enflammée pour toutes les grandes causes impliquant l'avenir de l'homme, c'était cela qu'on appréciait ou aimait en elle. Et par-dessus tout, sa fidélité élevée au rang de culte.

– J'ai appris que tu avais perdu ton premier enfant, Mouhammed el hedi. Et depuis, tu en as eu deux, un garçon et une fille. C'est bien cela, Emna ?

– Oui c'est bien exact. Je n'arrive pas encore à accepter l'évidence de la mort de mon enfant, un enfant d'une beauté absolument remarquable. La nuit même de sa mort, il se portait comme un charme. De toute ma vie, je ne me consolerais de la perte de mon petit Mouhammed el Hedi. C'est une chouette, laide et meurtrière, qui a tué mon fils dans son sommeil. Que Dieu enlaidisse encore plus toutes les chouettes de la Création et les maudisse jusqu'à la fin des temps ! se lamenta Emna en essuyant ses larmes.

– Je sais, Emna, je sais. Certaines personnes ne se consolent jamais de la perte d'un être cher, aimé et adulé. Il est en eux et ils sont en lui. Ils s'habitent jusqu'au dernier souffle de l'existence. Ce qui veut dire encore que personne ne remplace personne : l'essence même de l'être aimé est d'être unique. Quant à la chouette, Emna, je n'y crois pas du tout. La médecine sait que la mort subite existe, la mort



## Des Palmeraies sous la lune

pendant le sommeil, mais elle n'a pas encore réussi à l'expliquer.

Ama et Ida vinrent débarrasser la meïda, puis réapparurent dans leurs robes éclatantes, deux grands plateaux aux mains : du thé à la menthe et des gâteaux de semoule. Zaara el Hammamia, blottie contre son fils qui lui enlaçait affectueusement les épaules, se réveillait lentement. Ama tendit le thé à sa mère qui le refusa poliment :

– Il me faut d'abord sentir, humer, embrasser mon fils à moi, mon âme, que je n'ai pas vu pendant deux mois, protesta tendrement Zaara en cherchant des yeux la complicité silencieuse des deux femmes.

Mouhammed le Benjamin riait aux éclats de la tendresse expansive de sa mère, mais quand il constata soudain la présence de Ida, il lui lança le regard foudroyant qu'elle connaissait si bien. Elle se leva et quitta la pièce en maugréant et en martelant le sol de ses pas rageurs. « Et pourquoi cette Ama peut-elle rester veiller et pas moi ? Pourquoi ? Parce que c'est la larbine de mon frère ! » se dit-elle.

Après son très copieux dîner, Mouhammed s'adossa au mergoum mural, assis en tailleur près de sa mère, se laissant gagner par le sommeil. La fatigue du voyage avait fini par avoir raison de lui. Zaara dormait, paisible et vaguement souriante : elle avait « humé » et « senti » jusqu'à l'épuisement son « fils à elle ». Seule

Ama, taciturne et mystérieuse, l'intelligence et les sens aux aguets, restait éveillée. D'Ida, la benjamine, il ne restait plus que le souvenir. Ama aura donc eu l'exclusivité et le monopole absolu des secrets de famille.

– Laure, est ce que Maurice-Fidel grandit normalement, dans l'équilibre, malgré l'absence de son père ? Et toi, as-tu rencontré l'amour ? Pas forcément l'amour- passion ! Mais un amour, disons ordinaire.

– Lorsqu'une mère comprend ce à quoi sert un père dans l'éducation de son enfant, elle peut se substituer à lui tant bien que mal. Et sans fausse modestie ni prétention, je dis avoir réussi, jusqu'ici du moins, ce pari. J'élève Mohammed-Maurice dans l'esprit d'une exigence équilibrée entre l'affection, la tendresse, la rigueur de la rationalité, le sens de la justice et de l'altruisme, de la fermeté et même parfois de la dureté. Le tout selon des doses variables, en fonction de la situation et du moment. Quant à l'amour- passion, je l'ai rencontré une première et dernière fois avec Didi. J'en avais connu les délices et l'extase édénique. Mon amour pour Didi fut, et reste, si immense que j'en vivrais sur ses réserves jusqu'à la fin de mes jours. Mon amour a survécu à sa propre débâcle. Cet amour- là ignore ce qu'est la défaite. Et puisque l'amour- passion m'habite toujours, pourquoi diable irais- je m'encombrer de l'amour ordi-

## Des Palmeraies sous la lune

naire ? Emna, on devrait appeler l'amour ordinaire amour de pacotille. La pacotille, une marchandise sans grande valeur d'échange. Alors pourquoi s'infliger un fardeau qui ne vous apporte rien, quant à l'essence même de la passion amoureuse, et à qui vous ne pouvez rien donner, sinon votre corps ? Moi, j'appelle ça de la prostitution légalisée, de l'opportunisme mercantile, une cavalcade forcenée et éhontée d'agents boursiers à l'ouverture de la bourse. Je ne veux ni ne peux ressembler en rien à cette pauvre dame, incarnation de la damnation même, qui en l'espace de cinq jours, pas un jour de plus ni de moins, se trouva dépouillée ex nihilo de son amour-passion par l'action maléfique des forces de l'au-delà ou de l'en deçà ... Excuse-moi Emna, je n'ai fait que parler de ma personne. Comment vont les affaires sentimentales avec ton mari, que j'apprécie et respecte énormément ?

– Oh, très bien ! Nous filons le parfait amour. Nos deux enfants égayent par leurs rires et leur santé débordante notre foyer. Mais ce qui m'inquiète parfois, c'est le goût immodéré de Mouhammed le Benjamin pour l'alcool. Je ne veux pas que ce soit là le prélude à une descente aux enfers, répondit Emna, une certaine anxiété dans la voix.

– Il est grand temps pour moi d'aller rejoindre mon enfant. A demain, Emna !

On réveilla le caniculaire pour la deuxième fois dans la soirée afin de la raccompagner à l'autre Grande Demeure située de l'autre côté de la rue. A trente mètres ! Les appels cacophoniques à la prière de l'aube fusèrent de partout dans la ville endormie.

Le patriarche en titre et en fonction, Jeddi Béchir, allait mal depuis une dizaine de jours. Il se savait épié par la Grande Faucheuse qui, cynique et patiente, attendait dans la dense pénombre de la chambre du mourant. Il savait aussi que pour humilier la Grande Faucheuse, rien n'est plus suave que de lui être indifférent. Cette sagesse lui fauche l'herbe sous les pieds et embaume le cœur du mourant. Dans un moment d'accalmie et de clairvoyance, Jeddi Béchir appela Emna, sa belle fille « l'Etrangère de Tunis" :

– Emna, approche-toi. J'ai à te parler avant que cette postière de la volonté divine ne m'emporte dans les plis de son suaire blanc. Toute la vie, ma fille, tu protégeras ton mari, mon fils Mouhammed le Benjamin. Tu connais l'immensité et la bonté viscérale de son cœur. Son intelligence aussi. Mais il est têtu, et fragile dans les situations décisives. Prends soin de lui et protège-le, comme tu protèges la prunelle de tes yeux. Mouhammed est le compagnon de tes jours et de tes nuits. Il est le père de tes enfants.

## Des Palmeraies sous la lune

Tu es sa fidèle compagne et sa conquête la plus précieuse. Cela, il me l'avait dit un jour, avec beaucoup de pudeur.

Depuis le début de l'automne, il soufflait un vent frisquet chargé de gros grains de sable écorchant et entaillant mains et visages. Seuls ceux des palmeraies millénaires, les caniculaires, surent avec certitude que c'était là le signe annonciateur d'une année de calamités : pluie et criquets, fléaux de Dieu. Aux premières heures d'un jour sale et gris peu habituel sous les cieux de Beldelhadhar, de grosses gouttes de pluie se mirent à tomber. Toute la matinée, des trombes d'eau s'abattirent par intermittence sur l'oasis et sur la ville ocre. Vers la mi-journée, le déluge cessa et une pluie fine, mais soutenue, sans répit et sans quartier prit dans ses filets humides les êtres et les choses. Dans les rues désertes, seul le petit bruit de cette fine pluie continuait à se faire entendre. Tout était silence.

Les animaux domestiques, chevaux, mulets d'Égypte, ânes, chiens, chats, pigeons, commençaient à s'impatienter en regardant leurs maîtres, interrogateurs, navrés, déçus. L'air, s'étant beaucoup humidifié, avait fini par se rafraîchir. A l'heure de l'appel à la prière du soir, on sentait flotter sur la ville gorgée d'eau l'odeur appétissante de la soupe de semoule aux abricots secs agrémentée de poulpe séché.

Dans les palmeraies, bien qu'intermittent, le déluge avait creusé de profonds sillons dans les aires de cultures maraîchères. Une grisaille densément brumeuse par endroits, argentée et presque lumineuse lorsqu'elle frôle l'horizon et s'y évanouit, enveloppait les palmiers qui, impuissants, laissaient pendre leurs palmes sous la pluie têtue. Des régimes de dattes à la cime des palmiers se laissaient infliger la mort et la putréfaction. Il était indispensable que la pluie cessât dans le cours de la nuit. Autrement, Beldelhadhar serait acculée l'année entière aux affres des privations sévères, et à la famine pour les démunis de toujours.

Au lever du cinquième jour, la température avait grimpé de quelques modestes degrés, et la journée se réchauffait peu à peu finissant de ressembler à n'importe quelle autre de l'automne. Avec toutefois une particularité dont seuls les vieux connaissaient le sens : un vent chaud, modéré, sans pointes rageuses, dévastatrices, s'était mis à souffler asséchant tout sur son passage. Serrant entre leurs palmes leurs nouveaux-nés morts sous le déluge, les palmiers- dattiers se chuchotaient la certitude de leur revanche, même s'ils savaient que leur mise à mort serait pour le lendemain ; les rayons du soleil avaient fini par réchauffer la ville et les oasis des alentours. Les enfants virent alors s'élancer, par d'incessants petits bonds succes-

## Des Palmeraies sous la lune

sifs, de curieuses bestioles, hideuses et agressives : les criquets- pèlerins étaient là ; bel et bien là. Les larves de la veille, la chaleur aidant, s'étaient métamorphosées en sauterelles anthropophages. Le criquet était assimilé, avec beaucoup de sagesse à un mangeur d'hommes parce qu'il dévore, avec force voracité, la nourriture des hommes. A la limite des dunes, dans les terres abandonnées périphériques à Beldelhadhar, dans ses faubourgs ocre jalonnés de splendides coupoles blanches ou vertes, dans les rues et les ruelles, les impasses et les venelles, dans les patios des maisons et sur les places, sur les eucalyptus, les jujubiers ou les palmiers, sur les grenadiers, les citronniers ou les figuiers, sur les bords des rigoles et des ruisseaux, dans les oasis et les vergers, partout ce n'était que grouillement et bourdonnement immonde d'insectes repus. Le soleil s'était couché et tous ceux et celles qui savaient ce qu'était une invasion de criquets, soldats de la colère et de la dévastation, allumèrent les feux cette nuit- là avec parcimonie. La récolte était perdue, l'année serait dure, dure à passer.

Au plus fort des menées dévastatrices des criquets, Jeddi Béchir mourut en serrant fortement la main de son fils unique, Mohammed le Benjamin qui, effondré et sans plus de bon sens, refusait de quitter le corps de son père. Le patriarche, qui assumait ses fonctions de guide

démocratiquement élu jusqu'à son dernier souffle, eut des funérailles absolument grandioses. C'était surtout sa femme Zaara qui voulut que les choses fussent ainsi. « L'argent sert à rendre un peu plus heureux les vivants, mais aussi à honorer nos morts. Sans compter et sans faiblir ! » avait-elle dit. Elle offrit à toute la ville, de sa fortune personnelle, des repas aux allures de festins. Des dizaines de lecteurs d'El Coran se relayaient jour et nuit, priant pour l'âme du défunt. La veuve ne voulait pas entendre parler de pleureuses qui vinrent pourtant, nombreuses, imposer leurs prestations macabres. Mais Zaara n'en démordait pas : elle les paya et les congédia sans faiblesse, en les invitant toutefois à venir pour le repas du soir.

Emna « la Tunisoise », « l'Etrangère », plus tard « l'Ennemie », ressentit beaucoup de chagrin à la perte de son beau-père qui l'affectionnait particulièrement pour sa droiture et son franc-parler. Mouhammed encaissait mal ce verdict du sort, qu'il prenait pour un châtiement personnel, et on le voyait souvent prostré dans sa chambre. Emna et Laure ne savaient que faire pour le tirer de son inquiétante, et si angoissante, léthargie. Au quarantième jour de la mort de son père, on le vit sur son coursier galoper en direction des palmeraies où il passa deux jours et deux nuits à boire de la sève fermentée de palmier. Pendant deux jours et deux



## Des Palmeraies sous la lune

nuits, il pleura de tout son saoul et but sa tristesse jusqu'à la lie. Au troisième jour, Mouhammed rentra à la Grande Demeure, le regard flamboyant et l'intelligence en état d'alerte. Pour se ressourcer et se refaire la santé, il partit se lover quelque temps dans le giron de chez ses oncles maternels, avec l'accord et la bénédiction de son épouse.

A son retour à Beldelhadhar, de bien mauvaises nouvelles l'attendaient. Le frère cadet du défunt avait réuni illégalement un Conseil restreint des vieux de la famille et s'était fait plébisciter patriarche en titre et en fonction. « Ce putois, laquais de l'autorité coloniale, n'aura pas nos destinées en main ! » s'était juré Mouhammed. Et il passa énergiquement à l'action en convaincant la totalité des vieux encore en vie de tenir une assemblée plénière qui élirait librement le guide de la famille. La déconfiture de l'imposteur fut totale et son imposture ne vécut que l'espace de quatorze jours. Mouhammed le Benjamin destitua donc son oncle paternel en toute légalité en se faisant élire patriarche en titre et en fonction de la grande famille. Badis, le conspirateur démis et le collaborateur zélé du Contrôleur civil, accusa Emna « la Tunisoise », « l'Etrangère », « l'Ennemie », d'être à l'origine de la cabale qui ruina ses ambitions illégitimes.

L'automne tirait paresseusement à sa fin en se délectant, dans l'euphorie de sa propre indo-

lence, de l'angoisse apathique et résignée des caniculaires. Les nuits étaient précocement froides et celles de l'hiver allaient être pires, glaciales. Laure avait conscience de la tragédie qui, immanquablement frappait de plein fouet les plus démunis, les indigents et les hères sans plus de raison, sans plus de nom. Ceux-ci s'étaient librement condamnés à l'errance et au refus de composer parce qu'ils se revendiquaient de leur passé que la gente bien pensante stigmatisait. Ces hères qui errent quasi nus, hagards, incompris et qui rêvent de festins faits de fèves bouillies au cumin, avaient eux aussi leurs auréoles de sainteté et leurs personnes étaient à l'image d'un sanctuaire inviolable.

Les mécanismes de solidarité collective, d'essence traditionnelle ou religieuse, jouèrent à plein, mais l'étendue des ravages était telle que les gros possédants ne purent aller, par égoïsme de classe, au-delà de ce qu'autorise le maintien sacré de leur statut social.

(...)

« Aux soubresauts déchirants des agonisants qui avaient encore quelque force pour se mettre sous la dent quelques sauterelles bouillies, répondit le sursaut de dignité blessée de rares nantis. Mais ce ne fut là que feu de paille et balbutiements avortés : les disettes ne se traitent pas à coup de charité, de solidarité ou de je ne sais quoi encore, mais en posant correctement

## Des Palmeraies sous la lune

le problème de la redistribution de la richesse sociale et de la propriété privée. », soutenait Laure dans son dernier article paru dans l'hebdomadaire de la Fédération Communiste de Gironde.

La jeune femme choisit le mardi comme jour de recueillement sur la tombe de Didi. Ce jour lui convenait parfaitement parce qu'il n'avait aucune connotation religieuse. Sans fards et sans parfum, sans artifice aucun, sa longue cape blanche sur les épaules et tenant son garçonnet par la main, la veuve aux yeux vert sombre, avançait lentement dans le dédale des sentiers séparant les tombes. Le petit Mouhammed-Maurice la talonnait de près en marmonnant des phrases et des mots improvisés la minute même.

– Viens dire bonjour à ton père, Mouhammed el Hedi.

Le petit s'exécuta, toujours aussi étonné de parler à une longue dalle blanchie à la chaux vive, et qui réfléchissait intensément la lumière de ce matin d'automne. Mais il sentait confusément que quelque chose de lourd, d'épais, d'incompréhensible, de mystérieux gisait là, sous la strate de sable hérissée de brindilles moribondes. Les yeux rivés sur sa mère, l'enfant s'assit sur le bord de la tombe presque à ras de sol, en se collant fortement au flanc maternel.

– Didi mon compagnon, mon ami, mon camarade, mon complice, mon mari, mon amant et, ma folle et légitime passion, me voici près de toi, à ton chevet, à l'écoute de ce que nous fûmes une nuit de pleine lune, dans les bras des palmiers incandescents de nos vingt ans. Didi mon vieux, Didi le Vieux, mon Didi à moi, ici à Beldelhadhar, tout va mal. Les trombes d'eau et les criquets qui ont fondu sur la ville en pleurs et sur les palmeraies en sanglots ont mis à nu le sordide, l'injustice et l'hypocrisie intolérable des pansus. Le Contrôleur civil, gavé de Tiers-colonial et de décorations rutilantes, fit appel à la troupe pour préserver la paix sociale et l'ordre public,. Aucune autre mesure d'assistance à la multitude des sinistrés n'était prise, ni même envisagée. Seuls des tireurs d'élite, le doigt sur la gâchette, le regard provocateur et déloyal, témoignaient de la présence, active du Protectorat. Il n'y a pas eu d'émeutes jusqu'à présent. Mais des escarmouches çà et là, si. Un meurtre collectif particulièrement cruel mit à mal les consciences et ébranla les sensibilités. Didi, mon rempart et mon soutien, ma mémoire et mon sabre d'airain, ce que font les pillards d'Outre-Mer et leur soldatesque ivre de sang de ce peuple, de ton peuple, dépasse l'entendement. Il y a quelques jours, un sergent pétri de la même pâte que ton immonde meurtrier Sergio di Loupi avait abattu de sang- froid

## Des Palmeraies sous la lune

quatre jeunes gens dont le seul crime fut de regarder droit dans les yeux les soldats de la République. La fierté, la dignité, la station verticale propre à l'Homme sont une grave offense pour ce bétail en uniforme. Pour mériter de vivre, la vermine rampante qu'est la multitude des pacifiés doit ramper. Seulement cette fois là, les pseudo-soumis, dans un éclair fulgurant jouant le tout-venant, choisirent l'insoumission. Le lendemain, on retrouva le corps du sosie de Sergio di Loupi baignant dans une mare de sang coagulé, la poitrine transpercée de quatre couteaux Boussâadi. Un couteau pour chaque jeune abattu d'une rafale haineuse dans le dos. Le sergent meurtrier était arabe. Un Arabe qui a trahi les siens et tous les hommes libres de la terre. Il croyait passer inaperçu en se faisant appeler Jeannot, mais il empestait la trahison et la veulerie.

« Didi, compagnon de mes jours et de mes nuits, père de mon enfant, Jeddi Béchir est mort et Mouhammed le Benjamin l'a remplacé dans son titre et ses fonctions, après avoir été élu bien entendu. Badis, l'imposteur, a été donc destitué et désavoué.

Didi, mon Didi à moi, nous rentrons en France dans dix jours mais je quitte Beldelhadhar ce jeudi, par le train du petit matin. Au-delà de la fusion charnelle que nous fûmes, il y eut la complicité et la complémentarité qui enrichis-

saient notre vie commune. Mais depuis que tu n'es plus à mes côtés, j'ai appris à vivre cette richesse dans l'imaginaire possible ou dans la braise de la mémoire. Didi, mon amour passion, je survivrai et je vivrai pour te garder en moi vivant jusqu'à ma propre fin. Didi, mon Didi à moi, je t'embrasse et te salue. Mon amour te protégera du froid et de la nuit qui t'enveloppent de leur linceul. Au revoir. A l'automne prochain. Maurice, dis au revoir à ton père.

Laure passa le reste de la matinée à finir de rédiger l'article fleuve sur la condition socio-économique des métayers et des caniculaires du Sud-Ouest de la contrée. Après le déjeuner, elle donna à son garçonnet son cours habituel d'initiation à l'arithmétique, après quoi, elle lui fit réciter tout ce qu'il avait appris comme poèmes, chansonnettes, devinettes, etc... S'étant acquitté de ses obligations, Mouhammed el Hedi Maurice-Fidel pouvait s'adonner à ses jeux avec la nuée de gosses qui, déjà avait occupé l'immense patio dans l'attente du déferlement de la joie et du rire.

La locomotive d'un noir mat très dense semblait avoir rendu son dernier souffle en s'immobilisant au bout des rails dans un bruit infernal de métal brisé. Un crachin à n'en pas finir lessivaient les vitres du compartiment. En hiver, il pleuvait souvent sur la capitale qu'entouraient de nombreux lacs, lagunes et marais. La ville avait en saison froide l'allure d'une cité lacustre noyée dans sa brume épaisse. Mouhammed le Benjamin sauta à terre pour aider les enfants et les femmes à quitter le wagon excessivement haut sur ses roues. Tous étaient contents de se dégourdir enfin les jambes et, malgré la fatigue de ce dur voyage de seize heures, ils marchaient en sautant, en sautillant, évitant les énormes flaques d'eau, cherchant nonchalamment une calèche, comme s'ils voulaient se laisser imprégner par cette fraîcheur bienfaisante, vivifiante. La place de la gare était déserte et il avait cessé de bruiner. Les rues étaient faiblement éclairées. Emna s'en accommodait fort bien en gardant son voile immaculé en soie sur les épaules, la beauté diaphane mordillée par le petit air frais de la nuit, les cheveux noirs de jais

flottant dans le vent. Mouhammed avait du mal à calmer ces trois petites furies qui donnaient libre cours à leur trop-plein d'énergie. Laure, elle, souriante et attentive, semblait être ailleurs : elle écoutait dans le recueillement et l'ébahissement Didi le Vieux lui susurrer à l'oreille des mots suaves, les serments de l'amour. Emna était seule à le deviner.

Une calèche passait au galop, Mouhammed héla le cocher et le petit groupe alla passer la nuit à la maison des grands parents d'Emna, dans le quartier des remparts nord de la ville.

Mouhammed le Benjamin, attablé seul à la terrasse d'un café, à l'angle de la Grande Mosquée et de la Place aux Grenadiers, sirotait son café légèrement parfumé à l'eau de rose. En tirant sur son narguilé, il ne cherchait pas à effrayer les passants, hommes, femmes et enfants, en leur lançant des regards chargés de flammes vengeresses et d'imprécations gratuitement bellicieuses :

– Comme tous les courtiers de la terre, retors et ingrats, cupides et sans parole ! C'est à cette heure-ci que tu viens ? protesta Mouhammed sur un ton glacial, montrant au courtier des dents carnassières.

– Tu as raison, le rendez-vous avec toi était pour neuf heures ; et avec le propriétaire pour dix heures, s'empressa de s'excuser le courtier.



## Des Palmeraies sous la lune

– Tu mens ! Et tu sais que tes mensonges n’ont aucune prise sur moi, mais à chaque fois, tu te hasardes à le faire. Ah, voilà le propriétaire ! s’écria l’éventuel acquéreur.

Le vendeur avait estimé à juste raison que les tractations, les marchandages, les mises en scène telle que l’entrée en lice d’acheteurs imaginaires, les refus de vente et les faux serments devant témoins, avaient suffisamment duré et qu’il était temps de passer à la concrétisation de la vente. Il accepta donc le prix proposé par Mouhammed et ils se rendirent chez le notaire pour la rédaction de l’acte de vente. Mouhammed le Benjamin était tout aise que le propriétaire n’ait pas été aussi intraitable qu’une faucille coincée dans une jarre.

Emna se réinstallait dans la grande ville de sa naissance, la ville de sa mère, de ses grands parents, de ses ancêtres ; mais en tant qu’épouse et mère comblée d’amour, de tendresse par son mari et ses deux enfants. Elle avait le sens aigu des intérêts de sa petite famille, qu’elle comptait agrandir, et des siens propres. La maison, l’énorme maison à l’intérieur des remparts nord, n’était qu’un jalon sur le chemin de sa plénitude individuelle, individualiste, légitime, peut-être. Sans céder à l’opinion publique qu’elle avait le courage parfois d’ignorer ou, d’affronter dans le mépris souverain de son courage légendaire, elle savait très adroitement comment servir ses am-

bitions. Elle tenait à les légitimer en les ancrant dans un système de valeurs inculqué par sa famille : servir sa personne sans nuire à l'Autre. L'Autre qui était pour elle la référence permanente et absolue. En cela, elle avait le soutien et la complicité de son mari. Mais Mouhammed allait changer au fil des jours, et les premiers nuages commençaient à s'amonceler peu à peu.

La nouvelle arrivante se fit expédier toutes ses affaires de Beldelhadhar. La jeune épouse voulait renouer avec le climat des patios dallés, des chambres méticuleusement tenues, sentant l'eau de rose ou de fleurs d'oranger, des vestibules cassés en angle droit où les canicules, impuissantes, deviennent pénombre peuplée de rêve obscurs et de brise légère dorlotant l'angoisse chagrinée des vaincus, des mauvais perdants de l'amour. Ce n'était donc pas par hasard qu'Emna avait tenu à ce que ses deux enfants fussent mis au monde dans la ville de sa propre naissance. En quittant Beldekhadhar, elle ne désavouait pas son amour- passion et la moitié identitaire de ses enfants. A Beldelhadhahr, elle laissait de solides amitiés et emportait avec elle la mémoire vivace d'une affection sans faille pour toutes ces choses de la nature qu'elle avait vu s'animer ou s'immobiliser le jour ou la nuit, au lever du jour ou au crépuscule aphone de l'été alors qu'elle s'abandonnait, librement

## Des Palmeraies sous la lune

consentante ou conquérante, dans les bras de son compagnon.

Zaara el Hammamia envoya d'autorité la fille de Saadia, la belle rousse de Wad-Souf décédée quelques années auparavant, vivre chez son père, Mouhammed le Benjamin. La grand-mère de l'adolescente estimait qu'elle ne pouvait avoir de meilleur protecteur que son propre père. Sa belle-mère la reçut les bras ouverts et lui aménagea une chambre indépendante.

L'adolescente, rousse aux yeux verts, était l'exacte réplique de sa mère. C'était une véritable force de la nature au caractère bien trempé. Elle aurait à le démontrer plus tard.

Dans la calèche, au grand galop à travers les rues de Tunis mal éclairées et déjà vidées de leurs passants à sept heures du soir, Mouhammed le Benjamin tendit la grosse enveloppe de billets de banque à Laure. Il lui conseilla de la scinder en deux ou trois pour qu'en cas de vol ou de perte, le préjudice en soit moindre. Elle trouva l'astuce pratique et de bon sens. Maurice-Fidel, abandonnant de temps en temps le flanc tiède de sa mère contre lequel il se blottissait, criait le nom de ses camarades de jeu restés à Beldelhadhar en leur disant « A l'automne prochain, chers chennaffons ! A l'automne prochain, chers chennaffons ! » Maurice était loin de se douter qu'il venait de créer un néologisme !

– Comme tu le sais Laure, cette année, les dattes ont moisi dans leurs régimes, en haut des palmiers. Il n’y a donc pas eu de récolte. Mais le fonds de réserve et de secours a pris en charge, sur la base d’une récolte moyenne, chacun des ayants- droit. Au Conseil des Grands, nous avons tenu compte du coût de la vie dans ton pays et des frais de scolarité de Mouhammed Maurice. L’enveloppe te permettra confortablement de tenir jusqu’à l’automne. Vos deux billets de train et de bateau seront payés ici à l’aller et au retour.

– Je te remercie Mouhammed de me donner toutes ces précisions. Tu diras toute ma reconnaissance et mon profond respect pour tous ceux qui, au Grand Conseil de famille, ont fait preuve de réalisme et de générosité à l’égard de mon enfant et de moi- même.

La sirène hurla deux fois dans la brume du soir naissant. Le bateau s’illumina de tous ses feux et dans le grincement épouvantable des chaînes rouillées et le bourdonnement sourd des machines, on entendait les matelots se héler inlassablement dans le flux frénétique de leur accent savoureusement traînant. Muni d’un énorme porte-voix qui lui cachait la tête et un bon tiers du corps, un marin appelait les passagers retardataires à s’embarquer. L’appareillage était imminent.

## Des Palmeraies sous la lune

– Allez Emna, Mouhammed, je vous embrasse bien fort. Un grand merci pour tout ce que vous faites pour nous. A l'automne prochain ! dit à voix basse Laure, légèrement tremblante.

Emna la prit dans ses bras et la serra fortement contre elle. Aucune syllabe ne put prendre corps et sortir à l'air libre. Les mots se bousculaient dans sa poitrine et dans sa gorge. Elle était devenue muette, tant l'étranglait l'émotion. Mouhammed le Benjamin, tendu et raidi à se rompre les muscles, embrassa le front et la tête de la jeune veuve de son cousin Didi le Vieux, mort à la fleur de l'âge.

« Le Château d'If » largua les amarres et, à travers l'étroit canal obscur, se fit remorquer jusqu'à la haute mer où il se jeta, fougueux et confiant.



A Bordeaux, les choses allaient mal pour Yolande, mère de Laure. A son départ à la retraite, l'ombre de son passé, hideux et criard, vengeur et blasphématoire, assombrit toutes les heures de son présent. Elle s'installait lentement dans le dégoût, le sentiment obsédant de l'inutile et de l'abandon. Elle s'en voulait de s'être si lourdement trompée et de s'être trompée de vie. Elle voulait mourir un peu et, comme pour surseoir à sa mort, les vieux démons de l'alcool, ses créanciers macabres, vinrent encore frapper à sa porte. Elle leur ouvrit et ce fut alors la descente aux enfers. De dépression en dépression, d'une crise d'éthylisme à l'autre, elle dépérissait, hâtait sa fin.

Depuis son retour à son pays et son divorce libérateur de l'humanophobe, de l'Arabophage que fut le Contrôleur civil Roland Sauvagenot, elle se savait atteinte d'un début de phtisie. L'abus d'alcool et la pointe d'un hiver particulièrement rigoureux aggravèrent son état de santé. Yolande perdait la voix ; une toux creuse, prolongée à n'en pas finir, étouffante et doulou-

reuse, suivie de pertes de connaissance s'emparait de son corps frêle :

– Laure ma chérie, je ne veux pas être hospitalisée. Je veux mourir dans la maison de ma mère, dans le lit même où elle m'avait conçue et mise au monde. Je n'en ai plus pour longtemps. Terminus, Laure ! Terminus !

– Non, Non, ma petite maman ! Tu vas bientôt aller mieux. Le médecin y croit beaucoup.

– Laure, je me sens partir et je n'ai plus envie de faire durer cette chose, ce fardeau qu'est la vie, affirma – t-elle, blême et haletante.

La fille embrassa sa mère, pensive et inquiète.

Le surlendemain, très tôt le matin et après avoir chargé une bonne amie, voisine de palier de donner à sa mère ses médicaments de la mi-journée, Laure partit animer dans les usines de la région des réunions politiques et syndicales, car les luttes ouvrières avaient atteint un point de non retour. Lorsqu'elle rentra du local de la Fédération Communiste de Gironde, les jeux étaient faits : Yolande gisait dans son sang au travers du lit, les veines ouvertes, les yeux mi-clos, un rictus amer sur les lèvres. Sur la table de nuit, la lettre d'adieu calée contre un sinistre flacon mauve qui, entiché de sa fatuité ridicule, prenait des airs de démiurge : « Pour ma chère et unique enfant. »

Laure tenait au respect à la lettre des dernières volontés de sa mère. Sa dépouille mortelle



## Des Palmeraies sous la lune

larguerait les amarres de l'endroit même où Yolande vit le jour pour voguer désespérément seule et esseulée dans le néant de l'infini. Les formalités de médecine légale, de police et des pompes funèbres faites, elle et sa tante s'installaient dans la chambre mortuaire pour veiller la défunte. Tard dans la nuit, elle ouvrit la lettre.

Bordeaux, le 14 février/13 heures trente.

Ma très chère fille,

Ma petite Laure,,

J'abrège, libre et souveraine, mon existence dont je ne veux plus. Parce qu'elle est végétative, dénuée de tout fondement moral, source de tracas pour toi et de souffrances pour moi, j'y mets un terme final.

Laure ma fille, mon amie et incarnation de mon idéal avorté, ma vie avec toi a été jalonnée de part en part par le bonheur de côtoyer l'intelligence, la sensibilité, l'engagement et le don de soi.

Mon enfant, je pars sans regrets car l'échéance finale fait partie du jeu. Mais je pars comblée de t'avoir eue pour enfant, pour amie, pour soutien, même si, au fond de mon être, un feu de remords et de honte m'habitait obstinément. Seule la mort me débarrassera de Roland Sauvagenot, ma faute et la hantise de ma faute.

## Nouri Mimoun

Cet homme devenu l'assassin de la multitude désarmée que tu connais, s'était présenté à un moment charnière de ma vie, à un carrefour déboussolant et affolant où j'étais un amas fragile, sans unité, sans volonté. Tout me sollicitait et plus rien ne m'arrimait à mes rivages qu'avec Laurent Montagnard nous avions, à deux, ensemencé de concrétude et d'espoir. Laurent, dans le déchirement et les sanglots de son amour- passion, partait à l'assaut du ciel : l'Union Soviétique, terre de l'homme de toutes les ruptures, réclamait sa matière grise et sa conscience. Il prit le train à la Gare de l'Est et j'ai pris pour amant dans la brasserie du coin, le premier gueux rencontré.

Ce gueux de foires, j'avais fait de lui ton père. Ton géniteur, Laure, c'est Laurent Montagnard, seule et unique passion amoureuse de ma vie. Laurent que je vais peut-être retrouver errant dans le néant.

Laure, le pseudo grand oncle de ta mère, n'était autre que ton père. Quand il sut que j'allais venir m'installer dans la contrée des damnés avec ce fonctionnaire de colonies qui me servait de mari, il nous y devança. Il voulait être près de toi et, ensemble, nous mettions en œuvre l'imposture et son stratagème.

Tu avais grandi et tu avais rencontré l'immense beauté de ton double destin : l'Amour- passion et l'Engagement. Ensuite, tu

## Des Palmeraies sous la lune

avais désavoué et renié ton père, ton pseudo père. Et ce fut un acte salvateur, libérateur. Tu avais pris tes responsabilités et arrêté tes choix fondamentaux. Les eaux saumâtres de l'ambiguïté dégagent des relents de lâcheté que les esprits faibles confondent avec l'intelligence de la sagesse. Si tu l'estimes juste et indispensable sur le plan de la seule éthique, tu devrais clamer haut et fort ta vraie identité. Laure, fille du communiste Laurent Montagnard,, mort et enterré au pied des Pyrénées.

Ma fille bien aimée, sache qu'en demandant et en obtenant le divorce d'avec ce laquais vorace et cynique, je comptais rejoindre l'homme de ma passion et de toute ma raison, enfouir mes remords et l'oubli de ma trahison dans le creux généreux de son sein. Mais la mort, la mort de Laurent, ton père, m'a prise de court et m'a privée de son pardon.

Embrasse ton petit, mon petit Mouhammed EL Hedi Maurice-Fidel.

Tu salueras dans sa tombe Didi le Vieux, ce si bel homme que j'avais tant admiré.

Adieu Laure ma fille, ma fille bien aimée.

Yolande ta mère.

Laure sanglotait dans le noir du petit salon meublé à la spartiate, et qu'une faible lumière de réverbère éclairait avec parcimonie. Elle pleurait à la fois la perte, prévisible à brève échéance de sa mère et l'issue tragique d'un amour- passion

qui n'a cessé de se nourrir, et de se revigorer, de sa propre quintessence. Sa mère avait réglé la facture de sa dette. Son destin sans humanité et sans pardon, avait posé sur elle le regard cruel de l'argentier. Elle pleurait aussi son père qui, dans le silence et le désarroi de son cœur, dans la patience ardente de la sagesse, attendait, tendait l'oreille au moindre balbutiement, au moindre souffle, au moindre signe qui ne venait pas. Rien ! Que du silence et non point l'oubli ! C'est que Yolande ignorait ce qu'est trahir, bafouer, mentir mais lorsqu'elle vit s'incarner la faillite sans appel de son havre fragile et illusoire dès le départ, elle choisit la rupture. La rupture sans déloyauté, sans trahison, sans immondice. Seulement, il était déjà trop tard : les canons de Yolande et de Laurent avaient parlé puis se turent à jamais.

Laure regrettera pour le restant de sa vie de n'avoir pas pu et mieux connu son père Laurent, cet internationaliste si affable, si doux, si humain mais aussi si féroce contre la hargne et la morgue des exploités et des dominateurs. Longtemps elle maudira aussi le destin, sa cécité et ses coups vengeurs, pour avoir dressé la muraille de la mort entre deux passionnés de l'amour.

Les timides lumières tardives de l'hiver atlantique commençaient à poindre au-dessus du gris argenté des combles. Un petit matin sale et

## Des Palmeraies sous la lune

maussade s'insinuait dans la perspective suspecte des vitres embuées. Elle fut tirée de l'indolence de sa douleur par la voix de sa tante qui lui apportait du café chaud.

Yolande fut enterrée à Bordeaux, à l'extrémité d'un angle droit parfait. Au côté opposé, au pied des Pyrénées, veillait dans sa tombe froide Laurent Montagnard, attendant Yolande qui ne vint jamais.

Maurice-Fidel admit le plus naturellement du monde que sa grand-mère, ait pu partir en promenade pour très longtemps. « C'est une randonnée alors dans une grande forêt, hein Laure ? » demandait l'enfant les premiers jours de sa disparition. La vive intelligence du petit, sa mémoire prodigieuse et ses répliques percutantes, faisaient le bonheur, réservé, distant à dessein, de sa mère. De son « étalon étoilé », comme elle aimait l'appeler parfois, elle exigeait beaucoup, mais à des doses supportables : le travail, l'effort soutenu dans le travail, le sens du devoir, la ponctualité. Bref, le sens de la mesure des choses. La mère voulait que cette pédagogie de l'exigence et de la détente n'excluât en rien les bonnes rations copieuses du jeu et de la détente au quotidien.

Au sortir de l'hiver, une odeur et un climat autres que ceux du désespoir et de la mort aéraient l'appartement. La lumière du doux soleil printanier de l'Atlantique mêlée aux rires sono-

res de Mouhammed el Hedi réchauffaient lentement le cœur saigné à blanc de la jeune femme. La belle saison s'annonçait précoce et, tous les dimanches, elle allait dans les bois et dans les champs s'abandonner, avec son enfant, aux délices des roulades dans l'herbe grasse, des courses-poursuites effrénées, du pugilat de kangourou traître et déloyal et à l'herborisation inévitable en fin de journée. Au contact studieux ou ludique de son enfant, elle apprenait dans la difficulté à être un peu heureuse. Ses yeux vert sombre renvoyaient une autre lumière, la lumière tranquille, sans bruit et sans fureur, des lacs de montagne. Elle se fit faire par un forgeron une grande faucille qu'elle accrocha au mur, à gauche de sa table de travail.

Laure s'était enfin décidée à répondre à son camarade de Calcutta qu'elle avait rencontré quelques mois plus tôt à Marseille, lors d'un Congrès mondial sur la participation de la femme dans les luttes de libération nationale. De la fenêtre mise en espagnolette, elle savourait par la mobilisation de tous ses sens, la fraîcheur du matin qu'elle aimait tant. Des nuées de mouettes, criardes et agressives tentaient par vagues successives d'attaquer la cargaison de poissons laissée à l'air libre dans les barques des pêcheurs. Elle rassembla les idées éparses qui vagabondaient dans son crâne et alla à sa table

## Des Palmeraies sous la lune

pour écrire à son camarade indien, le très drôle Moucharaf Mahata-Galapta.

Bordeaux, le 1<sup>er</sup> Août

« Cher Camarade,

Ton sens inégalé de l'humour te poursuivra jusqu'à la fin de tes jours. J'en suis persuadée maintenant. Et tes déclarations enflammées postées en lettres recommandées avec accusés de réception le prouvent bien ! Est-ce ta manière de dénoncer, et de ridiculiser, la bureaucratie et les bureaucrates ? Ou bien voulais-tu seulement être certain de l'arrivée à bon port de tes lettres ? Ou encore voulais-tu me faire rire aux larmes ? Je te remercie, cher camarade, de m'avoir fait autant rire que le jour où, nombreux, nous nous promenions sur les quais pour regarder partir, pour des destinations lointaines et périlleuses, les officiers marins. D'ailleurs, tu ne crois pas avoir été un peu injuste en comparant ces officiers armés jusqu'aux dents à « des tapirs en colère en garde-à-vous sous la pluie ? » Ceci, c'est pour la forme de tes lettres ; quant à leur fond, c'est une tout autre histoire.

Moucharaf, si je suis veuve, et encore jeune certes, cela n'implique pas pur autant que je suis sentimentalement disponible. Tu as fait un rapport très généralisateur et en même temps très réducteur, entre mon veuvage et ma jeunesse.

## Nouri Mimoun

Moucharaf, mon camarade, à l'aube de mes vingt ans, la fulgurance de la passion amoureuse m'atteignait de plein fouet. L'éclat lumineux de mon regard croisa celui d'un jeune homme surgissant d'une palmeraie sous la lune. Ce sera lui mon homme et mon compagnon, mon ami, mon camarade et mon amant, le père de mon enfant. Ce fut avec lui que nous giflâmes, la conscience claire et le verbe tranchant, l'arrogance des militaires, la fatuité et la veulerie assassine des politiques du colonialisme. Ce fut aussi avec lui, mon Didi, que je connus l'extase à l'ombre sombre des grenadiers et des jasmins.

L'amour- passion que j'ai eu et aurai pour Didi le Vieux porte encore dans ses bras les flammes de sa propre mémoire. Tous deux s'entretiennent et se bercent dans la vigilance de leur serment. J'aime ce duo qui me caresse et m'éclaire de ses rayons apaisants.

Mon amour-passion pour Didi le Vieux, lui et moi, nous nous tiendrons par la main et, doucement, nous cheminerons jusqu'à la dernière demeure. Je suis condamnée à ne jamais lui fausser compagnie. La mémoire de mon amour- passion m'éclaire et me soutient. Avec mon engagement politique, il est mon havre, mon phare et mon port d'attache.

Mon cher camarade, tout ce que j'ai à t'offrir, c'est mon amitié et mon estime.

Salutations amicales



## Des Palmeraies sous la lune

Laure Montagnard

PS. J'accepte volontiers, Moucharaf, que tu m'écrives en camarade, en frère. J'accepte aussi les lettres envoyées en recommandé avec accusé de réception...

Elle glissa la feuille dans l'enveloppe qui sentait la forêt landaise et un vague résidu de colle. La caisse oblongue en carton renforcé refermant le nécessaire à lettres sentait le vieux temps et son silence. Des taches jaunâtres ou marron clair dues à l'humidité marine affichaient une ridicule prétention à égayer cette boîte à la pesanteur lourde, poussiéreuse et désuète, héritière vigilante des secrets de famille. Cet objet, contre lequel personne ne pouvait rien, était là sur la table qui, elle par contre, sentait bon la cire et le chou des familles ouvrières. Il défiait le temps par sa seule présence massive, pris dans le magma refroidi de sa mémoire. Laure avait toujours haï très fort cette boîte en carton renforcé que Roland sauvagenot avait amenée avec lui en épousant sa mère. D'une main ferme et rapide, elle coucha sur l'enveloppe le nom et l'adresse de son correspondant, l'internationaliste indien aux penchants bureaucratiques...

Moucharaf ainsi éconduit avec fermeté et bonté, Laure avait failli poster la lettre en recommandé agrémenté d'un accusé de réception. Mais elle se l'interdit, estimant que la situation

était suffisamment tragique aux yeux du communiste indien pour s'autoriser le moindre humour, le moindre trait d'esprit.

La lettre fatidique postée, la jeune femme passa au deuxième volet de son programme de l'après-midi. Elle devait aller dans la vieille ville, dans un immeuble menaçant ruines, pour rencontrer un vieil émigré maghrébin, retraité de l'industrie automobile où il avait trimé toute la vie comme manœuvre. C'était à Beldelhadhar qu'une grande amie de la famille de Didi le Vieux lui avait donné l'adresse de cet exilé volontaire considéré par tous comme une encyclopédie vivante de l'histoire et de la poésie arabes. Idriss le poète érudit, l'historien et le grammairien hors pair avait longtemps enseigné dans les médersas de sa ville natale avant qu'un drame sanglant ne vînt l'endeuiller, lui, et ce qui restait de sa famille. L'éducation de son fils Maurice-Fidel était loin d'exiger des compétences aussi savantes. Mais la mère jugeait raisonnablement qu'une parfaite imprégnation de l'une et de l'autre culture, desquelles participait son enfant, garantirait son équilibre et son épanouissement identitaires, humains.

L'exilé volontaire nommé Idriss regardait, l'œil vif et curieux de toutes choses, hormis les malsaines, jouer sur le trottoir de cette ruelle sans beaucoup de soleil une ribambelle d'enfants à l'exubérance folle. Il était assis sur

## Des Palmeraies sous la lune

une chaise pliante et fumait de grosses cigarettes courtes qu'il roulait lui-même à l'aide de son petit appareil de poche, l'air pensif et, parfois, ironique. Laure le reconnut tout de suite à son air de fin lettré aux mains paradoxalement volumineuses, rêches et calleuses au contact de la pelle et de la pioche :

– Bonjour monsieur. Vous êtes bien Idriss le Maître, de Beldelhadhar ?

– Oui, c'est bien moi madame. Que puis-je faire pour vous ?

– Je suis Laure Montagnard, veuve de Didi le Vieux. Je viens vous voir de la part de Hania Bent Dhemiyat, une grande amie de ma belle-sœur. Taleb Idriss, mon fils Mouhammed el Hedi doit maîtriser la langue et la culture de son défunt père, Didi le Vieux, c'est...

– Vous êtes bien Laure ? Qui ne connaît pas votre couple à Beldelhadhar ! Laure, la femme à la cape blanche et au coursier noir, l'épouse héroïque qui avait désavoué et renié son père, le Contrôleur civil Roland Sauvagenot... J'ai appris la mort de Didi il y a longtemps. Qu'il repose en paix dans sa dernière demeure. Quant à moi madame, je vais devoir choisir la mienne ici, en terre de Gironde. Au pays natal, plus personne ne viendra se recueillir sur ma tombe, ni verser les larmes du chagrin qui apaisent et rafraîchissent les morts. Depuis la disparition, ou

plutôt la délivrance, de mon pauvre frère, le damné M'hamed el Hout, je ne suis plus qu'attente et vie végétative. Mais avec le travail que je vais devoir accomplir tous les jours avec votre enfant, je retrouverai mon entrain et mon enthousiasme d'antan. Amenez-le cinq fois par semaine de dix-huit à vingt heures. Votre enfant est aussi le mien. Son père était pour moi un ami que j'admirais et respectais beaucoup. Vous ne me devez donc rien, madame.

– Taleb Idriss, vous êtes le frère cadet de M'hamed El Hout... Didi m'avait tout raconté. Et sa propre histoire et celle, tragique de sa famille. Il m'avait beaucoup parlé de vous et de l'excellent enseignement que vous dispensiez à la grande médersa de Beldelhadhar.

– Vous êtes bien généreuse en disant tant de bien de ma personne, madame. Soyez tranquille pour le petit. A la fin de l'année scolaire, il vous ravira en vous déclamant, dans une diction parfaite, les plus beaux vers de la poésie arabe. Et alors, des prairies verdoyantes de l'Andalousie fraternelle où nous avons laissé mourir, falsifier ou accaparer la splendeur de nos lumières aux rives de l'Euphrate baignant dans l'ombre généreuse de ses palmeraies millénaires, Mouhammed el Hedi courra, batifolera, emporté par la transe et l'étreinte poétiques. Pardonnez-moi, madame de ne pas vous l'avoir proposé plus tôt, mais vous prendriez bien un café ?

## Des Palmeraies sous la lune

– Volontiers, Taleb Idriss. Vous êtes bien aimable d’accepter de prendre en charge l’enseignement de l’arabe à Maurice-Fidel. Pour votre rémunération, je n’insisterai pas car je sais que vous, les gens de Beldelhadhar, vous êtes positivement têtus, mais...

– Maurice-Fidel ? ? ? !!! demanda, étonné, Taleb Idriss.

– Ah ! Didi et moi avions donné à notre fils une batterie de prénoms qui paraîtrait verser dans l’obsessionnel ou le maniaque. Rien de tel ! C’était seulement pour mieux l’asseoir dans son double ancrage identitaire. Au grand dam des apologistes de la pureté de la race et de la culture !

L’immeuble de quatre étages où Taleb Idriss occupait une grande et unique pièce au rez de chaussée, ne payait pas de mine. Flanqué de deux autres pas mieux lotis, la bâtisse, que des décades d’abandon avaient désarticulée et désossée, semblait manifestement à l’étroit. L’entrée de cet immonde repaire de rats, de punaises et de blattes laissait s’exhaler une odeur d’humidité glaciale et de moisissure que jamais les beaux étés de Gironde ne parvinrent à dissiper. Dans ces taudis en étages sentant toujours le délaissement impuissant, le vin et l’illusion, vivent et meurent les quelques centaines de prolétaires, locataires à vie de leur atroce misère.

L'exilé volontaire était l'un d'entre eux depuis vingt ans.

La chambre était spacieuse, éclairée par une grande fenêtre donnant sur une arrière-cour où venaient travailler tous les après-midis deux apprentis-forgerons bruyants au langage scandaleusement ordurier.

« Lorsque je vis la jeune femme, qui devait devenir seulement quelques jours plus tard mon épouse, parmi un groupe d'ouvrières ternes et terreuses, mon estomac se noua. Je lui souris et sentis que mes pommettes prenaient de la température. Je devais avoir un peu plus de trente ans. Tassadit en avait vingt huit ou vingt neuf. Elle me vit lui sourire, sembla s'en étonner et, altière, à la limite du mépris, continua son chemin. Cette indifférence de souveraine me désarçonna et me blessa dans mon amour-propre, mais je revins à la charge le lendemain, à la même heure, devant le portail de son usine. Je vous épargnerai les longueurs fluviales des préludes à l'amour, mais ma Tassadit, ma belle et si douce Tassadit finit par me sourire et m'aimer. Et son sourire avait alors illuminé mes jours gris d'immigré que l'amnésie n'arrivait pas à consoler. En m'aimant jusqu'à la lie de ses jours, Tassadit me mit à l'abri de ma meurtrissure d'avoir perdu les miens, tous les miens, en l'espace d'un maudit crépuscule sans autre pareil. Pendant vingt ans, dans la minceur ou même la maigreur

## Des Palmeraies sous la lune

de notre quotidien d'ouvriers ou dans l'opulence, rare, de la table arabo-berbère, nous vivions l'affection et l'amitié, la complicité et l'estime, l'amour et sa fidélité dans la maturité sereine de notre couple jusqu'à ce que la maladie et la mort vinssent nous surprendre, nous défaire et nous éparpiller, nous jeter bas et nous lacérer de ses griffes. L'absurde d'un malheur insoupçonné me cracha cyniquement au visage en emportant Tassadit. Mon soutien et ma colonne disparus, mes remparts, tous mes remparts, s'effondraient et je ne fus plus qu'un amas de décombres. J'avais perdu l'être le plus cher que je n'eusse jamais eu. Tassadit désirait ardemment être enterrée à Tenès, berceau de son enfance et sanctuaire renié, bafoué de ses illustres ancêtres, elle, la manœuvre de Gironde. Améziane, son frère, était l'exemple même de la sympathie agissante, de l'ouverture et de la tolérance. Ce qui ne veut pas dire qu'il tolérait l'intolérable. C'était avec lui que j'accompagnai la dépouille de ma Tassadit jusqu'aux rives du Maghreb. Celles de ses amies des Oranaises et bien d'autres, dans la dignité rigide de leurs voiles blancs, vinrent nombreuses donner le baiser d'adieu à leur amie d'enfance. Quant au père, un ancien contremaître dans les vignobles de l'Oranais, il prétendait obtenir le départ de Taleb Idriss, avant d'aller embrasser sa fille dans son cercueil. Améziane,

le cadet de Tassadit, tint bon et envoya balader le triste rancunier. Un jour, un groupe de jeunes ouvriers agricoles régulièrement malmenés décida d'infliger au larbin surzélé une correction exemplaire. Je ne peux pas, madame, me priver du plaisir de vous raconter, par le menu détail, la mise en œuvre de cette expédition punitive, au demeurant fort loyale. L'enlèvement du...

– Décidément Taleb Idriss, l'ignominie de certains représentants de l'espèce bipède dépasse la fiction. Figurez-vous que j'avais vu et entendu un politique et un militaire dans le silence et le confort de leur wagon blindé, programmer, le rire gras dans la gorge et le cerveau embué par l'alcool, le massacre sans quartier de centaines de mineurs, s'écria Laure, tremblante de colère.

– Oui madame, parfaitement. L'enlèvement de la crapule se fit donc de nuit. Une nuit d'hiver de pleine lune. Après avoir donné les dernières consignes aux cerbères et lâché les molosses, Dahmane nath Oufellah, le contre-mâitre enfourcha sa très vieille motocyclette pour rentrer chez lui. Son itinéraire habituel coupait par la forêt. Lancé à pleine vitesse, l'engin infernal piqua soudain de la roue avant et projeta le conducteur dans un fossé herbeux. La chute en fut grandement amortie ; mais avant-même qu'il ne se relevât, quatre grands gaillards se ruèrent sur lui et, le tenant forte-



## Des Palmeraies sous la lune

ment par les bras, la nuque et la ceinture, le traînèrent rapidement loin de la route, dans le fin fond de la forêt silencieuse. Eberlué, l'épaule quand même égratignée, le contremaître tenta sa chance en jouant l'intimidation. Ne m'avez-vous donc pas reconnu ? Je suis Dahmane, le contremaître de madame Solange Grouillard-Lagarelle, propriétaire de ces vignobles de père en fils ! leur lança-t-il plein de fausse assurance. L'un des assaillants lui répondit que personne dans tout l'Oranais, et encore moins dans la région de Mascara, ne pouvait ne pas le connaître ou le reconnaître, et que madame Grouillard – Lagarelle ne pouvait prétendre à la propriété légitime de ces centaines d'hectares de vignobles. Car les seuls authentiques propriétaires, de père en fils et depuis des millénaires, ce sont les tribus algériennes que le sort des armes et les vicissitudes de l'Histoire avaient dépossédées de leurs terres. Puis on mit à ses pieds une paire de sabres et une autre de manches de pioche en lui demandant de choisir l'arme qui lui convenait le mieux pour un combat singulier contre l'un d'entre eux. Ce qui m'avait frappé, madame Laure Didi le Vieux, c'était cette survivance de la maîtrise des arts martiaux parmi les descendants des tribus guerrières de l'Algérie dite pacifiée.

– Absolument, absolument, Taleb Idriss. Ces ouvriers agricoles réduits à la misère et à la

faim, en fructifiant leurs propres terres au profit exclusif du spoliateur, gardent intact dans leur mémoire historique le feu ardent de la défaite de leurs ancêtres. Taleb Idriss, les vaincus de l'Histoire ont toujours su comment raviver la braise qui couve sous les cendres. Je sais que les larmes de ce peuple n'en ont pas entamé l'élan vital pour sa libération.

– Oui, elle viendra bien cette libération du joug de l'oppression quels que soient nos malheurs et nos silences, nos faiblesses et nos divisions. Mais revenons à notre sinistre revanchard, ...

Rassurée sur le positionnement politique et culturel du futur maître de son petit Maurice-Fidel, Laure sortit de son sac, qu'elle portait toujours en bandoulière, un paquet de cigarettes en fixant d'un regard complice Taleb Idriss. Il refusa gentiment celle qu'elle lui offrait et alla à la fenêtre pour mettre l'espagnolette. Les premières bouffées mirent en émoi ses sens et la subjuguèrent tout entière. Elle ne fumait pas beaucoup mais quand elle le faisait, quelques rares fois dans les nuages ou en cavale dans les méandres surpeuplés de sa mémoire, talonnée par la fougue et la douceur passionnelles de Didi, Didi le Vieux qui n'était plus. A l'appel de son nom, elle se ressaisit.

– Vous m'écoutez... n'est-ce pas ? Donc, Dahmane écarta d'emblée l'épée. Pour se don-

## Des Palmeraies sous la lune

ner une chance de survie. Il s'empara sans attendre du manche à pioche et, avant même que le signal du début du combat ne fût donné, il asséna un violent coup de bâton sur l'omoplate de son adversaire qui cria de douleur. Eberlué par une trahison aussi atroce, presque désarçonné de ses premières certitudes peu sages, le jeune ouvrier titubait en reculant. Il était encore assez lucide pour maintenir sa garde en position. Certain de l'évidence flagrante de son avantage sur l'adversaire, le contremaître voulut en finir au plus vite. Mais dans sa précipitation, il commit l'imprudence fatale de baisser la garde. Et ce fut alors l'irruption dans l'arène de l'ouvrier agricole. On ne voyait plus que lui, l'espace était à lui, rien qu'à lui. Pliant et s'effondrant sous les menées sifflantes des coups de manche déchirant l'air, le contremaître subissait un renversement de situation spectaculaire. En un-deux-trois mouvements semi-circulaires, dont un de pure feinte, le jeune ouvrier agricole le mit hors de combat. Le premier coup de manche, tel l'impact d'un gourdin sur une grosse boule de pâte, arracha à l'homme un hurlement de douleur. Puis deux coups secs et rapides aux tempes assénés avec la dextérité d'un esthète martial, et le serviteur de Madame la Propriétaire de s'affaler de tout son long, à demi inconscient. Les quatre gaillards attendirent le lever du jour pour lui expliquer que son

combat singulier perdu lui imposait d'en assumer la conséquence majeure : celle d'être jeté au fond d'un sac en toile de jute renforcée, pieds et mains liés, puis d'être suspendu à la branche d'un arbre au bord de la route. Cela en juste châtiment des injures, des insultes, du mépris, du cynisme, du sadisme et des humiliations que ce fou de Dieu,, avait fait subir aux seuls vrais propriétaires du pays. Une âme charitable vint à son secours la nuit même. L'arrogance et la cruauté de cet homme sans cœur l'avaient amené à cette triste fin.. Personne ne le regretta, pas même ses hypocrites patrons, les fameux propriétaires des lieux. Tassadit ne revit plus jamais son père, ayant immigré en France avec son frère Améziane. Mon désespoir était immense le jour où je confiai à la terre le corps de ma bien-aimée Tassadit, compagne de ma vie. Je ne quitterai jamais ce petit logement si pauvre et si vétuste : elle continue à me le partager. Tous les soirs, au crépuscule, elle vient doucement s'asseoir à l'autre bout de la table, heureuse de nous sentir là, l'en en face de l'autre, un peu silencieuse. C'était une Algérienne qui ne parlait pas beaucoup. Une fois par an, je vais me recueillir sur sa tombe. Après le café du soir pris avec sa mère, une vieille dame digne, bonne et chaleureuse, je prends le bateau pour l'Andalousie. A Bordeaux, je retrouve le froid glacial de mon esseulement et de ma douleur.

## Des Palmeraies sous la lune

Les rares amis maghrébins que j'avais gisent aujourd'hui dans le carré musulman, ou égrènent les jours de leur retraite dans le pays. Je suis condamné, madame, à souffrir pour le restant de mes jours, car la mémoire est une terrible maladie dont personne ne guérit.

Laure, bouleversée et toute tremblotante, sentait comme une sombre vague impétueuse lui soulever les viscères. De toute sa volonté mentale et physique, elle réagit pour contrôler et dominer son corps au seuil de l'abandon, du forfait. Elle tira une longue bouffée de cigarettes et alla à la fenêtre. Taleb Idriss était atterré, les yeux grand'ouverts fixant le carrelage terne et bosselé. Elle se retourna vivement et vit ses yeux embués qui s'efforçaient gauchement de sourire. Mais trop tard, une rigole de larmes coulait lentement sur sa joue.

– Le culte de ta passion pour Tassadit, personne ne pourra te le contester. Car c'est là ton fief et ton royaume. Mais méfions – nous du malheur, qu'il soit singulier ou pluriel. Il peut nous rendre égoïstes, pire, indifférents. Nos malheurs ou nos déboires vivront en nous sans jamais nous tyranniser ; tels des carnassiers tapis dans nos êtres dévastés, nous nous devons de les apprivoiser et, parfois, de les mater. Taleb Idriss, je viendrai, si tu le veux bien, ce lundi, un peu avant le cours de Mouhammed el Hedi avec deux camarades marocains pour discuter à

quatre des possibilités d'action culturelle ou d'enseignement dans ton quartier.

– Tu crois que ce serait là une bonne chose ? demanda craintivement l'immigré retraité.

– Ton salut passe par là, à mon avis. Ton nombrilisme te guette et si tu lui cèdes, il te dévorera. Mais bien avant ton échéance ultime, tu goûteras aux affres et à l'agonie des suppliciés. Idriss, sache que l'estime de soi est un impératif précieux, elle conditionne celle de l'autre. Comme elle rend la quête de l'amitié, et l'amitié elle-même, chose possible. Je te laisse. A lundi après-midi.

L'hiver tirait à sa fin et la nuit, chargée à satiété de brume océanique, était d'une agréable tiédeur. Le quartier ouvrier que traversait à petits pas Laure semblait n'avoir jamais connu la fébrilité répétitive de tous ceux qui naissent et meurent dans la monotonie mortelle de l'entretien de la vie. Il était figé dans les flaques de ses lampadaires rares. Aux fenêtres closes, on ne voyait pas de lumière. Les familles ouvrières devaient dîner dans leurs minuscules cuisines en mastiquant dans le silence leur maigre pitance. La fatigue du dur labeur de la journée s'était emparée de leurs corps. Les grosses rasades de vin bon marché que ces ouvriers, femmes et hommes, s'envoyaient ne changeaient rien à la compression terrible de leurs cerveaux avachis ; ni le grésillement nasillard de

## Des Palmeraies sous la lune

la voix du présentateur sortant de leurs T.S.F. achetés à crédit. Laure longeait la rampe en fonte surplombant les quais tout hérissés d'un incroyable enchevêtrement de mâts, de cordages, de câbles, de poulies et de grues. Du côté opposé de la rue, derrière une lignée d'arbres défeuillés, filait jusqu'à s'estomper dans le noir dense de l'horizon, une longue rangée d'immeubles vétustes. De la ville assoupie et de l'océan apaisé sans plus d'écume montait vers le ciel complice le silence prometteur des hommes du labeur. Au hasard des taches de lumière projetées sur le pavé humide par des réverbères parcimonieux, l'ombre de la jeune femme alternait son apparition fugitive avec le noir de la nuit. Elle aspirait à pleins poumons l'air marin qui, instantanément, la noyait tout entière dans une fraîcheur bienfaisante. Elle sentait monter en elle le flux de son sang. Cette marche dans le calme et le silence de la nuit lui faisait manifestement le plus grand bien. Mais Taleb Idriss, aux prises avec son amère solitude et son délire rampant, avait accaparé sa réflexion et sa sensibilité. Au bout d'un accès de folie meurtrière, son frère Mouhammed El Hout avait fait passer de vie à trépas toute la famille, absolument toute. Comment survivre à la perte de tant d'êtres chers ? Et comment allait-il survivre alors à la perte de Tassadit, sa compagne de trente ans ? Laure savait que la chose tenait du

pari, mais s'était promis de s'y atteler sans faiblir. Elle aussi avait connu l'impitoyable esseulement soudain. Se retrouver face à son ombre et à son destin lui était chose connue.

Les bras croisés sur la poitrine, elle longeait toujours la rampe en fonte, plongée dans ses réflexions et les bribes éparses de ses souvenirs. L'histoire tragique de Mouhammed el Hout, telle que l'avaient vécue les gens de Beldelhadhar, lui avait été racontée par son compagnon Didi le Vieux. En rentrant chez elle retrouver son petit Maurice-Fidel pour le dîner, elle reconstituait, pan par pan, la folle destinée de cet homme devenu subitement, et sans raison, meurtrier. Au fil de sa marche traînante, et alors que du miroir sombre de l'océan, commençait à se lever la brume dense de la nuit, elle entendait doucement résonner dans sa tête la voix grave de son compagnon : « Mouhammed el Hout était l'aîné d'un vieux couple qui avait volontairement transgressé la norme collective ancestrale de la nombreuse progéniture. Mouhammed, forgeron de son état, n'avait d'autre frère que Taleb Idriss. Il était marié et père de deux enfants. La maison de ses ancêtres dont il occupait la grande chambre du fond du patio enfourchait la frontière séparant les palmeraies des premières maisons en briques ocre de ce quartier de Beldelhadhar. On ne savait au juste qui de la palmeraie ou de la maison enlaçait l'autre.



## Des Palmeraies sous la lune

Dans leur étreinte millénaire, la palmeraie et la demeure en briques pleines se susurraient les heurs et les malheurs des hommes du désert. Le cube immaculé, surmonté d'une vaste coupole verte et servant à abriter la source d'eau douce du vent et du soleil, s'adossait au flanc nord de la maison des aïeux. Son débit a toujours été d'une redoutable impétuosité. La nuit, lorsque les palmeraies cessaient d'être irriguées à tour de rôle, lorsque le sens de l'équité et de l'honneur suspendait, l'espace de quelques heures, sa vigilance souterraine, la source donnait alors libre cours à sa frénésie de bouillonnement, de bourdonnements, de chuchotements et de murmures. Le foisonnement perpétuel de la vie de la source, son bruit de fond n'avaient pas échappé à la sagesse des ancêtres de Mohammed el Hout. Sur son lit de mort, le candidat au voyage sans retour en même temps qu'il léguait ses biens aux ayants droit les mettait en garde de ne jamais occuper la grande chambre sous peine de châtiment. Le fils aîné n'en tint nullement compte et prit possession des lieux. Ses parents s'en inquiétèrent mais laissèrent faire. Il ne savait pas qu'en s'installant dans la chambre sacrée, il profanait la source en la privant de son abri obligé : elle prit ombrage de cette promiscuité profanatrice et par une nuit sans lune et sans étoiles, elle leva sa main assas-

sine sur la femme, les deux enfants, les parents et les beaux-parents de Mouhammed el Hout.

Pris d'un accès de folie démentielle, le paisible forgeron d'ordinaire si affable tua à la hache toute sa famille et sa belle-famille dans leur sommeil. L'atrocité du crime bouleversa Bel-delhadhar. La stupeur et l'incompréhension fermaient les visages. Mouhammed Idriss, dit El Hout, venait de commettre l'irréparable et plongeait la petite ville et ses bourgs, sentant au crépuscule la palme brûlée, dans la désolation et le deuil. L'unique survivant de la tuerie fut son frère cadet, Taleb Idriss qui dut son salut à la mort subite de son vieux cheval, ce qui l'obligea à passer la nuit chez les noceurs d'un village voisin.

Les gendarmes, une petite poignée d'hommes armés jusqu'aux dents, croyaient devoir prendre d'assaut la maison du forcené. Au bout de quelques longues et bien difficiles manœuvres, que rendait encore plus périlleuses le silence spectral régnant sur les lieux, on finit par découvrir le pauvre diable prostré sur le seuil de sa chambre, entourant de son bras le corps sans vie de son plus jeune enfant.

Mouhammed Idriss passa devant les assises d'Oran où il fut transféré dans un wagon cellulaire. Les fonctionnaires expéditifs de la psychiatrie carcérale le reconnurent coupable et responsable de ses actes. On le condamna au

## Des Palmeraies sous la lune

bagne à perpétuité. Le voyage à Cayenne pouvait commencer.

Après quinze ans de réclusion, où le régime de détention n'était autre que la torture et le sadisme à l'état pur, Mouhammed Idriss monta un plan d'évasion avec deux co-détenus, un Français et un Vietnamien. Quelques semaines plus tard, les trois bagnards manquèrent à l'appel lors du retour au camp, en fin d'après-midi. On se lança en pleine nuit sur la trace des fugitifs. Le lendemain, les gardes armés et leurs molosses revenaient bredouilles : les évadés avaient mis entre eux et leurs poursuivants la muraille infranchissable de la forêt vierge. Mais là le piège se refermait impitoyablement sur eux. En guise de nourriture, ils durent se contenter de ce que la flore leur offrait comme racines ou fruits sauvages. Pas de gibier, pas de protéines animales. Le hasard fit qu'un jour, un jeune boa encore inoffensif croisa leur chemin. Ils se ruèrent sur lui et le rouèrent de coups, de coups de bâton donnés avec l'application et le souci de bien faire des gens de bien. Le pauvre reptile en mourut, bien sûr. Et ce fut alors le festin ! Des brochettes de jeune boa au feu de bois, même sans sel, cela fait ronronner le ventre et incite à la sieste.

A la seconde précise où le fugitif vietnamien somnolent ouvrit les yeux, il vit l'énorme monstre immonde s'apprêter à fondre sur lui de toute

sa masse. D'instinct, il roula sur lui-même en se laissant dévaler la pente telle une pierre charriée par le torrent. En poussant des hurlements à réveiller les morts, le pauvre bagnard prit ses jambes à son cou et disparut dans la forêt. Ses deux compagnons s'étant réfugiés sur un monticule, gesticulaient et criaient comme pour éloigner le danger ou conjurer le sort. Le gigantesque saurien arrêta net sa poursuite et les fixa longuement, comme désappointé d'avoir raté une telle aubaine. Ils finirent par se rendre à l'évidence de leur salut et s'enfoncèrent à leur tour, moites de sueur et de fièvre, dans l'humidité noire de la jungle. L'effet de surprise ayant échoué, le sinistre saurien alla replonger dans le bras d'un fleuve infesté de dizaines de paires d'yeux émergés. Mais le Vietnamien ne survivra pas à un accès voilent de fièvre paludique. L'imagerie populaire dit que la faim poussa les deux survivants à se nourrir de la chair de leur camarade mort.

Alors qu'ils se dirigeaient, hagards et harassés, fiévreux et affamés, vers le bord de l'océan dont ils avaient senti l'odeur vivifiante et entendu le roulement violent des vagues, l'aboiement des molosses, faible et lointain, parvint à leurs oreilles. Ils se mirent alors à courir désespérément pour atteindre le rivage avant les gardes armés et leurs chiens. Peine perdue pour Mohammed Idriss qui fut rejoint et encerclé. Le

## Des Palmeraies sous la lune

Français, lui, avait pu sauter dans l'eau et de toute l'énergie du désespoir, mit en quelques brassées une bonne distance entre lui et ses traqueurs

Mais dans sa hâte de semer la meute et les gardes pour rejoindre à la nage la côte brésilienne, de l'autre côté de la crique, il ne vit pas les ailerons des squales lentement tournoyer dans la ronde silencieuse de la mort. Le nageur sentit soudain quelque chose de ferme et de moelleux à la fois le heurter au bas du dos. Le deuxième coup du requin fut encore plus violent et tout le corps du pauvre français fut projeté hors de l'eau. La gueule ouverte et l'œil morne, le monstre happa sa proie par les jambes et disparut dans l'onde sombre des profondeurs. Soudain, Mouhammed Idriss vit filer sur la ligne verte de l'horizon, la moitié déchiquetée et ensanglantée d'un corps d'homme poursuivi par des ailerons de squal. Son compagnon de baignade et d'évasion n'était plus que cris déchirants et hurlements que ne parvenaient pas à amortir le clapot des vagues de la marée haute.

Sur la plage brûlée par le soleil, les gardes avaient du mal à tenir au pied les chiens qui fixaient de leurs yeux fauves l'Arabe médusé. Au loin, la ronde des sinistres ailerons noirs avait repris. Un homme venait d'achever pour l'éternité la course de son tragique destin dans le ventre d'un requin. Les gardes pouvaient

alors donner libre cours à leur sadisme de tortionnaires : ils passèrent à tabac, jusqu'à l'évanouissement, le pauvre fou enchaîné aux mains et aux pieds et le ramenèrent au baignoire de Cayenne.

Quelques mois après l'échec dramatique de cette évasion, les psychiatres reconnurent l'état de démence chronique de Mouhammed Idriss, qui bénéficia alors d'une libération immédiate. A Beldelhadhar où il alla habiter de nouveau la maison de ses ancêtres, on le voyait souvent errer dans les rues, maigre comme un clou, la peur et l'épouvante défigurant son visage. Il n'était pas rare de le voir courir à perte d'haleine, en fonçant dans la foule et en hurlant « ! Aaahhh ! Aaahhh !... les poissons, les poissons, les squales. » La scène de la mise à mort du bagnard dévoré par les requins l'avait habité à vie. Il lui devait aussi son sobriquet de Mouhammed El Hout.

Le bagnard de Cayenne, fut retrouvé mort dans sa chambre nuptiale, là où précisément la source d'eau douce n'a jamais cessé de gronder, de bouillonner, de bourdonner, de susurrer, de chuintier ou de murmurer à l'orée des palme-raies millénaires de Beldelhadhar. »

Laure gardait encore dans sa mémoire l'image précise de son compagnon Didi le Vieux qui lui disait à voix basse, la tête baissée comme pour mieux compter les petits losanges

## Des Palmeraies sous la lune

rouges et noirs du mergoum couvrant le sol : "Tu sais Laure, la dame d'âge mûr qui habite en bas de la pente menant à la cascade, ne me semble pas se tromper en disant, avec une certitude inquiétante, que c'était la source grondante qui avait frappé de malédiction le paisible forgeron Mouhammed Idriss. Sans le savoir et sans le vouloir, il avait profané et violé, sa courte vie durant, l'intimité de la Source. Il le paya de son bonheur, puis de sa vie. » Elle se rappela aussi le formidable éclat de rire qui la secoua longtemps dans son lit et de la tête de Didi, étonné et incrédule :

« -Mais Laure, je n'en crois ni mes yeux, ni mes oreilles. Tu te moques carrément de moi, je...

Et en continuant à rire de plus belle :

– Oui, oui, c'est exactement ça mon petit Didi... Et c'est à moi que tu... que tu as choisi de débiter ces histoires à dormir debout... Didi, mon Didi à moi, rien qu'à moi, l'histoire de la source grondante, c'est des balivernes, crois-moi ! Quant à Mouhammed el Hout, ça c'est de la tragédie sans nom ! La réalité qui dépasse la fiction ! affirma Laure de sa voix forte et claire sans pouvoir arrêter son fou rire.

Et ce fut la hilarité à deux.

Elle hâta le pas. Maurice-Fidel devait avoir une faim de loup. Elle aussi d'ailleurs. « Taleb Idriss traverse une mauvaise passe. Une béquille

## Nouri Mimoun

lui suffira pour ne pas s'effondrer. Je serai cette béquille. A ce retraits de la trime et de la survie, à ce cœur dévasté sans plus de peupliers et sans plus de jasmins, je serai la sentinelle et le soutien. Idriss mon frère, tu ne quitteras pas la vie sans avoir maîtrisé ton destin, dompté ton malheur, souri à tes compagnons et saisi dans l'étreinte de la passion la mémoire de ta Tassadit, la fière Oranaise. »

En entendant la clé tourner dans la serrure, Mouhammed el Hedi accourut et sauta au cou de sa mère.



Tout le Sud- Ouest, à l'instar de beaucoup d'autres régions du pays était secoué de puissants mouvements de grève. Ouvriers, travailleurs, employés, salariés à la semaine ou au mois, journaliers, tous se mettaient en grève ou débrayaient sans préavis ; l'effet de surprise aggravait encore plus les pertes. Les salariés de toutes conditions et de toutes catégories revendiquaient, pour l'essentiel, que soient reconnus leur dignité d'homme et leur droit inaliénable au travail, un statut, le droit de grève et de réunion sur les lieux de travail. Dans tous les secteurs d'activité, la métallurgie, les mines, l'industrie automobile, le bâtiment.... on revendiquait l'augmentation substantielle des salaires, la limitation des heures de travail à huit heures, les congés payés. Des comités de grève, élus démocratiquement par l'assemblée générale des travailleurs animaient et dirigeaient le mouvement : l'occupation permanente des lieux de travail, les piquets de grève, les services d'ordre, les comités de vigilance et de soutien...

Les premières négociations n'aboutirent à rien. Le patronat, assuré du soutien politico-militaire du gouvernement ne lâcha pas prise. Il recourut très tôt à ses chiens de garde : presse, radio, écrivains, zéloteurs de tout acabit, toute la meute plantait ses crocs dans la chair meurtrière des travailleurs. A l'encerclement des usines par la troupe, les grands syndicats du pays, dans un formidable élan d'unité dans la volonté et l'action, répliquaient en brandissant l'arme de la grève générale et, si nécessaire, de la désobéissance civile. La situation pourrissait à vue d'œil. Le bras de fer entre patronat et syndicats, entre le Capital et le Travail allait au devant du statut quo. Ce fut alors aux partis politiques de gauche d'interférer de tout leur poids.

La Fédération Communiste de Gironde confia à Laure, surnommée l'Amazone rouge par les militants du parti, la tâche d'impulser et de radicaliser les luttes ouvrières en collaboration avec les dirigeants syndicaux mandatés par les grévistes. Dans une ville du littoral atlantique nord, la troupe avait perpétré un horrible carnage, de sang-froid et sans les sommations d'usage, en tirant sur les manifestants grévistes parfaitement pacifiques, désarmés. Le Ministre de la guerre- oui, de la guerre ! - donc le gouvernement, crut bon d'intervenir à la radio pour tranquilliser les « citoyens honnêtes » en leur

## Des Palmeraies sous la lune

promettant davantage de bains de sang, dans les villes et les campagnes. Les neuf morts et vingt-huit blessés graves parmi les ouvriers des chantiers navals, ce n'était qu'un sinistre avant-goût amer de ce qui allait advenir des grévistes. La classe possédante, le Capital, ne voulait rien de moins que le « maintien de l'ordre » à coups de rafales d'armes automatiques, à coups de sanglots, de drames et de veuvage. Les ouvriers froidement assassinés par la troupe parmi lesquels on dénombra deux mères de famille et une jeune fille, furent enterrés dans le même carré, le même jour. On croyait voir défiler dans le cortège funèbre toute la population, dans toute la diversité de ses composantes, de cette contrée martyre.

Macabrement fidèle à ses démonstrations sanguinaires, la troupe, encadrée par des officiers pleutres et sans beaucoup d'honneur, prit place dans les endroits stratégiques de la ville. Un raz de marée humain, silencieux et fortement discipliné, déferlait en ondulant sous les yeux apeurés des soldats armés jusqu'aux dents. Ce fut les camarades de lutte et de souffrance qui glissèrent doucement, la sueur perlant au front et les larmes embuant la vue, les cercueils dans la fosse noire du néant. Personne n'avait voulu des croque-morts, ni des prêtres. Un petit vent frisquet de fin de crépuscule se leva, agi-

## Nouri Mimoun

tant doucement les feuilles effilées des eucalyptus du cimetière. La casquette encore pendante à la main, les yeux rougis par le chagrin et la fatigue, les ouvriers rentraient chez eux par gros paquets pour avaler leur maigre pitance du soir.

Deux jours après l'enterrement des victimes de la répression armée des travailleurs désarmés, des assemblées générales se tenaient partout sur les lieux de travail pour décider des modalités de poursuite du mouvement revendicatif. Aux chantiers navals de la ville, un grand rassemblement avait eu lieu avant l'assemblée générale des ouvriers du secteur. Après la prise de parole des militants et dirigeants syndicalistes qui abondèrent tous, sans nuance et sans concession, dans le sens de la grève générale, ce fut le tour de Laure Montagnard, dite l'Amazone rouge :

« Camarades et amis,

Veuves, mères et pères de Gironde !

Au troisième jour de l'enterrement de nos camarades morts sous les balles traîtresses et assassines de la troupe fasciste, nous nous devons de préparer sans faiblesse, mais dans la clarté et l'audace, la riposte. Une riposte digne de ce nom, c'est-à-dire une riposte qui soit à la mesure de l'horreur mangeuse d'hommes. Certes nos camarades disparus nous étaient chers, et le resteront à jamais. Mais la meilleure façon qui soit d'honorer leur mémoire et de servir leur famille, c'est de faire aboutir nos luttes ! C'est de faire plier le Capital aux exigences de nos droits et de nos idéaux.

Camarades et amis,

Dans tous les secteurs de production, les travailleurs endurent les pires conditions, de longues et pénibles heures de travail sur les chaînes et dans les ateliers, dans les mines ou les chantiers navals, dans le bâtiment ou la sidérurgie.

Cette surexploitation ne rapporte pour vous et vos familles que misère accrue et détresse, alors même que les possédants, vampires insatiables, se gavent de votre sang accumulant ainsi leur plus-value. Une plus-value qui vous revient de plein droit, mais que les capitalistes accaparent sans honte et sans remords. Camarades ouvriers et travailleurs, vous êtes les seuls et uniques créateurs des richesses de ce pays. Mais vous en êtes dépossédés par la force brutale et tout un arsenal de lois scélérates inventées par vos spoliateurs. C'est donc dans le but d'installer les producteurs dans la légitimité de leurs droits que notre Parti, le Parti Communiste Français, lutte pour la collectivisation des moyens de production. Mais ceci est une autre histoire, une histoire à la réalisation de laquelle les communistes s'attèleront sans faiblesse.

Camarades et amis,

Le Ministre de la guerre parle de « regrettable bavure » de laquelle les grévistes sont seuls responsables. Autrement dit, si les ouvriers avaient sagement accepté leur exploitation éhontée, la troupe ne leur aurait pas tiré dessus. C'est là l'aveu même de leur crime. Il n'y a pas eu de « bavure », camarades, mais bel et bien crime perpétré de sang-froid. Au crime de sang

## Des Palmeraies sous la lune

s'ajoute le crime de l'oppression et de l'exploitation !

Camarades et amis, nous ne voulons pas de leurs salaires infâmes, des salaires juste suffisants à entretenir votre force de travail, juste suffisants à vous maintenir en vie, rivés à vos machines et assommés par les cadences infernales. Camarades et amis, savez-vous que dans ce pays de privations, de l'insolence du luxe et de la luxure, il existe des bipèdes qui, pour flatter leurs fantasmes, dépensent en une seule nuit le salaire annuel de chacun de vous ? Savez-vous qu'il y a dans ce pays des enfants qui n'ont jamais vu la mer, alors que d'autres passent tous les étés de leur enfance sur les rives enchanteurs de la Riviera, gavés de caviar !





Vous revendiquez haut et fort un juste salaire pour un travail digne, humanisé. Et la bourgeoisie vous a répondu par des balles meurtrières. Vous revendiquez une législation de travail qui n'assimile plus, en plein XX<sup>e</sup> siècle le salariat moderne à l'antique esclavage. Mais la bourgeoisie vous a répondu par des balles tirées à bout portant. Vous, des ouvriers désarmés que le Ministre de la guerre a tirés comme du gibier, est-ce là la négociation ou l'art de la négociation, du patronat ?

Les canons du Capital ont parlé ! Ouvriers et travailleurs, tous unis, vous répondrez par la grève générale !

Camarades grévistes en lutte pour le pain et la dignité, la fraternité et le respect des hommes, de tous les hommes sous toutes les latitudes, je vous salue au nom du Parti Communiste Français, de la Fédération Communiste de Gironde qui vous expriment leur solidarité agissante, indéfectible et entière.

Tous unis contre l'exploitation du Capital et son oppression, nous vaincrons !

Salut ! »

C'était la dernière prise de parole dans ce meeting monstre. Dans un élan impétueux de rouleau compresseur tranquille, le chant de l'Internationale fusa de la poitrine des opprimés. Pendant une grande partie de la nuit, ouvriers et travailleurs de toutes conditions, des deux sexes, de toutes les latitudes, déferlèrent dans les artères de la ville, flambeaux à la main, sous le regard haineux des officiers de la troupe et des yeux apeurés des pansus.

Dans la bonne humeur générale et les quolibets mordants et douloureusement allusifs, la marée humaine se dispersa en fixant ironiquement les gardes mobiles et en chantant à tue-tête l'Internationale.

Confié à la garde de sa tante, Maurice-Fidel Mouhammed el Hedi dormait dans la chambre d'amis. L'heure tardive, la fraîcheur des nuits de printemps et la rareté des taxis obligeaient la militante à passer la nuit sur les lieux. Sa tante lui servit à dîner : du bœuf bourguignon et une petite portion de fromage. Laure ne manquait jamais l'occasion de tourner en ridicule les végétariennes pédantes et affectées. Les végétariennes qui mangeaient de la viande, toutes les

## Des Palmeraies sous la lune

viandes, à l'insu de tous ; elle les méprisait et le leur disait. Quant au dessert, que nenni ! Un bon verre d'eau : Laure ne buvait jamais.

– Demain pour le petit- déjeuner, je te ferai un délicieux gâteau au citron, lui proposa sa vieille tante, retraitée des Postes.

– J'aimerais tellement ! Tout dépend de ce qu'apporteront les nouvelles du petit matin. Il se fait bien tard et j'ai eu une dure journée. Bonne nuit, tante.

– Dors bien. A demain.

Elle embrassa tendrement son petit et alla se glisser dans son lit. Les yeux ouverts dans le noir, elle écoutait la respiration régulière, à peine perceptible de son enfant. Le film des événements de la journée, juxtaposition vivante de scènes parfois chaotiques, parfois saisies dans leur succession temporelle, se projetait sur l'écran de sa mémoire, lent, clair, précis. Mais lorsqu'elle se rappela soudain du cynisme, de la facilité et de l'impunité avec lesquels le Ministre de la guerre, vieux général sénile aigri, sans honneur et sans gloire tira sur la foule, elle rougit de colère et de rancœur impuissantes. L'ordre des choses n'est pas donné pour l'éternité. Les communistes russes avaient bien réduit, au nom de la liberté et de la justice, les princes diamantés de l'Empire à la mendicité et à l'ivrognerie. Pourquoi ce général au râtelier en

acier trempé ferait- il exception ? L'oppression sous toutes ses formes et sous toutes les latitudes n'a pas de beaux jours devant elle !... Laure disparut dans les abysses d'un sommeil où scintillait dans la pâle clarté de la lune, la plénitude de sa vie passée.

Tel un sabre de Damas ou de Tolède, le croissant plat et effilé de la lune n'était pas seulement d'une sublime petite beauté ; il ne servait encore à rien. Les étoiles étaient là, sentinelles scintillantes, muettes mais vigilantes. Elles semblaient garder et couvrir de leur regard sidéral l'amour de Didi le Vieux et de Laure. La jument blanche de la jeune femme grattait de son sabot ferré le sol d'où jaillissait de temps en temps de fines gerbes d'étincelles. Tenant la bride d'une main ferme, la cavalière tempérait la fougue de sa monture. Didi le Vieux, montant sa robuste jument noire, sa préférée, apparut enfin, vêtu de sa cape blanche et d'un serwal noir, les cheveux coupés en bol. Lancées au triple galop, fumantes et écumantes, la crinière sauvage battue par le vent tiède du début de l'automne, les deux juments avaient déjà laissé loin derrière, les faubourg endormis de Beldelhadhar et se dirigeaient, mues par l'élan indomptable de leur mécanique animale, vers l'immensité des palmeraies. A mi- chemin, les cavaliers durent modérer l'ardeur démentielle des juments saisies par

## Des Palmeraies sous la lune

la rage de vaincre. Le jeune homme descendit de cheval et, prenant sa compagne par la taille, l'aida à descendre à son tour. Il l'entoura de son bras vigoureux et l'embrassa longuement en la serrant contre lui. Electrisée, les joues en feu, elle réagit à ses étreintes, comme le fait la flamme à l'oxygène. Elle recula d'un pas en gardant les bras sur ses larges épaules. Des pans de sa cape noire rejetés en arrière, son corps mince et élancé surgissait dans toute sa splendeur. Un corps sculpté dans un granit diaphane ! Didi vacillait d'émotion et de bonheur. Sa gorge était sèche et il s'était dit alors que quand on aime, il n'y a ni première ni énième fois. La passion vraie est égale à elle-même d'un bout à l'autre du parcours de la vie.

– Allégeons ces superbes juments, Didi à moi, Didi le Vieux, Didi mon vieil amant et toute ma raison, récitait Laure en riant aux éclats et plongeant son regard vert sombre dans les yeux noirs de jais de son compagnon.

– Oui Laure, ma Laure à moi, Ma vieille Laure chevauchant les steppes arides de mon destin soudain fertilisé. Ma bien-aimée, je n'ai pas de vie qui ne soit tienne autant qu'elle est mienne. La révolte et la fureur, le calme serein de tes serments gisant vivants dans le creux de ta poitrine oppressée prenaient d'assaut la paix

de tes nuits. Laure, tu le sais mais je te le redis, avec toi et tous les autres sous tous les cieux, nous referons le monde pour que cesse d'être enfin le monde des carnassiers et pour que règne l'ordre des rêveurs impénitents de qui aujourd'hui les imbéciles prosaïques se moquent tant. Si le monde a été fait, pourquoi ne serait-il pas défait et refait ? Notre amour dans son immensité sera le ferment nourricier de notre projet libérateur. Laure, je t'en supplie, ne laisse plus l'ombre de Roland Sauvagenot assombrir ton sourire...

– Didi, je dois te dire que cette personne méprisable nommée Roland Sauvagenot n'a jamais été mon père. Ce n'était qu'une bribe de phrase sur un registre d'état-civil, c'est-à-dire un mari, un passe-partout ramassé dans une brasserie de gare. Un étoufffe-sanglots provisoire et dérisoire qui avait rendu quelque aide à ma pauvre mère, un temps sans plus de repère. Didi, mon père et géniteur biologique, ce n'est autre que Laurent, le communiste Laurent Montagnard que j'ai beaucoup apprécié et profondément respecté en tant que militant, et mystérieusement aimé aussi !

– Laure, tu me parles de Laurent, le communiste des mines du Nord, l'oncle de ta mère ? demanda Didi, abasourdi.

## Des Palmeraies sous la lune

– Oui, absolument ! Didi, sache-le et ne l'oublie pas : je suis la fille, l'unique descendante du communiste Laurent Montagnard, mort et enterré dans la tiédeur brumeuse des pentes des Pyrénées.

– Quel bonheur, ma Laure, de te savoir la fille de cet homme dont je soupçonnais l'étoffe et l'envergure. Bien que la transmission des valeurs ne se fasse pas par la simple filiation biologique, je suis content que le contraire se soit vérifié dans ton cas précisément.

Leste comme un lynx, Didi quitta d'un bond le talus herbeux dans un creux duquel il s'était niché pour mieux jouir du spectacle de sa bien-aimée discourant sur le Ministre de la guerre aux crocs en or massif. Avec délicatesse et beaucoup de tendresse, il dessella les deux juments et leur ôta le mors, la bride et les étriers. On entendit un hennissement de plaisir et sans crier gare, les deux juments mettaient en oeuvre leur jeu préféré : la course-poursuite. Dans le bruit sourd de leurs sabots, elles disparurent au tournant d'une large allée bordée en alternance de peupliers et de palmiers, laissant derrière elles un nuage laiteux de poussière.

A mesure que la nuit tiède de cet automne tardif avançait, le mince croissant effilé de la lune gagnait en largeur. Laure remarqua l'anomalie, mais, nichée douillettement dans la

luzerne fraîche, elle était tout désir, tout abandon, un volcan en éruption. A travers la mince fenêtre de ses paupières mi-closes, elle entrevit se pencher sur son buste, balayée par la faible clarté lunaire, la silhouette pharaonique de l'amant de sa vie, Didi le Vieux. Au fil des heures, le croissant anorexique redoublait d'appétit et grandissait à vue d'œil.

Ils ouvrirent les yeux au même moment et chacun saisit son propre reflet dans le regard de l'autre : dans la symbiose parfaite de ceux qui s'aiment, ils avaient épuisé leurs sens et fait vibrer leur chair. La lune qui montait en grandissant dans le ciel finit par l'envahir et tout n'était plus que pâleur blafarde et bruissement léger des palmes. La jeune femme poussa un soupir semblable à un petit cri de douleur, à un gémissement d'impuissance puis enfouissait longuement la tête dans la chemise de Didi. Elle n'en finissait pas de l'étreindre lorsqu'elle se réveilla. Elle était tombée de son lit et la morsure du froid la réinstalla dans la réalité de ce petit deux-pièces, au troisième étage d'un immeuble de classe moyenne inférieure, au fond d'une impasse longeant les quais d'un port sur l'Atlantique. Elle se recoucha et, la tête couverte de son drap, elle sanglotait sans pouvoir prononcer la deuxième syllabe du prénom de son



## Des Palmeraies sous la lune

compagnon Didi, assassiné, par trahison par un sergent calabrais- corse nommé Sergio di Loupi.

– Je t'ai revu, mon Didi. J'ai revécu l'extase dans tes bras et réécouté tes serments de remodeler ce triste monde de brigands. Ta foi et ton sourire tranquilles seront mon arme et mon soutien. Mouhammed Maurice – Fidel, notre fils bien- aimé, dort à mes côtés. Nous t'embrassons. Adieu Didi le Vieux. Adieu mon Didi à moi.

La mère fut tirée de son sommeil par les cabrioles et les sauts audacieux de son enfant.

– Bonjour Tigron ! A-t-on bien dormi cette nuit ?

– Oui, maman. J'ai une faim de loup ce matin. Dis-moi quand est-ce qu'on va aller voir mes amis les chennafons ?

– On ira voir tes amis les chenapans au milieu de cet automne. Je suis sûre qu'eux aussi languissent de toi, mon petit Mouhammed el Hedi.

On entendit résonner dans le couloir inondé d'un franc soleil printanier, la voix aigrelette de la vieille tante : « A table, le petit déjeuner est servi. Les traîneurs n'auront droit à.... »

L'enfant courut à la cuisine, pieds nus et les cheveux ébouriffés. Sa mère le gronda à voix basse en lui rappelant les règles de l'hygiène matinale. Confus, Maurice s'exécuta en humant les

senteurs de la pâte croustillante et en lorgnant du côté de la cuisine. Au milieu de la table, trônait une énorme tarte au citron qu'il ne cessait de dévorer des yeux dans un silence religieux. Car il savait à quoi s'en tenir lorsqu'il voyait la raideur du buste de sa mère et le martèlement martial de ses mots. L'opulence rare de ce petit-déjeuner installa la chaleur et la bonne humeur dans la cuisine nue et propre de la vieille tante.

Dès les premières heures du lendemain, le mot d'ordre de grève générale était lancé, dans tout le pays, par la quasi-totalité des syndicats dans l'ensemble des secteurs industriels et des services. La frange avancée du prolétariat agricole rejoignit le mouvement quelques heures plus tard.

La militante communiste embrassa tendrement son enfant en lui demandant de finir de lire le conte pendant la journée. En descendant rapidement l'escalier, elle se disait, avec l'optimisme et le réalisme des lutteurs acharnés, que le Travail saura imposer au Capital le respect et la dignité dus aux créateurs de la richesse, de toutes les richesses.

La fille de Saâdia, une adolescente d'une fougue inouïe, et fugueuse de surcroît, donnait bien du fil à retordre à son père Mouhammed le Benjamin, et à sa belle-mère Emna. Devançant les scandales et la honte crasse qui s'y colle, son père consentit avec sagesse à la marier à son prétendant, un sinistre docker sans nom et sans attaches, un malheureux ivrogne invétéré qui se donnera la mort, vingt ans plus tard, sur les rails d'un tramway tintant. Le sort de la fille de Saâdia, la belle rousse de Wad-Souf que Mouhammed avait si passionnément aimée, était scellé. Son père n'assista pas au mariage et ne la revit jamais plus.

Emna « la Citadine », « l'Etrangère » et bien plus tard « l'Ennemie », donc bonne à répudier, ne voulait plus habiter Beldelhadhar. D'autant plus que le couple venait d'acquérir une maison cossue en deçà des remparts nord de la ville. Mouhammed voulait lui aussi s'installer dans la capitale et renonça de son plein gré à ses charges de patriarche de la famille en titre et en fonction. Soucieux de s'assurer un revenu stable

et régulier, il s'engagea les yeux fermés dans la condition du salariat, en tant que receveur dans la Compagnie des tramways. Badis, l'usurpateur éphémère du titre de patriarche en fonction, revint alors au poste de commande grâce au silence et à la bénédiction tacite de son turbulent et terrible neveu, Mouhammed le Benjamin. Le couple filait le parfait amour, respirait la tendresse, et le bonheur même, bercé par les rires en cascades et les jeux bruyants de leurs deux enfants. Ayant l'atout majeur de la bonne décision, de la trajectoire juste à emprunter et la fermeté de caractère qui s'y rattache, Emna dirigeait dans l'équilibre et l'efficacité les affaires de sa petite famille. Il y avait de la prospérité dans l'air : les revenus annuels des palmeraies de Beldelhadhar, que Mouhammed le Benjamin ne visitait plus qu'une seule et unique fois par an selon un rituel immuable qu'il gardera jusqu'à sa mort, ajoutés au salaire mensuel qu'il fructifiait considérablement par un sens aigu des affaires dont il possédait seul la ruse et le secret, ne sont pas choses étrangères à cette prospérité.

Il ne put décrocher son Certificat d'études primaires à cause du fameux problème des robinets, casse-tête classique et bête noire des candidats. Il était cependant parmi les très rares receveurs à être instruit et à avoir une belle écriture. Savoir bien dessiner les lettres, être un peu

## Des Palmeraies sous la lune

calligraphe, c'était si indispensable pour mériter les honneurs afférents à l'instruction. « La mauvaise écriture » était le cauchemar des chercheurs d'emploi. Le Benjamin en avait une belle et de l'instruction : il accéda au poste tant envié de conducteur de tramway. Mais l'alcool, qui le courtisait inlassablement, lui joua son premier mauvais tour : « En état d'ébriété avancée, le wattman Mouhammed le Benjamin fit dérailler complètement sa rame qui roulait à une vitesse dépassant la limite autorisée. Les blessés sont nombreux, à l'exception du responsable de l'accident qui en sortit parfaitement indemne », conclut le rapport de police. Il fut licencié de son travail et, quelques mois plus tard, s'engagea dans les services pénitentiaires comme gardien de prison.

Dix ans s'étaient écoulés depuis le mariage d'Emna et ses vagues appréhensions allaient hélas se fonder peu à peu : Mouhammed semblait être irrémédiablement porté sur la dive bouteille. La naissance de leur quatrième enfant n'arrangea en rien les choses. Ses dépenses inconsidérées, les prodigalités insensées frisant l'absurde et les beuveries bachiques provoquaient des scènes de ménage qui ennuageaient souvent, très souvent le foyer de plus en plus chancelant. Mais les sursauts salvateurs d'Emna rendaient encore possible la flottaison de la barque. A cela, un élément nouveau allait aggra-

ver la tension, parfois ouverte, au sein du couple : le fils aîné, élève doué et garçon fortement fabulateur, avait des tendances à la délinquance. C'est dans ce climat de conflit des égoïsmes et du vouloir dominateur chez l'un et l'autre, que vinrent fondre sur eux la guerre et ses terribles chambardements. Après avoir perdu sa première maison en deçà des remparts nord de la ville, vendue par le Benjamin sur un coup de tête, un bombardement de la ville côtière où ils s'étaient installés leur fit perdre tous les biens qu'ils possédaient, y compris, bien sûr, l'appartement. Et ce fut alors la fuite et l'errance sur les routes, à travers les villages, les hameaux et les petites villes. Charrettes et baluchons, canonnades et mitraille d'une guerre dans et pour laquelle on mourrait par milliers, voilà ce que fut le lot de cette famille une année durant. Emna et ses quatre enfants partirent s'installer dans la Grande Demeure à la haute muraille, à Beldelhadhar.

Zaâra el Hammamia, femme de caractère et, de surcroît immensément riche, était partie depuis longtemps. Plus personne ne pouvait donc tempérer ou prévenir les conflits latents, ou patents, dans la famille. Le patriarche Jeddi Béchir, lui aussi, était parti. Deux grandes figures, terribles et imposantes, généreuses, affables et tolérantes, laissaient vides leurs sièges. Leur fille aînée, une terrible carnassière, paradoxalement

## Des Palmeraies sous la lune

sage et rusée à la fois, frappée de cécité à la naissance, étendait un pouvoir et un ascendant sans partage sur tous. Il lui était facile de fomenter complots et cabales contre toute personne qui avait le malheur de lui déplaire. On la surnommait « le Scorpion mâle “la Citadine”, l’Etrangère », « l’Ennemie », parce qu’elle était différente, indépendante dans ses choix essentiels et surtout parce qu’aimée et adulée par son mari Mouhammed le Benjamin, méritait qu’on lui assénât le châtement suprême pour une femme de son époque : la répudiation. Emna, armée d’une vive intelligence et d’une intuition solide, déjoua toutes les cabales et démasqua tous les conspirateurs. Badis, le patriarche en titre et en fonction était parmi les conjurés dont le chef de file n’était autre que l’énigmatique aveugle. Emna confondit publiquement Badis, révéla sa collaboration avec l’occupant colonialiste et le traita, avec raison, de « vieille bûche vouée à l’enfer éternel ». Il en perdit le sommeil et quelques dents.

La mère honnie ficela ses malles et avec toute sa marmaille, cinq en tout dont un bébé de deux ans, prit le train de nuit pour une grande ville côtière du Sud où travaillait son mari.

Bien avant que son fils aîné ait atteint ses vingt ans, Mouhammed le Benjamin l’avait clas-

sé parmi les marginaux et les réfractaires. Ce garçon était en effet sans aucun sens du devoir, sans entraves et sans scrupules quand ses intérêts immédiats l'exigeaient. La rupture entre le père et le fils aîné fut sans appel, et le restera jusqu'à la mort. La pauvre Emna, mère affectueuse, positive qui lutte et qui espère, ne put se résoudre à cette extrémité. Et bon an, mal an, elle gardait toujours un contact avec cet enfant maudit en qui elle croyait et qu'elle défendait bec et ongles quand sa survie était en jeu.



La grande ville côtière du Sud était un carrefour important du commerce colonial. Du vin bon marché et autres liqueurs plus coûteuses y coulaient à flots ; de riches paysans, et de moins riches aussi, venaient y dilapider leurs revenus annuels dans les bras des péripatéticiennes d'Orient ou d'Occident ; des Sénégalais, boys pour la plupart dans les villas cossues des officiers d'occupation ou soldats « deuxième classe » spécialement formés, plus exactement montés par la hiérarchie militaire pour bouffer de « l'esclave arabe », ces Sénégalais y venaient des casernes alentour s'envoyer quelques bouteilles bon marché dans les tavernes sordides du port puis allaient noyer leur tristesse et leurs peurs entre les cuisses de pauvres prostituées fripées par le malheur et le labeur au grand bonheur de gigolos venant d'Alexandrie ou de Marseille ; des officiers y venaient se pavaner au bras de leurs légitimes, ou maîtresses, ou encore conquêtes du jour ; des marins en escale criant à tue-tête des imprécations à faire trembler les murailles des remparts y venaient négocier les peaux de gazelle ou les œufs d'autruche séchés

capables de redonner l'érection et la puissance aux verges endormies ; des dockers en haillons, les dents cassées par les rixes et le vin frelaté, y venaient s'aligner le long des coques des bateaux en ruminant l'espoir de les décharger ; c'était aussi dans cette grande ville du littoral du Sud-Est que la masse des indigents assommés par l'hébétude de leur indigence vivotaient et mouraient, en-deçà des remparts, écrasés par la crasse de leur misère et la toux de leur tuberculose ; c'était enfin dans cette grande ville du Sud à l'honneur coriace, salutairement susceptible ou ombrageux que le dernier né d'Emna prit conscience de lui-même en imprimant à jamais dans sa mémoire l'image obsédante d'une femme au ventre gonflé qu'une main sans visage tue à coups de piolet, sous un soleil ardent, ou l'esquisse de la silhouette immaculée de sa mère, belle et diaphane dans la lumière d'un crépuscule finissant, s'abandonnant aux assauts de la tristesse et des pleurs sur un banc de gare face à une Italienne, elle-même en deuil, mais compatissante.

L'ennemi juré d'Emna, de son couple, c'était l'alcoolisme de son mari et ses largesses démentielles dignes d'un prince ou d'un monarque en fin de règne. Il tenait la folie meurtrière de sa prodigalité de son amour- passion pour Emna,, de sa mère Zaâra el Hammamia descendante de riches caravaniers des steppes semi-arides.

## Des Palmeraies sous la lune

Mouhammed le Benjamin était pris dans l'étau impitoyable de ses élans insidieux et toujours triomphants, pour l'alcool. La tyrannie dévastatrice de la boisson, sans lui imposer l'oubli de ses serments passés, le conduisait lentement à aimer Emna à travers le prisme brumeux et vaporeux de l'imaginaire éthylique. Mais sa compagne rejetait ce déguisement carnavalesque de l'amour : un amour malade de son imposture doit guérir ou périr. Dans l'amour- passion qui était le sien, elle était l'exigence même de la transparence cristalline, de la vigilance rectiligne, du purisme sans faille. Cela était bien difficile, mais d'un confort sans égal. Pour Emna, l'impératif moral est intrinsèque, totale et totalitaire sans l'ombre d'un quelconque accommodement. Le tout ou rien, quoi !

Encore une fois, elle partait avec ses enfants à la maison de ses grands- parents maternels, en deçà des remparts nord. Son fils aîné, l'enfant au génie malfaisant, ne l'accompagnait pas et personne ne pouvait savoir où il se trouvait. Les crises violentes que le couple des Benjamin vivaient ces années-là s'apaisaient d'elles- mêmes, mais se renouvelaient immanquablement. Elles se dissolvaient dans l'atmosphère, parce que l'amour- passion soutenait encore de ses bras vigoureux ce couple en lente décomposition. Elles ressuscitaient, parce que les causes res-

taient invariablement les mêmes, l'alcool et l'abus d'alcool. Et Emna ne voulait ni de l'un ni de l'autre. De longs mois s'écoulèrent sans que Mouhammed donnât signe de vie. Emna en fut piquée dans son amour-propre. Et seulement dans son amour-propre. Mais ce qui allait advenir de sa relation amoureuse, vieille de plus de vingt ans, avec le compagnon de la passion qui la subjuga au sortir de son adolescence rangée, était loin de lui effleurer l'esprit.

Le contour des êtres et des choses était d'une netteté étonnante dans les plis de la mémoire de l'enfant. Il gardera intacts jusqu'à la vieillesse le son et l'image des mots, des attitudes, des expressions et des tics des visages, des cris et des hurlements et le gris d'un patio cimenté à moitié baigné de soleil. Sa mère projetée par le ressort héroïque de sa jeunesse, atterrissait du haut d'un mur dangereusement grignoté par le temps. Il s'était toujours demandé comment elle avait pu faire pour le descendre le premier au milieu du patio. Dans un coin de l'embrasement de la porte se tenait, debout, les bras nus sur un buste nu et un peu fripé, l'air provocant et malicieux, une femme largement trentenaire. Malgré sa tenue, une combinaison en tissu très fin lui moulant le corps, elle avait les manières tout à fait naturelles de la propriétaire des lieux et prétendait traiter la légitime épouse d'en haut en

## Des Palmeraies sous la lune

ponctuant ses phrases par des postures théâtrales de bas calibre. La main et le bras de l'épouse offensée décrivirent un large demi-cercle et une gifle magistrale retentit dans l'air :

– C'est la Providence divine qui a guidé cette main, fille de joie démolisseuse de foyers. Mais je ne te laisserai pas faire, chasseresse de primes ! Je suis encore vivante, et goulûment, je boirai de ton sang si tu ne prenais pas à la minute même ton baluchon.

Mouhammed le Benjamin était silencieux comme une carpe. Personne, ni lui-même d'ailleurs, ne savait quoi lire dans l'éclat des yeux de ce mari pris en faute. Tout ce qu'il avait pu faire, concrètement et physiquement, c'était de s'interposer de toute la masse de son corps entre la furie qu'était Emna et la mangeuse d'hommes qu'était l'intruse.

La femme disparut dans la pénombre fraîche d'une douillette chambre carrée aux murs couverts de nattes et de tapis. On n'entendit plus jamais parler d'elle. Les yeux injectés de sang, les lèvres tremblantes découvrant une belle rangée de dents blanches prêtes cependant à mordre, une main sur la hanche et l'autre indiquant la sortie, Emna parachevait, dans la tension sans faiblesse de tout son être, de concrétiser sa victoire sur la trahison et l'imposture.

Elle alla face à Mouhammed le Benjamin non pas l'interroger du regard, mais l'écraser de tout le poids de son mépris. Un mépris plus foudroyant que le venin que distillait la pointe de son nez d'aristocrate perse. Le père de l'enfant, les yeux baissés, pâle, les cheveux défaits, s'adossait à la porte fermée de la chambre à coucher. Une terrible gifle s'abattit, vengeresse dédaigneuse, sur sa joue blême. Il encaissa son dû et en blêmit encore, mais ne dit mot. Il regagna sa chambre en se disant calmement qu'Emna était et restera son amour-passion jusqu'à la fin des temps, de son temps.

L'épouse blessée prit son petit qui n'avait pas encore quatre ans dans les bras, et s'en fut sangloter, à l'écart, dans un coin du patio. Son enfant l'embrassait à l'étouffer en lui tapotant doucement de sa petite main sa joue mouillée. Il gardera jusqu'à la vieillesse la mémoire du goût salé des larmes de sa mère. Emna se ressaisit, domina complètement ses pleurs, sa rage impuissante, son désarroi lorsqu'elle lut sur le visage de son fils l'inquiétude et la peur de l'enfant pour la mère. Elle l'embrassa, le serra fortement contre elle, l'inonda de la douceur de son regard pénétrant et apaisant, le berça par les senteurs suaves de son parfum musqué. L'enfant se calmait et, niché dans le giron sécurisant de sa maman, s'endormait peu à peu.

## Des Palmeraies sous la lune

Elle avait mal aux tempes et à l'arrière du crâne, mais elle avait les idées claires. Elle ne vit pas Mouhammed le Benjamin venir s'asseoir près d'elle, à même le sol :

– Emna ma compagne, je ne sais quoi te dire. Ou plutôt si. En te trahissant, j'ai trahi mes principes, mes convictions et mon serment. Je suis coupable d'une double trahison. Je ne crois pas mériter ton pardon. Emna, je t'ai trahi mais je n'avais fait qu'assouvir un désir sexuel, bestial. Mon amour-passion, quant à lui, reste plein et entier. Cependant, l'amour peut-il s'accommoder d'une amputation aussi douloureuse ? Car, je comprends toute l'étendue de ta souffrance et l'immensité de ta désillusion. Ce que je voudrais que tu fasses pour moi, Emna ma compagne, c'est de continuer à croire à mon amour-passion. Cela me suffira. Pour le reste, j'ai fauté et il me faut payer, sans lâcheté et la mort dans l'âme. Sache-le bien Emna ma bien-aimée, je t'ai trahie, j'ai bafoué et sali notre histoire et notre amitié, j'ai traîné dans la boue ton nom et ton honneur. Je suis le parjure et le renégat. Emna, compagne de ma vie, ma folle passion et mère de mes enfants, cette vilénie qui me comprime les côtes, m'étouffe et m'endeuille. Sonnera-t-elle le glas de notre odyssée ? Emna, ma...

– L'enfant dort. Arrête de m'appeler ta bien-aimée, une bien-aimée qu'on salit sans vergogne et sans remords dans les bras d'une fille de joie, d'une carpette de faubourgs. Ne m'appelle pas ta bien-aimée, pauvre pantin sans plus de désir, sans plus de volonté. Un objet inanimé, des boyaux saturés d'alcool et de délires embourbés dans leurs marécages glauques. Pauvre esclave de la fureur bestiale de ton bas-ventre, comment oses-tu m'appeler ta bien-aimée alors que tes ébats adultères avec cette prostituée cupide et illettrée, dans notre lit nuptial, avaient scandalisé le voisinage ? Quelle désillusion et quelle tristesse ! Après tant d'années et tant d'amour et de passion enflammés, de sérénité à chaque matin renouvelée sous le baume de notre rosier vingt ans plus tôt fertilisé. Mouhammed le Benjamin, fils unique de Zaâra el Hammamia, notre histoire se termine. Mais elle se termine dans l'insupportable tragique de sa destinée happée par la motrice folle d'un insensé que nous n'avons pu voir foncer sur nous. Mouhammed, notre histoire, qui a vu le jour dans la lumière et le défi, dans la blancheur immaculée de nos vingt ans, comment peut-elle finir ainsi salie ? Serait-ce là le terrible tribut de l'amour-passion que de mourir assassiné, étripé comme dans les rixes de nuit à la sortie des tavernes sordides ? Oui, c'est possible. On a vu, et on verra, de grandes et sublimes choses



## Des Palmeraies sous la lune

grandes et sublimes choses accoucher de rats  
d'égoûts !

– Emna, tu vas partir ? Me laisser ? Me quitter ? Mais qu'advient-il de chacun de nous l'un sans l'autre ? s'écria Mouhammed, à genoux, un écran noir lui voilant les yeux.

– Je n'en sais rien ! Quant à moi, je vais m'enterrer dans mon histoire et m'occuper de mes enfants. Il ne m'arrivera plus de choses grandioses, sublimes tel que mon amour-passion pour toi. Ma blessure va se refermer, se cicatriser. Pas plus ! Car, vois-tu Mouhammed, je ne guérirai jamais de la mémoire de ma blessure..

– Je ne comptais absolument pas m'engager dans une aventure sans lendemain. J'ai cédé à la tentation et à l'illusion de la chair. Mais en cela, je trahissais mon serment ; je te trahissais et te salissais. Emna ma bien-aimée, je suis coupable de luxure et de curiosité jouissive et maladive. Je ne suis pas coupable d'oubli et d'indifférence. Emna, compagne et ferment de ma vie, me pardonneras-tu ? J'ai trébuché, j'ai fauté mais je n'ai pas chuté. Je veux et je peux encore rester debout pour nous, pour nos enfants. Ma faute se noiera désormais dans l'écume crasse des jours où l'on s'ennuie, où l'on perd son âme et

où alors l'on trahit. Dans la descente aux enfers qui fut la mienne, la dive bouteille a sûrement été à la fois mon serviteur, mon allié et mon maître. J'aurai raison d'elle, ma tendre compagne chérie.

– Je m'en vais coucher le petit, dit Emna d'une voix calme en se dirigeant vers sa chambre. Elle s'y enferma jusqu'au lendemain matin. Mouhammed passa une bonne partie de la nuit à boire en se promettant de s'enivrer jusqu'à la tombe si jamais Emna, sa symphonie et son salut, le quittait. La peur de cette échéance possible figeait son corps que des tremblements convulsifs saisissaient de temps en temps. La marée haute de ses pleurs, puis de ses sanglots, finit par le balloter comme un pauvre et vieil esquif sans plus de prise, sans plus de maîtrise sur la houle de son chagrin déchaîné. Il cassa tous les verres à vin de la cuisine, puis ouvrit son placard et mit en pièces, dans la fureur de la rage impuissante, tous les vêtements qu'il portait le jour où il vit lui sourire cette prostituée de faubourgs à deux sous. En déchirant ce tas d'habits sentant fortement l'alcool et le tabac refroidi, il s'acharna en particulier sur un sinistre bout de tissu mauve, en se demandant d'où et comment il pouvait bien avoir cette couleur de femme. Un suicide par sublimation.

## Des Palmeraies sous la lune

Le lendemain, dans l'après-midi d'une journée tiède et tout juste pluvieuse d'un printemps précoce, Emna, le visage largement dévoilé et les traits tirés, tenait son petit par la main en avançant de quelques pas Mouhammed le Benjamin. Il remarqua la pâleur de sa femme, son silence obstiné, la profondeur de son regard et la beauté envoûtante de ses yeux. « J'ai été d'une bassesse, d'une petitesse, d'une crapulerie monumentales ! Trahir Emna, mon temple sacré et ma pyramide ailée ! Et le comble, avec cette harpie, cette chasseresse de primes à moitié dévorée par les morsures du temps ! Mais quelle horrible fripouille ai-je pu être ! » se disait-il avec quelque faconde en installant sa femme et son fils dans leur compartiment.

– Je vous enverrai à chaque fois un télégramme pour vous prévenir de mon arrivée. Tu embrasseras les enfants pour moi, dit-il à sa femme en lui serrant fortement la main et en plongeant un regard anxieux, fébrilement interrogateur, dans le sien.

Elle restait de marbre, droite et hautaine. Mais Mouhammed ne la laissait pas indifférente, et il y avait de la haine, une haine juste et toute naturelle, dans le regard dense et foudroyant qu'elle lui lança. Le garçonnet se jeta dans les bras de son père qui le souleva de terre en lui chuchotant à l'oreille on ne sait quelles incom-

préhensibles syllabes. L'enfant étouffait carrément de rire, les larmes aux yeux.

– Nous serons à la maison de mes grands-parents, comme toujours, dit-elle sèchement et l'air déjà absent.

Cette muraille de rancoeur qui s'élevait au dessus de son crâne, terrible et sans pardon risquait de l'ensevelir vivant, lui et son amour-passion. Perdre Emna, sa compagne et la mère de ses enfants, et récolter et son inimitié, voilà ce à quoi il ne pouvait se résoudre. Mais les choses ne dépendaient plus de lui. Il était condamné à l'attente et à l'incertitude. Il entra dans le premier bar.

Le petit autorail trapu mais effilé à l'avant, filait à vive allure, mû par la rutilance et allégre de sa mécanique et l'insistance stridente de son klaxon. Le merveilleux objet roulant attisait la curiosité de l'enfant et l'intriguait. A travers la vitre, il regardait défiler, dans les oliveraies vert sombre, les rangées tournoyantes d'oliviers s'étendant à perte de vue. L'obscurité naissante et la cadence rythmée de ce bolide flambant neuf dévorant les distances alourdissaient peu à peu ses paupières. Serrant son petit contre son flanc, Emna restait éveillée, en proie à sa douleur, à sa haine, à son désarroi. Le goût de

## Des Palmeraies sous la lune

l'amertume des jours d'esseulement et de remords, la honte d'être une femme répudiée dans l'iniquité et l'injustice des valeurs dominantes, remontaient de ses tréfonds faisant résonner sa poitrine de révolte et de colère.

Tenant sa petite valise d'une main et de l'autre son enfant, le visage dévoilé, elle héla le cocher et monta rapidement dans le carrosse. Il se faisait tard. « Le quartier des remparts nord, s'il vous plaît », lança-t-elle au cocher.

Emna s'installait, en s'organisant selon le bon sens et la méthode qui lui étaient propres, dans la séparation d'avec son mari. Furieux et en pleurs, l'enfant fut entraîné à l'école coranique où il apprit des versets et des versets d'El Coran, les uns plus terrifiants que les autres et où l'impact musical des syllabes suffit à t'imposer à jamais la voie à suivre ou celle à éviter. L'apprentissage de l'éthique par la seule puissance de la musique des mots ! De retour à la maison après de longues journées d'école où les expéditions punitives collectives n'étaient pas chose rare, l'enfant était tenu de réciter à sa mère l'acquis du jour. Il le faisait à merveille, mais à son tour, il tenait à en rendre compte à tue-tête.

L'aîné, le génie malfaisant réfractaire invétéré à l'ordre et au travail, trouva à la séparation de

ses parents une occasion toute propice à sa fugue. Quant aux autres, une discipline de fer régissait leur quotidien : le sens aigu de la bonne hygiène, la propreté et la présentabilité de la personne, les bonnes manières, la simplicité, la modestie, la modération. Le tout sur un fond absolument indispensable de travail acharné à l'école... et de piété religieuse ! La transgression de l'un de ces postulats vaut à son auteur la gifle magistrale ou, plus terrible encore, car humiliant, l'infini mépris par le regard foudroyant. Cependant, Emna réussissait tout naturellement à prodiguer à ses enfants la chaleur et la tendresse d'un foyer équilibré. Le benjamin de cette famille nombreuse, sans père et sur l'avenir de laquelle pesaient toutes les incertitudes, avait peur du sommeil, celui du jour ou de la nuit. L'épouvante et la hantise de la femme au ventre gonflé, la suppliciée qu'un piolet rageur cherchait à éventrer sous un soleil bas et brillant, le talonnait et le terrorisait. Cette séparation, cette répudiation, ce divorce, latents, étaient pour lui déjà en marche et dans ses cauchemars, la terrible échéance prenait forme dans la mise à mort de cette femme sous le soleil aveuglant de midi.

Mouhammed le Benjamin se savait au bord d'un gouffre au fond duquel se tapissait, patiente et carnassière, sa propre mort. Il ne s'est

## Des Palmeraies sous la lune

jamais laissé intimider par la Grande Faucheuse. A l'heure du départ, il veut lui tenir la main, sentir sa terrible étreinte osseuse, et, comblé par l'amour- passion de son météore argenté, Emna, il se jettera, seul et loyal perdant, dans les bras du néant. Le sourire lumineux d'Emna le hante, lui lacère la poitrine, lui comprime les côtes et le dévaste de fond en comble. Il veut le pardon, l'absolution de la fulgurance ailée qui, à vingt ans, l'a subjugué et conduit sur le chemin de la passion. Les lettres, une par semaine, lui furent toutes renvoyées avec la mention toute bureaucratique, toute dérisoire, toute cruelle des services postaux : « Destinataire inconnu ». Nombreuses et fort longues, elles étaient de véritables manifestes, des imprécations contre lui-même et l'aveu pathétique de sa culpabilité, des serments renouvelés, des sanglots à déchirer le cœur. Un jour, le destinataire sortit de l'anonymat car la poste, que Mouhammed soupçonnait de complicité active et de parti-pris, ne lui renvoya pas la dernière lettre. Ni les suivantes. Mouhammed buvait de moins en moins en déjouant les pièges de la tentation : pour se rendre à son travail ou en revenir, il s'astreignait à d'ingénieux détours pour éviter de passer devant les bars et leurs comptoirs étincelants. Il s'arrêta complètement de boire.

A la prison centrale de la ville, le Benjamin tendit une oreille attentive, puis réceptive, aux propos d'un détenu politique, dirigeant d'un mouvement nationaliste prépondérant. La fibre innée de Mouhammed pour les nobles causes, telles que la liberté, l'indépendance nationale, vibra. Il se mit alors à libérer, chaque nuit et pendant toute la nuit, le leader nationaliste pour ses réunions politiques. Bientôt la manne inespérée s'ouvrit pour les autres détenus politiques. Le garde « oubliait » de plus en plus ce à quoi pouvait servir un verrou dans une prison. Il était soudain frappé d'amnésie. Les évasions furent spectaculaires. Monsieur Bernard, le directeur de la prison, s'en défenestra et resta grabataire pour le restant de ses jours. Quant à Mouhammed le Benjamin, il fut rétrogradé et muté dans une ville du Sud où la canicule interdit l'espace aérien aux oiseaux et où les scorpions mâles, dards dressés, semblent s'affairer nonchalamment au seuil des maisons.

Sans en discuter ouvertement, ni même par simples allusions, Emna et Mouhammed avaient abouti à la même conclusion : cette séparation de quinze mois devait mener, il en était grand temps, soit à la réconciliation, soit à la rupture sans appel. A sa dernière visite du mois, Mouhammed rompit le nœud gordien :



## Des Palmeraies sous la lune

– J’ai été pris la main dans le sac. J’en conviens. Si tel n’avait pas été le cas, serais-je passé aux aveux ? Je n’en sais rien. J’aurais peut-être avoué sous la torture ! Mais de toute façon, les faits sont têtus, hélas ! Je n’ai ni à avouer ni à nier. J’ai tragiquement failli à mes obligations, au devoir d’honneur, au devoir de loyauté, à l’un des fondements du couple : la fidélité. Cela étant, veux-tu reprendre la vie commune, me reprendre et fermer à jamais le tiroir de ma culpabilité ? Le veux-tu, le peux-tu ? Au-delà de notre couple qu’anime encore le vouloir-vivre et la flamme de notre passion, Emna, ma compagne et ma lumière-phare, il y a nos enfants !

– Je sais maintenant de source sûre que cette péripatéticienne de faubourgs, chasseresse de primes et de pensions, cette ogresse mangeuse d’hommes séparés ou mariés, divorcés ou atrocement humiliés, n’a jamais plus glissé dans mon lit nuptial son corps de garce fripée. De ce lit, la mort dans l’âme, je vais me séparer. Je vais le brûler. Tu m’en achèteras un autre. Je le brûlerais ce lit et je sèmerai aux quatre vents ses cendres maudites. Ma mémoire est la dépositaire de mes reliques profanes et sacrées. Mohammed, je reviens au foyer pour le plus grand bien de la trinité qu’est notre famille. Viens mon Benjamin, que je t’embrasse et bénisse.

Viens, mon grenadier andalou et mon oasis de paix.

Le fils aîné, génie malfaisant et vagabond de toutes les saisons, n'était pas avec ses frères et sœurs dans le compartiment du train. L'éternel absent avait fugué juste la veille du départ de la famille pour le Sud. La locomotive crachait son surplus de vapeur énergétique dans un petit sifflement continu. En proie à une agitation extrême, la face écarlate et les joues gonflées à éclater, le chef de gare, un Corse assez petit de taille et communiste « notoire », comme le soulignait inlassablement les rapports de la police coloniale, siffla le départ.

La cadette et le benjamin de la famille, somme toute nombreuse, retenaient difficilement leur fou rire. « Mais pourquoi le chef de gare est-il rouge de colère en sifflant le départ ? » s'interrogeaient les enfants. La mère dut leur expliquer qu'à son avis, le Corse n'était pas du tout en colère en faisant son travail, mais qu'il le faisait simplement selon son tempérament et son caractère.

– Alors, les Corses sont drôles, sympathiques ! conclurent en chœur la sœur et son frère.

– Non, pas tous ! Il y a de tout parmi les Corses, des soldats et des gendarmes dont

## Des Palmeraies sous la lune

beaucoup n'aiment pas les Arabes et les tuent, de bons instituteurs qui nous respectent et nous estiment, des mères et des enfants gentils et toujours souriants. Ils sont comme tout le monde, bons ou mauvais, bons et mauvais à la fois.

Mouhammed le Benjamin, attendri par la chaleur et l'exubérance de ses enfants réunis ne se lassait pas de regarder Emna qui lui souriait de temps à autre en le couvant de ses yeux d'un noir intense. En se délectant de ce moment de tendresse et de bonheur, il n'oubliait pas la fugue criminelle et l'absence de repentance de son fils aîné. Il se promit d'aller chez le sellier commander une épaisse et longue lanière de cuir pour infliger à ce fugueur impénitent la correction de sa vie.

La ville du Sud de leur nouvelle résidence, un peu à l'image de Beldelhadhar quant à sa flore, était le chef-lieu d'une région minière où des Arabes de tous les confins du Maghreb venaient former un prolétariat misérable, surexploité. Tripolitains, Tunisiens, Algériens et Marocains partageaient un sort identique. Cette famille de la vadrouille, mais pas de l'errance, venait donc habiter dans cette ville du Sud où l'extrême rigueur du climat, en toute saison, était proverbiale. L'hiver, le froid gelait la sève dans la cime médusée des palmiers et sa morsure fouettait les

gerçures des enfants en larmes. L'été, à bien scruter le sol, l'on verrait danser dans l'air incandescent les filaments noirâtres de géhenne. Cette ville du Sud célèbre encore sans fausse modestie, mais avec une arrogance indue, ses savants du Moyen- Age et l'héroïsme ombreux de ses montagnes trapues face au rouleau compresseur de l'invasion d'outre-mer. C'est là que Sidi Mahfoudh, son premier maître au regard flamboyant et à la moustache cendrée toujours en colère, lui apprit par cœur ses premiers versets d'El Coran. L'enfant gardera jusqu'à la vieillesse, incrustée dans sa mémoire, l'image nette et précise de sa première école coranique attenante à la petite mosquée et au mausolée d'un marabout dont il n'a pas retenu le nom, ou celle de son frère aîné, son futur maître penseur, récitant mal ses versets du jour : « Dieu le Clément a créé l'homme et lui a inculqué Savoir et Discernement... » et hurlant de douleur sous les coups méthodiques et sadiques que lui infligeait le Tenant du Savoir à chaque faute, omission ou hésitation : « Les versets coraniques sont sacrés, chien fils de chien. Tu les as malmenés à ta guise. Tu as payé ! Fais en sorte que demain ça ne soit pas la même rengaine. » Le frère aîné, en pleurs, jurait de tendre un guet-apens infailible à son tortionnaire tout en prenant la précaution de faire jurer son benjamin de n'en rien dire à personne. C'était aussi dans

## Des Palmeraies sous la lune

cette grande ville du Sud, et dans cette même école coranique que l'enfant reçut sa première volée de coups de tige d'olivier

. C'était en début de matinée d'été que la sédition éclata. Les élèves de la rangée du fond, de grands gaillards dépassant largement la quinzaine d'années, étaient nonchalamment adossés au mur crépi à la chaux vive et échangeaient discrètement de brefs propos en gardant les yeux fixés sur la planche des versets sacrés. Quelques minutes après, le mot d'ordre du déclenchement du soulèvement avait fait le tour de toutes les rangées de la salle : les moyens et les petits étaient d'accord pour lancer, en chantant en chœur, leur requête de libération collective. Les fillettes, auxquelles la bienséance imposait la séparation géographique et sexiste, étaient toujours assises à la droite du maître et ne pouvaient, de ce fait, ni être informées de l'imminence de la révolte ni y participer. Ce n'était pourtant pas l'envie qui leur manquait ! Le maître était occupé à dicter à un élève ses versets lorsque soudain s'éleva dans la salle, puissant et offensif, le chant bien connu de la « libération générale » pour la journée entière : « Ô Maître vénéré, libérez-nous ! Que vos os soient inhumés au Paradis ! Que Dieu le Tout-Puissant entende notre requête ! Amen. » Le maître, en vieux loup, comprenait toute la

gravité de l'enjeu. Seule une répression énergique et immédiate était à même de réduire cette rébellion. « Comment osaient-ils en plein milieu de journée revendiquer leur libération ? » se demandait-il, indigné.

– Ainsi donc, mes chers bagnards, vous voulez être libres, pour le restant de la journée ?

– Oh oui, oh que oui ! répondit en chœur la masse des élèves.

– Sans même réciter les versets sacrés écrits laborieusement sous ma dictée ?

– Demain ! demain, demain ! C'est promis, Maître !

Et au maître alors de foncer dans le tas, fou de rage, l'écume aux lèvres, la lancinante tige d'olivier à la main ! La dernière rangée, celle des grands gaillards qui rançonnaient les moyens et les petits, celle d'où partaient invariablement conjurations impies, chantage et délation, rackets et règlements de comptes, fut la première à repousser victorieusement l'assaut déchaîné du maître. Leurs arrières couverts par le mur, la rangée des grands gaillards, telle une troupe d'élite, se coucha sur le flanc et s'abrita sous les planches à versets leur servant de magnifiques boucliers. On n'entendait plus alors que le bruit

## Des Palmeraies sous la lune

sec des coups de tige s'abattant en avalanche inefficace, absurde. Et de temps à autre, quelques fous rires dangereusement provocateurs ou inconscients. La rangée des moyens, moins rompue à la technique des combats inégaux paya injustement le plus lourd tribut. Lorsque l'expédition punitive du maître prit fin, nombreux étaient les élèves qui rentrèrent à la maison avec des ecchymoses brûlantes sur les bras et les jambes. Quant à la rangée des tout petits, elle dut son salut à son soudain appétit de savoir tout à fait opportuniste. Un regard terriblement vengeur leur fut tout de même jeté à titre préventif. Les fillettes, que beaucoup tenaient pour des larbines et des rapporteuses, en sortirent indemnes.

L'enfant a gardé intacts dans sa mémoire les rares moments ludiques passés avec son aîné à aligner des mandarines et des paquets de bonbons sur la natte jaune de la pièce carrée abritant leurs jeux. Puis au coup de sifflet donné par son frère, la course des deux convois ferroviaires démarre. Le premier arrivé rafle toute la mise. Avalant ses sanglots et refusant dans l'impuissance sa défaite et sa ruine définitive, l'enfant remettait la totalité de ses avoirs au vainqueur qui les engouffrait alors dans un sac en toile.

D'autres images de ce frère aîné toujours triomphant ont peuplé sa mémoire. Le départ soudain et fort énigmatique de celui qui, pour lui, avait incarné la force, l'intelligence et la ruse, le rempart protecteur contre la pression hostile, violente de l'école et de la rue, l'avait abandonné à une solitude précoce. Dans cette ville du Sud où ses parents venaient abriter leur amour-passion chancelant, où les maisons défiant les siècles s'étaient construites dans l'exigence de la pierre taillée et dans la lenteur des décades, dans cette ville du Sud d'où son frère aîné partit pour le lycée des grandes cités, l'enfant avait fait de son camarade de classe un ami et un compagnon de jeu. Mais un jour,, son ami disparut. C'en était fini des maisons miniatures en argile construites dans les quatre coins du patio à demi en terre battue. Adieu les délicieux fous rires qu'ils piquaient sans raison, sous la menace des grognements sourds de sa mère faisant la sieste. Il redevint l'enfant solitaire qu'il était, mais sa mère veillait. Son père aussi. Leur affection, leur tendresse comblait le manque. C'était aussi dans cette ville du Sud que l'enfant faillit mourir d'insolation. Seule une saignée énergique en haut du front lui sauva la vie. Puis ce fut le tour d'une guérisseuse aux seins flasques et pendants d'intervenir. L'enfant n'oublia jamais son "Donnez- le moi ! Apportez- le moi ! ». La femme s'empara de lui, l'assit sans ménagement



## Des Palmeraies sous la lune

dans son giron, prit en tenailles entre ses cuisses le bas du corps du supplicié, immobilisa d'une main ses bras et de l'autre, frottait de l'ail cru écrasé sur le front du moribond. La douleur causée par la morsure du condiment sur les petites entailles encore saignantes était si intense que l'enfant s'évanouit, la langue pendante, mais le cœur encore battant. Une vieille guérisseuse qui se trouvait là par hasard, rassura la mère en lui disant que son enfant était tombé dans les pâmes à cause de l'absence d'hygiène, totale, de cette outre fripée et desséchée : « ... et surtout à cause de la puanteur de l'haleine de cette mécréante. Dis-moi ma sœur, comment veux-tu qu'un enfant ne s'évanouisse pas dès l'instant précis où on l'asseoit - contre son gré ! - dans le giron de ce monstre sale et cruel ? » ajouta dépitée, l'intruse. Malgré l'estime et la grande sympathie que l'enfant témoignait à son instituteur le Corse Monsieur Seta, il n'oubliait pas que seule la prédilection du maître pour les excursions, afin d'accueillir le printemps, était responsable de son insolation. Monsieur Seta aimait en effet mettre en rang, deux par deux, en file indienne, des classes entières, et traverser ainsi, en pleine canicule, une bonne partie de la ville au rythme des coups de sifflet et des pas cadencés des élèves chantant à tue-tête « Le ciel est bleu, le ciel est bleu ! ». Par la chaleur torride du mois de mai dans le Sud, le ciel ne pouvait

être, du lever au coucher du soleil, qu'opaque, laiteux, chauffé à blanc. Mais pas bleu. Cette erreur d'appréciation de son vénéré Maître avait failli lui coûter la vie.

Le couple de Mouhammed et Emna revivait la fraîcheur et l'allégresse, l'élan passionnel indomptable de leurs vingt ans dans la sécurité de leurs revenus dattiers. Le temps était au beau fixe, et Emna, toujours légitimement soucieuse d'un mieux-être collectif conçut le projet d'aller retrouver les siens, dans la capitale, son territoire et son fief obligés. Mouhammed demanda et obtint sa mutation dans la ville des lacs et des marais. Il aimait cette ville dont il connaissait jusqu'à la moindre venelle, jusqu'à la moindre impasse, et au halo de laquelle il n'avait pas fait la moindre concession. Il prenait acte en toute simplicité et en toute conscience, de sa différence avec ceux des citadins que leur fatuité, leur indigence ou leur cupidité aveuglent.

Le jour du départ pour la capitale, tôt le matin, le fugueur frappa à la porte et embrassa tout le monde avec forte effusion de larmes et de générosité. Impassible, son père le repoussa en lui saisissant l'avant-bras de sa terrible main osseuse : « Dans la vie, il n'y a pas que des droits. Il y a aussi des obligations. Et tu y as toujours failli. Aujourd'hui, les créanciers te réclament

## Des Palmeraies sous la lune

leur dû, chien fils de chien ! » hurlait le père en administrant au fugueur impénitent la première volée de coups de cravache. Emna accourut, pâle et tout affolée, délivrer des griffes de son mari déchaîné le génie malfaisant qui gémissait de douleur et de terreur. Mouhammed se sentit allégé d'un poids qui, de temps en temps, oppressait sa poitrine. Il venait de prendre sa revanche en matant à coups de nerf de bœuf un fils insoumis. Et qui le restera jusqu'à sa mort à quarante ans ! A vrai dire, il y avait là un bel exemple à méditer sur l'accomplissement de soi sur les chemins de sa liberté propre.



L'aînée des deux filles du couple était mariée et habitait la capitale depuis quelque six ans. Si jeune, elle était déjà mère de deux enfants. Les nouveaux arrivants s'installèrent pour quelques semaines chez elle. Quant à l'impie, le mécréant, le fugueur sans foi ni loi, Mouhammed le Benjamin l'avait vite fait enrôler dans la Marine comme mousse. Seul manquait à l'appel le benjamin laissé dans le Sud, pour terminer son année scolaire.

La vadrouille dans l'espace d'Emna dans cette contrée au seuil de sa fragile libération embryonnaire, avait certes pris fin. Mais un sentiment prémonitoire l'inquiétait. La grande ville où naquirent tous ses enfants, où s'ancrait depuis huit cents ans ses ascendants, faisait à coup sûr son affaire, non celle de Mouhammed dont elle savait toute la fragilité. Le quotidien d'Emna s'illuminait d'une gaieté débordante et d'un appétit de vivre qui cachait une angoisse souterraine encore balbutiante. L'intuition féminine de cette combattante sisyphéenne lui dictait, dans son for intérieur, d'avoir peur.

Le couple reçut une longue lettre de Laure alors qu'il n'avait pas encore fini de s'installer dans sa nouvelle maison. Une maison ancienne, splendide, dallée de marbre mais vieille de sept cent ans jouxtant la muraille nord de la plus grande et la plus ancienne mosquée de la ville, la Mosquée de l'Olivier. Elle annonçait sa décision de venir habiter définitivement Tunis, elle et son fils Mouhammed Maurice, lycéen en classe terminale. Elle chargeait également le Benjamin de lui trouver un petit logement de style arabe, soit en rez-de-chaussée soit en étage mais situé impérativement dans la Médina.

Le frère aîné de l'enfant, le lycéen de la grande ville devait aller à Bordeaux faire sa première année au lycée Montesquieu de Talence. Le budget familial pouvait, sans privation, se permettre cette charge supplémentaire. Dans l'effervescence de la préparation du trousseau du futur interne, la découverte de son cousin dont il ne soupçonnait même pas l'existence et qui deviendra son ami tout au long de la vie et dans la folle et si intense séduction-attirance qu'il eut pour sa cousine ravie à la vie à vingt ans, l'enfant vit son frère aîné s'éloigner doucement du quai, comme happé par le panache de fumée d'un bateau hurlant de toute sa sirène. Emna, prise de frénésie pédagogique et didactique confia pendant les matinées son benjamin à

## Des Palmeraies sous la lune

un orfèvre pour lui apprendre le métier ; les après-midis, au maître de l'école coranique pour apprendre « la sagesse du livre divin ». Cet enfermement dura tout l'été et tout ce que l'enfant apprit de cruellement essentiel, c'était l'injustice, la cupidité, l'esprit de rapine, l'hypocrisie et la lâcheté des hommes : son patron le déposséda un jour de son jouet et l'offrit, du haut de sa violence autoritaire, à son propre fils. Du brigandage, ni plus ni moins !

Emna rencontra fortuitement, chez l'une de ses cousines maternelles, une proche parente qui venait de terminer, à la Faculté des Lettres d'Alger, sa licence en histoire contemporaine. La jeune femme, d'une franchise, d'une loyauté et d'un charme rares, était mariée à un ancien camarade de classe. Pauvre, très pauvre, d'une intelligence percutante et d'un appétit d'en découdre avec sa condition sociale un peu louche, son mari se laissait peu à peu influencer par les idées et le mode de vie de son patron, fabricant de boissons gazeuses et d'eau minérale. Cette lente fascination pour les reliefs des repas du maître révoltait jusqu'à la fureur démentielle Essia, communiste de conviction et militante de choc. Le couple Essia-Chokri partait donc à la dérive. Un formidable élan de sympathie catapultait littéralement Emna vers Essia. Elles se lièrent alors d'amitié et il n'était pas rare de ren-

contrer la jeune professeur chez la mère de famille.

Le Benjamin rentra un soir ivre-mort. Atterrée, sans plus de mots, sans plus de sermon, Emna le mit au lit. Le lendemain, c'était un autre homme qu'elle vit se lever pour partir avec son jeune enfant au marché ; quand il en revint chargé d'énormes paquets de victuailles, il annonça à sa femme qu'il avait loué pour Laure l'étage d'une maison traditionnelle à la lisière de la ville européenne :

– Un logement bien charmant ! Totalement restauré, spacieux et fort aéré, dans une rue calme, précisa Mouhammed en tendant à Emna un petit paquet qu'elle hésita à prendre.

– C'est là une bonne nouvelle pour notre amie et son fils Mouhammed el Hedi Maurice-Fidel, dit doucement Emna qui n'avait manifestement pas envie d'engager la conversation.

Elle était saisie de peur panique qu'elle parvenait à maîtriser et cacher. Mais elle avait besoin de se confier à quelqu'un. Après le déjeuner, elle mit son voile et alla chez Essia, dans le quartier des remparts nord de la ville. En la quittant, en fin d'après-midi, elle l'invita à venir résider à la maison autant qu'elle le désirait. Ce qu'Essia accepta avec beaucoup de plaisir. Tout en appréciant énormément la compagnie douce



## Des Palmeraies sous la lune

et enrichissante, chaleureuse et réconfortante de son amie, Emna prenait conscience de l'importance capitale du confident pendant la traversée du désert de l'amour essentiel, unique, transi dans ses dogmes et qui abhorre la contingence passionnelle jusqu'à son ombre.

Laure et son fils, Mouhammed el Hedi Maurice-Fidel, virent se dessiner à travers la brume marine du matin, les collines plates et déboisées flanquant la ville au Nord-Ouest, et, au Sud, une modeste montagne coiffée d'une double crête, un volcan qui semblait sommeiller pour l'éternité. Une chaleur humide, suffocante, enveloppait leurs corps qu'une dernière légère brise venait aérer de temps en temps. A l'entrée du canal, un remorqueur ramassé sur lui-même, se présenta à la proue du bateau pour le piloter tout le long de ce mince filet d'eau.

– Je suis d'avis qu'on n'aille pas par train à Beldelhadhar. C'est plus rapide et plus confortable d'y aller en voiture. Qu'en dis-tu, Mouhammed ?.

– Oui, tu as raison. Nous louerons une voiture avec chauffeur.

– Ainsi nous pourrions rester une bonne semaine à Beldelhadhar, ajouta Laure.



Dans le patio, les grandes dalles blanches en marbre étaient brûlantes. Personne, bien sûr, ne pouvait marcher dessus pieds nus. Il n'était pas encore midi et la chaleur était suffocante en ce début d'automne. Dans les palmeraies du Sud, grenadiers et palmiers-dattiers devaient sûrement s'ébattre dans l'extase de leur orgasme ininterrompu qui coulait, impétueux et fécond, à leurs pieds.

– Les dattes, toutes les variétés de dattes, auront une saveur toute particulière cette année. Et la récolte sera bonne ! lança Mouhammed le Benjamin en caressant furtivement sa petite moustache de gauche.

– Tant mieux, surtout pour les caniculaires et les damnés, les journaliers des chantiers, les hères affamés et les mutilés des guerres d'autrui devenus mendiants. Cette année, et pendant seulement la saison d'automne, cette humanité non fertilisée, va oser un peu sourire pour se ressaisir et se taire à l'aube de l'hiver.

– Tu es bien pessimiste Laure !

– Non. Je suis simplement et tout platement réaliste, rétorqua la femme aux yeux vert sombre.

– Bien. Nous visiterons, après le déjeuner et la sieste, ton nouveau logement qui te plaira à coup sûr. Puis, nous irons acheter les meubles que le marchand livrera à domicile pendant ton séjour à Beldelhadhar.

Au milieu de l'immense pièce rectangulaire, trônait une énorme table basse, autour de laquelle s'étaient assises en tailleur huit personnes décidées à en découdre avec des mets qui s'annonçaient succulents à en juger par les effluves s'échappant de la cuisine. Le lapin aux olives, mijoté en sauce généreusement poivrée, valut à Emna les plus vifs éloges. Essia, réputée grosse mangeuse de toutes choses, s'en régala de deux pleines assiettes puis, sans finir son verre de thé à la menthe, alla s'offrir avant tout le monde une sieste somptueuse dans la pièce jouxtant le vestibule. Non sans avoir renvoyé sans ménagement un horrible vieux chat sans canines et dangereusement incontinent, qui l'y avait précédée.

## Des Palmeraies sous la lune

Dans la soirée, au cours de leur discussion sur la libération imminente de nombreux peuples colonisés et le déclenchement de la lutte armée des frères algériens, Laure et Essia s'étaient découvert une similitude frappante dans leurs analyses politiques et leurs appartenances idéologiques : l'une et l'autre étaient communistes.



Le chauffeur de la Traction avant 15 Légère, un routier expérimenté d'un bon tiers de siècle, roulait à très vive allure à chaque fois que l'état de la route le lui permettait. Il voulait absolument que le voyage se fît de nuit pour le bien-être de tous... et du moteur. Partis de la ville aux cinq lagunes au coucher du soleil, Laure et Mouhammed el Hedi Maurice-Fidel voulaient arriver à destination au petit jour. Le pari fut tenu.

Laure actionna le heurtoir très lourd d'un portail parsemé de clous, et attendit. Au bout d'un long moment, une vieille dame marchant péniblement vint leur ouvrir. La sœur aînée de Didi le Vieux que la maladie avait minée, ne les reconnut pas. De plus, son acuité visuelle avait tellement chuté qu'elle était au bord de la cécité totale. Finalement, elle leur sauta au cou et se mit à pleurer en les serrant contre elle. La vieille fille de soixante dix ans envoya chercher de la main- d'œuvre pour les recevoir. On leur servit d'abord le petit-déjeuner : du café au lait de chèvre, du pain d'orge et des dattes. Puis on

installa la belle-fille dans sa chambre qu'un très lourd cadenas fermait depuis de longues années. La gorge de Laure se serrait à lui faire mal. Une douce et étrange lumière balayait le lit nuptial des passionnés du fleuve tranquille et de l'oasis ombragée. Deux grandes bougies, les mêmes, dressaient leur pointe à peine noircie vers le plafond aux traverses en bois. L'arrivante remercia doucement la petite jeune fille qui l'aidait à défaire ses valises et s'enferma dans sa chambre, dans sa tête. Vêtu de son sarwal noir de toujours, des mocassins en cuir rouge bordeaux aux pieds, sans chaussettes et le torse nu, Didi le Vieux venait à sa rencontre ivre de bonheur, un large sourire aux lèvres :

– Laure, ma Laure à moi ! Je savais que tu étais dans le monde, que tu en traversais, droite et altière, le bruit et la fureur. Mais je ne t'ai pas vue. Ma mémoire te dessinait et alors, mes sens et ma raison hurlaient ton nom, te réclamaient.

– Aucun de nous n'avait quitté l'autre. Le hasard, le destin, la main meurtrière d'un colonialiste éméché nous ont infligé les affres de la mort, du désespoir, du désarroi. La mort dans l'âme et l'esprit lucide, j'ai survécu à ma débâcle en te gardant près de moi. Ton ombre et ta mémoire m'ont habitée à tous les instants. Mon



## Des Palmeraies sous la lune

Didi, tu es autrement vivant, en moi, par et pour moi.

Laure finit par entendre Maurice-Fidel l'appeler pour lui dire qu'il occuperait la chambre attenante à la sienne et qu'on avait donné au chauffeur la petite pièce du vestibule.

Respectueux des usages, elle et son fils allèrent d'abord saluer les aînés de la famille, en commençant par le patriarche toujours en titre mais sans plus de fonction, le vieux retors Badis. Sur le chemin du cimetière, on n'arrêtait pas d'accourir pour la saluer, parfois pour lui baiser les deux mains et le front, pour embrasser son fils, la réplique vivante de Didi le Vieux.

– Fais attention de ne pas piétiner les tombes, contournes-les. Tu vois cette dalle à fleur de sol, Mouhammed el Hedi ? C'est là que repose ton père, mon grand, dit la veuve d'une voix d'où perçait un tremblement assez mal dominé. Elle détourna vite les yeux et alla sous le maigre bosquet habituel cueillir quelques marguerites sauvages. Maurice-Fidel, par la tension volontaire de tous ses muscles et sa décision consciente de ne pas céder aux larmes, regardait sa mère agenouillée au chevet de son père, le visage caché dans ses mains. Debout, les mâchoires serrées, il la fixait dans le silence, impuissant devant son propre chagrin, son im-

mense chagrin de la voir livrée, sans défense et sans recours, à l'implacable évidence du manque, de l'absence, de la mort.

– Mère, allez, on y va. Il est bien tard, dit-il, lui-même à la limite de l'effondrement.

– Oui, rentrons mon grand, acquiesça-t-elle en se drapant de sa grande cape blanche en lin.

Ils rentrèrent à grands pas à la Grande Demeure à demi plongée dans le noir, malgré les quelques lampes électriques du corridor arqué et du patio. La vieille gardienne des lieux, noyée dans la faillite quasi-totale de sa vue, égrenait un chapelet d'ambre. Les portes des chambres étaient grand'ouvertes et, au seuil des longues nuits d'automne, de gros chats, fiers et distants, commençaient à patrouiller à la recherche de leur ennemi de prédilection, le scorpion. La sève de palmier, à boire de préférence aux premières lueurs de l'aube, leur fut servie à profusion : une amphore en terre cuite trônait sur la table basse. Pour étancher leur soif, en attendant le dîner, ils n'allèrent pas de main morte en vidant l'amphore de sa sève.

Laure, l'Amazone Rouge de Gironde, Laure de la Terra des Bouches Du Rhône, Laure de la Palmeraie Verte Calcinée, Laure Montagnard, fille de Laurent le communiste, avait le cœur

## Des Palmeraies sous la lune

lourd et la mémoire en cavale. Bien sûr, l'absent-présent, le compagnon fidèle qui peuple ses jours et ses nuits au fil de ces années de cendres et de lutte pour l'émergence de l'Humain, gît, vivant, à l'ombre d'un bosquet toujours vert. Elle ne verrait plus toutes ces têtes qu'elle avait tant aimées, estimées ou respectées, ces têtes que la mort avait happées ou que l'oubli avait gommées. Ces femmes et ces hommes que l'Histoire, et l'histoire des gens de Beldelhadhar, ont offensés, humiliés, réduits, asservis, où sont-ils ? Partis pour un voyage sans destination, pour l'errance dans le néant ! Ou bien agonisent-ils dans les chambres sombres de leur misère, silencieux et défaits, semblables à de vieux objets inutiles, encombrants ?

On servit le dîner : un gigot et une épaule de mouton, des fèves fraîches cuites à la vapeur et saupoudrées de thym, de romarin et de poivre. Du pain d'orge et des dattes. « De la matière première à profusion et de la saveur savamment dosée, c'est là le secret de la bonne cuisine ! » se dit Mouhammed el Hedi, intolérant dans son jugement et l'appétit grand'ouvert.

Sa mère mangea peu mais but beaucoup de sève de palmier. Elle se serait volontiers offert une cuite au gros rouge aux réveils meurtriers. Pour la première fois de sa vie, la veuve au re-

gard fulgurant vert sombre, à la blancheur diaphane et au sourire lumineux, sentait remonter des tréfonds de ses flancs, de sa poitrine, de sa gorge les premiers assauts de son chagrin. Elle se leva et alla faire les cent pas dans le corridor longeant l'immense patio. Sa silhouette, davantage amincie par sa longue robe noire, se découpait dans la pénombre indéfinie des lieux semblable à une tige de roseau que le vent esquive de crainte de ne pouvoir la ployer. Elle appela son fils qui vint s'asseoir en tailleur près d'elle. Une petite lune parfaitement ronde, d'une intense brillance dans un ciel sans étoiles, les regardait, interrogative. Ils l'ignorèrent complètement :

– Tu comptes bien le décrocher avec mention ce bac, mon grand ?

– Bien sûr que j'y compte, maman !

– La découverte du vieux Tunis, de ses faubourgs au-delà des remparts, de ses banlieues, de ses bidonvilles, de ses Saints Patrons, de ses mosquées millénaires ou centenaires, de ses cimetières, de ses palais et de ses musées, cela, tout cela, nous ne pourrons le faire qu'en été, une fois le bac en poche. Avant ton départ pour Alger, nous en aurons fini avec la découverte du Grand Tunis, à l'exception de la ville européenne qui n'a rien que tu ne connaisses déjà. Quant au programme de demain, que penses –

## Des Palmeraies sous la lune

tu d'une randonnée à dos de jument à travers les palmeraies centenaires de tes ancêtres ?

– Mais c'est formidable ! explosa de joie l'adolescent.

– Départ aux premières lueurs du jour, prévint -elle. Veux-tu que je te raconte une histoire que ton père, esprit satirique et fort critique, espiègle comme un enfant, aimait me raconter pour me tuer de rire. Tu veux bien, Maurice-Fidel ?

– Essayons toujours, maman.

– Voilà. Par une nuit très douce d'un printemps précoce, alors que l'heure était tardive et que la lune, pleine et entière, souveraine et arrogante, se riait des rares nuages suspendus dans le vide, un groupe d'hommes de toutes conditions sociales et intellectuelles, de tous âges, devisaient tranquillement, presque à voix basse. Les paupières alourdies par un début de sommeil qui ne les gagnait jamais, l'oreille à l'affût, l'intelligence sur le qui-vive et la réplique mordante, les veilleurs finissaient de briguer les places fortes de la performance et de la distinction grâce aux joutes oratoires, à la déclamation de poèmes arabes d'Andalousie ou de Perse, à la récitation de versets sacrés, à la citation précise de telle phrase dite par tel exégète, etc. La plupart des hommes étaient rentrés chez eux lorsque l'élu de la joute oratoire du jour vit avancer de son pas traînant et superbement

dansant, une femme voilée de noir, le visage et le buste arrogant découverts. Elle portait au cou un collier en or massif qui brillait de tous ses feux. « Bonsoir les hommes, les hommes de Bien ! Je viens de l'autre horizon et je dois me rendre au bourg des Sources Chaudes et des Ruisseaux Salés. Quelqu'un parmi vous pourrait m'y emmener peut-être à dos d'âne ou à cheval ? leur lança la femme, une note de défi dans la voix. Personne ne remarqua le terrible éclair qui jaillit de son oeil gauche. Deux hommes partirent chercher leurs montures, un mulet d'Egypte et un cheval. Le cavalier au mulet la fit monter sur la croupe de sa monture et le petit groupe traversa au trot les faubourgs endormis de Beldelhadhar. La route d'abord lisse, goudronnée, commençait à devenir peu à peu poussiéreuse puis littéralement sablonneuse. Le trot des bêtes devenait de ce fait plus pesant, l'impact des sabots sur le sable fin de la piste fatiguant quelque peu les montures. L'homme à la mule d'Egypte s'étonnait de la chaleur qui envahissait peu à peu son corps, malgré la fraîcheur de la nuit. Pour en avoir le cœur net, il demanda à son ami s'il avait chaud, et même très chaud. Comme celui-ci lui affirmait que ce n'était là que sornettes et balivernes dues à l'effet hallucinatoire de la pleine lune, l'homme se rassura vite, en maudissant le diable. Mais il sentait tout de même le contact brûlant du

## Des Palmeraies sous la lune

corps de la femme qui commençait à lui serrer les côtes jusqu'à l'étouffement et à lui lacérer la peau de ses griffes crochues. Et quel ne fut son étonnement mêlé de panique lorsqu'il vit de ses propres yeux, » ces yeux mêmes, disait-il, qu'un jour la vermine crèvera et dévorera dans la tombe, les pieds et les mollets de la femme scintiller d'une légère lumière phosphorescente. Il se mit alors à chanter à tue-tête pour oublier et chasser le démon, comme il le disait lui-même. Rien n'y fit. Les choses empiraient et le scintillement devint, par intermittences, feu d'étincelles et flammes incandescentes. Il comprit tout alors. Ô honorable femme, la pudeur et votre respect m'empêchent de vous dire où je dois aller. Mais, il me faut y aller. Maintenant ! La femme, belle et toute digne, restait de marbre. Il disparut derrière une dune, et, mordant un bout de sa chemise, prit la poudre d'escampette. Dressée sur la croupe de la monture, l'ogresse, se dévêtissait avec volupté en caressant ses pieds et ses mollets embrasés. Elle sauta soudain à terre, et l'apercevant filer à toute allure, l'air éperdu, la bouche sèche, elle se lança à sa poursuite. J'ai oublié de te préciser, Maurice-Fidel, qu'avant même qu'elle ne touchât le sol, ses belles jambes de femme fatale s'étaient métamorphosées en pattes de chèvre abondamment velues et aux sabots tranchants. Mais alors qu'était-il advenu de l'autre cavalier ?

Avait-il porté secours à son ami en danger de mort ? Que nenni ! Le pleutre, éberlué et ruisse-  
lant de sueurs froides, ne laissa derrière lui  
qu'un nuage de poussière vite dissipé par le  
vent. L'ogresse gagnait du terrain car ses pattes  
caprines étaient d'une souplesse et d'une élasti-  
cité étonnantes. Dans la pâleur de la lune, le  
corps nu de la femme-ogresse émergeait, dans  
la splendeur de ses contours lascifs ou agressifs,  
d'une gerbe de lumière aveuglante. Le bourg  
aux Trois Sources thermales n'était plus très  
loin et la piste qui y menait, fuyait en pente  
abrupte. L'homme ou ce qu'il en restait préci-  
sément, hurla alors de toutes ses forces : Ô Sidi  
Ahmed Z'riba, Saint parmi les Saints, ton fils et  
ton protégé, regarde, elle est là ! Elle veut ma  
mort, me dévorer cru. Fais quelque chose pour  
moi, par Dieu le Tout- Puissant, par Mouham-  
med son Prophète ! Le fuyard débitait un flot  
de paroles désespérées, d'onomatopées se  
bousculant et se bloquant dans sa gorge. Il se  
savait perdu et, de ses yeux horrifiés, il vit la fu-  
rie se jeter sur lui. Il poussa un hurlement dé-  
chirant en se noyant dans le coma de ses lam-  
beaux de chair bientôt déchiquetée. Soudain, un  
terrible fracas de planches brisées se fit enten-  
dre et un homme de grande stature apparut  
dans toute la magnificence de ses amples habits  
immaculés. De sa voix forte, il tonnait et écu-  
mait : Arrière, garce ! Arrière ! Arrière ordure !



## Des Palmeraies sous la lune

Tu as osé traquer ce malheureux jusqu'au seuil de mon mausolée ! Tu seras châtiée, infecte crapule mangeuse d'hommes. La femme-ogresse, tout en sanglotant et en se roulant dans la poussière, perdait irrémédiablement de sa beauté et, toute fripée, s'effondra en un amas de chair sanguinolente que dévora bientôt un feu d'une rare puissance.

L'homme alluma des dizaines de cierges dans le mausolée du « plus Saint parmi les Saints », comme il aimait le dire et le répéter par opportunisme. Une autre légende dit que cette belle jeune femme, devenue ogresse, avait été violée dans sa jeunesse et pour se venger des hommes, de tous les hommes, elle les violait à son tour puis les dévorait crus. Ah ! J'ai oublié de te dire ce qu'il était advenu du cavalier-poltron, celui qui s'était volatilisé, dissous dans l'air ou happé par une main mystérieuse et salvatrice. Figure-toi, mon grand, que bien qu'il n'ait été nullement inquieté par la furie, ce fils de riches propriétaires, bon connaisseur de la poésie courtoise, avait tout bonnement perdu la raison. On le voyait de temps en temps s'abriter soudainement derrière une charrette, une porte ou tout autre chose et crier à pleins poumons : « C'est elle ! Elle arrive nue, belle et lumineuse ! »

– Mais c’est extraordinaire comme légende !  
s’écria Maurice.

– Tu as remarqué que la question du viol  
reste pendante, à travers cette légende. Le viol  
de la femme par l’homme est simplement traité  
en termes de revanche : la femme violera  
l’homme ou la victime qui devient bourreau.  
Allons, au lit ! On se lève tôt demain.

Les palmes séchées avaient fini de se  
consommer dans les braséros en terre cuite.  
Une odeur agréable de cendres mêlée à celle du  
lait de chèvre chatouillait les narines et les papil-  
les. La vieille servante, veuve du caniculaire dé-  
cédé depuis bientôt deux ans, s’occupait, pen-  
sive mais méticuleuse, à cuire une bonne quin-  
zaine d’œufs dans la cendre encore brûlante.  
Laure et Mouhammed el Hedi prirent rapide-  
ment leur petit-déjeuner et partirent à dos de  
jument en direction des palmeraies. Le monde  
équestre étant chose étrangère à l’adolescent, il  
se cramponnait peureusement au dos de sa  
mère en lui enserrant fortement la taille. Il pen-  
chait tantôt à droite, tantôt à gauche avec la cer-  
titude angoissante de chuter et de se faire piéti-  
ner par les gros sabots de l’animal de trait :

– En selle, Maurice-Fidel, on se tient droit,  
en angle droit par rapport au dos de ta monture.

## Des Palmeraies sous la lune

Et tout en souplesse, s'il te plaît, conseilla Laure, une pointe de sévérité dans la voix.

Depuis sa jeunesse et ses interminables randonnées avec Didi le Vieux à travers les palmeraies plongées dans le noir des nuits d'hiver, les dunes déambulantes au gré des vents ou à travers les steppes arides pétrifiées par le givre, depuis cette époque là où l'amour-passion et le culte fou de l'Humain culminaient côte à côte, Laure n'était pas montée à cheval. Mais presque d'instinct, elle retrouvait son aisance et sa fière allure de cavalière émérite. Que c'était lumineux et flamboyant le temps où Didi chevauchait à ses côtés, la distançant ou la talonnant, aussi fougueux que son étalon lui-même ! Mouhammed el Hedi Maurice-Fidel sera d'une trempe différente de celle de son père. Elle éperonna légèrement sa monture qui accéléra un peu le trot. Sa crinière blonde, flottant dans la fraîcheur bienfaisante de ce matin d'automne, venait effleurer les joues de la cavalière.

– Regarde, Mouhammed, c'est à partir de cet espace plat, complètement à découvert sans talus, sans haies et sans bosquets que commencent les palmeraies de ta famille, de tes ancêtres qui sont originaires de Seguiet-El Hamra ou de Wadi Edhahab que la Reconquista, dans son arrogance revancharde, nommait Rio del Oro. La particularité des palmeraies de ta famille de-

puis deux cents ans, c'est qu'à part le mode collectif d'appropriation de la terre, il y a le fait de leur aliénation absolue et définitive au profit d'institutions académiques et religieuses prenant en charge, matériellement et pédagogiquement, les étudiants et les personnels de ces médersas et mosquées de Beldelhadhar. Autrement dit mon fils, mon petit, mon grand, mon ami et mon soutien, réplique vivante de mon amour-passion, ton ascendance maîtrisait le Savoir et le Savoir sacré et tenait sa noblesse de l'exubérance de son don de soi. Au fil des deux siècles révolus, jamais tes aïeux proches ou lointains, ne s'étaient plaints d'une offense, aussi négligeable fût-ce-t-elle, ou d'une razzia. Alors pourquoi les haies et les clôtures autour de terres que fertilise aussi l'altruisme ?

Au milieu de la matinée, avant que le soleil d'automne ne transperçât les crânes, Laure reprit d'une main ferme la bride de sa monture qui partit au galop. Fidel se maintenait déjà mieux en selle.

– Nous rentrons, Maurice. Nous déjeunons chez Badis, le patriarche dont on avait dénoncé la collaboration avec le Contrôleur civil et les militaires. Ce qui ne l'avait pas empêché d'ailleurs d'être un fin lettré.

## Des Palmeraies sous la lune

– Maman, je dois aller rendre visite à quelques-uns de mes amis d'enfance. Mais je le ferai après la visite à la tombe de mon père.

– Nous quitterons Beldelhadhar au coucher du soleil. Le voyage de nuit est plus reposant.



– Nous nous sommes chargés de monter les meubles au premier, comme promis. Quant à comment les disposer, et où, c’est à toi de voir, Laure, dit Emna en se débarrassant de son voile et en lançant à sa fille cadette un regard furtif, complice, mais sans appel, l’appelant au travail !

– Mouhammed el Hedi et moi-même, nous vous remercions du fond du cœur pour tout ce que vous avez fait, et continuez de faire pour nous. Vous êtes si chers à nos cœurs !

– L’amitié sert aussi à cela, Laure, la rassura Emna en la serrant dans ses bras.

Les garçons d’Emna et ceux du voisinage disposèrent les meubles dans les pièces selon les indications rigoureuses et quasi- maniaques des femmes. L’après-midi, on passa au rangement tandis qu’Essia préparait pour tous un énorme et succulent dîner : des spaghettis au lapin, friture de sardines à gogo et de pleines corbeilles de mûres en dessert.

La rentrée était fixée au sept octobre pour les classes terminales, ce qui laissait devant Mou-

ammed el Hedi Maurice- Fidel deux bonnes semaines de farniente. Ce soir-là, les garçons avaient programmé d'aller voir Gary Cooper dans « Le train sifflera trois fois ». La curiosité sans bornes de Mouammed el Hedi, son goût prononcé, souvent immodéré, pour l'absurde ou le surréaliste, son sens de l'humour et de l'ironie acerbe, provocante, furent cette fois-là grandement servis. Le jeune homme était habitué aux salles obscures d'un tout autre genre qui, sans être luxueuses, n'avaient rien de commun avec celles de la Médina où les sièges, par exemple, sont réduits à leur plus simple expression : de longues planches aux extrémités desquelles on avait glissé deux tonneaux en fer. Quant à la température de la salle, c'est-à-dire le degré d'échauffement des spectateurs, leur état d'esprit, ils étaient toujours par définition, et par tradition, souvent proches de la sédition ou de l'émeute. Mais il arrivait souvent qu'une hilarité générale allant crescendo s'emparât de la salle, surtout lorsque le héros, le « fort », « inflige » à sa partenaire « le baiser historique ». C'est alors, et seulement alors que la salle explose, lâche la bride à ses vérités premières. De partout, dans le noir et l'anonymat garanti, des réflexions, des commentaires, des insultes grossières ou obscènes, des invectives, des promesses ou des menaces de règlement de comptes, des quolibets, des sobriquets injurieux, des appels au calme,



## Des Palmeraies sous la lune

aux bonnes manières, à la piété même, des cris d'animaux ou carrément des hurlements de suppliciés passés au fil de l'épée ponctuèrent régulièrement la projection du film. Un film auquel personne n'avait rien compris, mais dont tout le monde se rappellera le titre et les acteurs. Maurice-Fidel se souviendra longtemps de ce spectateur surexcité avertissant le héros du film d'un danger imminent : « Fais gaffe le fort, fais faffe mon ami ! La crapule est derrière toi, un poignard à la main ! Règle-lui son compte vite fait ! »

– Bravo Essia pour l'excellent dîner que tu nous as préparé de tes mains de fée. C'était délicieux ! Tout le monde s'est régalé et a mangé à sa faim, dit Emna, en buvant son verre de thé à la menthe.

– Essia, je savais bien que tes idées et ton cœur penchaient à gauche ; mais je ne savais pas que tu étais un cordon bleu. Un savoir-faire manuel, un métier, ça sert ! On n'est jamais à l'abri des coups du sort, du chômage... Un restaurant exclusivement pour gens de gauche où seraient interdits de séjour les patrons, les rentiers, les renégats poltrons et les indicateurs de police. Essia, qu'en dis-tu ?

– Un restaurant qui ne servira que de la nourriture saine et abondante. Notre futur res-

taurant, Laure, ne servira pas de plats où campent, recroquevillées et ridicules, deux misérables tiges de céleri flanquées d'un soupçon de foie gras. Cette nature morte au soupçon de... est facturée à des prix astronomiques. Chez nous, les fins gourmets et les blancs-becs n'auront pas droit de cité. Et sur la porte d'entrée, il y aura cet écriteau : Nul n'entre ici s'il n'est sain de ventre et d'esprit !

– Et on exigera de chaque client un dossier psychiatrique dûment attesté, avec copie certifiée conforme au poste de police le plus proche du domicile du candidat, avant même de s'attabler, lança d'un trait Laure en éclatant de rire.

Emna qui n'avait pas tout compris les interrogeait du regard.

– Rien de bien urgent ! C'est Essia qui imaginait un restaurant en cas de chômage. Elle dit que son établissement ne sera accessible qu'aux seules personnes présentant un certificat médical délivré par un psychiâtre..., lui expliqua Laure en plaisantant.

– Alors Essia, il ne te reste plus qu'une semaine de vacances ! Tu te sens en forme pour la reprise ? lui demanda Emna soupçonneuse.

## Des Palmeraies sous la lune

– Cette année, pas tellement ! Tu sais Emna, l'enseignement n'est pas une mince affaire quand on aime son métier. Comme dans tous les métiers d'ailleurs. Aimer, avoir la passion de quelqu'un ou de quelque chose, ce n'est pas une sinécure. J'aimerais tellement faire autre chose ! Et puis il y a ce divorce, le mien j'entends, dont je n'ai pas encore tiré toutes les conclusions sur les plans éthique et intellectuel.

Laure écoutait et se disait, résignée et révoltée à la fois, que souvent les gens passionnés par le devenir de l'Homme échouent à se prendre en charge. Aussi les voit-on errer sur les chemins caillouteux de leur moi oublié, véritables épaves éventrées mais le cœur ardent et le but lucide, bien arrimé à lui-même. Sans connaître la vie de la jeune femme, Laure eut comme une prémonition : l'histoire d'Essia était un peu la sienne propre, c'est-à-dire la faillite prise dans le piège de ses propres méandres, de son propre destin.

On commençait à étouffer dans la pièce, malgré les fenêtres ouvertes. De très nombreux pots de basilic embaumaient l'air en repoussant les ignobles moustiques. On décida de monter à la terrasse en emmenant des nattes, des coussins et, bien sûr, l'attirail de l'inévitable thé à la menthe. Mais ce que les trois femmes buvaient

à profusion, c'était de la menthe avec une légère pincée de thé vert. A la terrasse, un vague soupçon de brise légère ressemblant plus à une rumeur de fraîcheur effleurait parfois les cheveux des trois femmes. Mais au fur et à mesure que la nuit avançait et que la théière se vidait, un silence conquérant s'installait dans les lieux en étouffant dans ses bras les derniers bruits de la Médina. Les trois femmes sirotaient leur menthe faiblement dosée en théine, le cœur sanguinolent mais la conscience claire. Des chats lestes et sveltes à force de privations, entamaient dans le noir des terrasses leurs rondes draconiennes à la recherche de quelque pigeonneau encore cloué au nid ou de lézards noctambules. L'aube se levait subrepticement sur les crêtes brisées de la ville et les trois veilleuses, taciturnes et l'œil fixe, regardaient les étoiles. Emna fut saisie d'épouvante en regardant une étoile pâlir dans le ciel. C'était la sienne ; des larmes scintillaient à travers ses cils et lui voilèrent un instant la vue. Le silence qui oppressait le cœur de ces femmes était à l'image d'un fleuve dense où glisse, lancinante, la mémoire bleuâtre de leurs défaites. En regardant Essia dans la pâle clarté du jour naissant, Laure Montagnard mesurait toute l'étendue de la bêtise de Cortès qui disait que « Pour les Espagnols, il n'y a pas de maux de cœur que l'or ne sache consoler. » Le sinistre auteur du plus grand, et du premier gé-

## Des Palmeraies sous la lune

nocide de l'Histoire, feignait d'oublier qu'il y avait des hommes sous toutes les latitudes qui savaient sciemment confondre l'or et un tas d'excréments. Cette primauté, cette suprématie de l'Esprit et de l'Éthique a toujours et partout animé les hommes libres qui ne posent pas le devenir humain en termes de carats. Cortès avait donc médité de tout le genre humain et à ce seul titre, il mérite dédain et mépris !

– Ta rage, Essia, à vouloir toujours monter à l'assaut du ciel me plaît, me subjugue. Je sais que par tes ancrages et ton combat politique que ta jeunesse et ta beauté ne sont pas côtés à la bourse du toc et de l'éphémère éblouissant : Essia mon amie, on va être bientôt camarades, je le sens ! Emna, Emna, allez c'est déjà le jour ! Allons dormir ! Pour le déjeuner, il y a du lapin en quantité et des mûres, beaucoup de mûres. Que demande le peuple si ce n'est de la nourriture terrestre, de l'esprit et de l'éthique ! Voilà une autre Sainte Trinité, celle des laissés- pour- compte, des oubliés de l'Histoire, dit Laure.



Chokri, en pauvre idiot intégral, était sidéré et ulcéré que la pension alimentaire lui fût rejetée à la face. « Je ne me ferai pas aider, et encore moins entretenir, par un jaune, un phallocrate qui se promène en ville le sexe au cou, un traître qui a trahi les siens, sa classe et ses idées. Un transfuge ! » avait dit un jour la jeune femme à Laure. Il ne lui fut pas bien difficile d'encaisser le coup, puisqu'il ne s'en saisit pas la motivation profonde. Chokri que la réussite sociale et surtout matérielle, hantait, s'était attelé avec méthode et cynisme à dénouer ses liens d'amitié et de camaraderie avec son monde originel. Il était peu à peu parvenu à la conclusion confortable et défaitiste que rien ni personne n'amènerait l'avènement de la justice salvatrice pour les pauvres et qui devraient, de ce fait, se soumettre s'ils voulaient survivre. Spartacus, pour ce renégat, n'avait pas eu le don et le talent, la fougue et la puissance de montrer aux humbles de la terre le chemin de la liberté mais celui de la défaite et de la mort. Le jeune chef-comptable qu'il était se mit alors à courtiser la fille de son patron, un israélite richissime originaire du Sud

du pays. La fille qui l'aimait sincèrement tomba enceinte. Ils se marièrent dans la précipitation. Mais pour Chokri, une crapule de gabarit fort ordinaire, ce mariage était l'aboutissement en fanfare d'un stratagème naïvement monté. Denise, la jeune épouse si aimante et si confiante, était à mille lieues d'imaginer les avatars de la sexualité maladive de son mari : Chokri s'étavéré un coureur de jupons ne sévissant qu'en milieux fortunés. Elle s'en aperçut et jura la perte de l'imposteur. Mais en accouchant d'un mort-né, elle rangea dans un tiroir de sa mémoire sa vengeance inassouvie. Elle demanda et obtint le divorce.

Sensible, émotive à l'excès, un peu trop sensuelle et surtout crédule, Denise l'entière, Denise l'imprudente s'éprit d'un Polonais, juif intégriste qui ne parlait que de retour à la Terre Promise. Son père, ancien instituteur converti dans les affaires, profondément ancré, enraciné jusqu'à mi-corps dans les entrailles de son pays, la mit en garde contre l'aventurisme et le cynisme de ce charlatan. Sous l'emprise quasi-totale de son beau séducteur, au demeurant fort beau parleur, Denise n'en crut pas un mot et s'insurgea contre le bien-fondé des appréhensions de son père Chlomo Saâdoun. Sa liaison orageuse avec cet homme dura l'espace d'une longue année pendant laquelle elle but à pleines



## Des Palmeraies sous la lune

gorgées la coupe de l'humiliation et du mépris : les conquêtes féminines du Polonais intégriste s'étalaient au grand jour dans l'insolence et la bassesse des gens sans foi, sans serment et sans loi. Pour ce phallocrate antédiluvien, la femme une fois conquise, « pacifiée », est bonne à être manipulée à merci. Mais Denise était pétrie dans une autre pâte. Elle envoya paître en un tour de main son amant. Denise s'en voulait d'avoir été prise au piège de ce mystificateur aux allures de Messie. Mais au-delà du remords et des lamentations, aussi fondés soient-ils, la jeune femme, sur les conseils de son père Chlomo Saâdoun, remit en question son départ définitif pour la Palestine. « Ta personne, la noblesse de tes sentiments, ton amour pour ce charlatan du verbe, pour ce sinistre engin à fornicuer sans relâche, n'avaient pas pesé bien lourd. Quant à nous Denise, nous sommes dans ce pays depuis plus de deux mille ans. Il n'y a pas de steppe, de rivage, d'île, d'oasis, de plaine où mes ancêtres ne soient enterrés. Dans cette contrée, je suis né, mes ancêtres y étaient, j'y reste. Car c'est tout simplement ici mon pays. Les mythes fondateurs d'autres mythes soulèvent les hommes contre eux-mêmes et contre d'autres hommes. Et moi, j'aime la paix dans la justice ! »

C'était exactement ça, au mot près, ce qu'elle avait raconté à Essia un jour, à leur sortie d'une réunion de cellule au siège du Parti Communiste. Essia se remémorait tout, absolument tout dans les moindres détails. Un formidable éclat de rire jaillit dans la pièce que le soleil d'automne inondait si tôt. Elle ne pouvait dormir car elle était assaillie d'images, de scènes, ou parfois d'un seul petit fragment, aussi drôles les uns que les autres. Mais l'image qui allait la tuer de rire, c'était celle où Denise jouait le rôle majeur d'une justicière qui ne fait pas de quartier avec l'ennemi Le faux messie, l'imposteur de la passion amoureuse, l'homme à la verge, et puis c'est tout, sera châtié de la main même de ses forfaits. La jeune femme réussit sans peine à convaincre de l'utilité de la menée vengeresse toutes celles dont l'honneur avait été bafoué. Un plan minutieux fut établi.

L'expédition punitive contre le charlatan venant du froid- dixit Denise- eut lieu une nuit d'hiver, un peu après le dîner, dans le hall d'un immeuble. Là où habitait précisément le séducteur-mystificateur. Huit femmes toutes jeunes et fort belles, habillées de longs manteaux noirs, un foulard de même couleur leur couvrant la tête, se tenaient debout dans le hall, près des escaliers. Dehors, il bruinait et l'humidité proverbiale de la ville était intense. Vingt et une

## Des Palmeraies sous la lune

heures. L'heure du retour du carnassier dans son antre :

– On les oublie vite les vieux amis ! Moi pas ! dit Denise d'une voix glaciale, les dents brillant dans l'obscurité et le souffle court.

– Ah Denise, c'est toi ! Quel bonheur de te revoir ! s'exclama presque en criant Dav..

Dav avait en effet crié non de stupeur ou de joie simulée à la vue de Denise, mais parce qu'il vit à cet instant précis deux silhouettes noires et cagoulées surgir d'un cagibi sous les escaliers. Les deux ombres, aussi lestes que des panthères, le bâillonnèrent avec une dextérité remarquable, tandis qu'une foule d'ombres gesticulantes et haletantes le traînait dans le cagibi. Et là ce fut alors la nuit la plus sombre de la vie de Dav le Polonais. De petits coups de matraque, mais quand même meurtriers parce qu'assésés avec soin, pleuvaient dru sur le séducteur. Une avalanche de coups de pieds finit par lui labourer les côtes et le bas-ventre. Esther, dans la frénésie de sa douleur et sa soif de vengeance, voulut le priver à jamais de son droit à procréer en lui écrasant les testicules. Mais Denise s'opposa à cette barbarie, la matraque à la main. Les justicières désavouèrent toutes Esther qui rougit de cette cruauté sans nom. Une bonne raclée administrée la nuit, en hiver, dans un hall froid alors qu'on est à deux mètres de chez soi, à deux mètres de la sécurité, de la chaleur et du confort, une raclée

confort, une raclée administrée par des justicières habillées de noir, fumantes et écumantes, n'est-ce pas là le comble de l'apaisement et de la joie ?

Denise apprit plus tard que Dav le Polonais regagna l'Europe, immobilisé dans le plâtre, l'air hagard et la terreur dans les yeux. Un autre recruteur vint prendre sa relève car les mythes aliénants ont la peau dure

Dans l'imaginaire misogyne des phalocrates, il ne peut y avoir que des veuves joyeuses. Les divorcés et les veufs joyeux, ce n'est pas pour les hommes. Et pourtant Chokri en était un. Et de la pire espèce ! Chokri, un bipède lamentable sans cervelle et sans morale aucune, s'était toujours offert des liaisons parallèles à son engagement conjugal. Aucune de ses deux légitimes n'avait admis la chose. Alors ce fut pour lui l'euphorie du grand manège ! Son principe vital, sa morale essentielle, c'était précisément l'immoralisme à outrance, provocateur. En cela, il était conséquent avec lui-même. Il se mit en tête de « convoler en justes noces », expression qui avait toute sa prédilection.

Chokri chevauchait en nuage blanc qui n'allait pas tarder à s'assombrir pour laisser tomber les premières gouttes d'une pluie acide, corrosive, destructive. Le parti communiste auquel il appartenait, du temps où il rêvait d'un

## Des Palmeraies sous la lune

monde meilleur forcément sans famine et sans va- nu- pieds, l'avait depuis longtemps exclu de ses rangs pour mollesse, compositions, compromis, compromission, trahison et déviation idéologiques. Ses camarades avertis et vigilants, le voyaient glisser doucement sur les pentes doucereuses de la récupération et de l'abandon. Pour sauvegarder la pureté de ligne et de l'ancrage idéologique de leur parti, il fallait amputer la cinquième colonne de ses éclaireurs. Si la passion n'anime pas l'amour, il s'effondre victime de l'absence de son principe vital. Il en va de même pour le communisme : on y vient et on y reste seulement quand on a la passion de l'homme et de son devenir. Comment alors, pouvait-on tolérer, sans se renier soi-même, un homme fasciné par son nombril et les caresses humiliantes, mais immédiatement payantes, dues à son maître ?

Chokri, quatrième enfant d'un brocanteur ambulancier, d'une femme de ménage morte de tuberculose à vingt cinq ans, menait un train de vie d'un luxe et d'un raffinement insultants, profondément blessants. Son mode de vie tapageur et jouissif jusqu'à l'épuisement le poussait à ne plus travailler. Il s'était converti au jeu de poker auquel il s'adonnait corps et âme dans les palaces de la ville. Au cours d'une partie de carte où la mise était colossale, on lui tira une

balle de revolver à bout portant. Il en fut éborgné pour le restant de ses jours. Guéri de sa blessure, il renoua vite avec ses premières amours : l'alcool, le jeu et les conquêtes féminines. Le sexe et l'argent encore et toujours ! Il se remaria avec une femme de mauvaise vie, éméchée à longueur de journée. Vulgaire, obscène et belliqueuse à l'image de toutes les anciennes tenancières de bars mal famés, la quadragénaire qui se targuait « de n'avoir jamais fait polytechnique » mais, par contre, « d'avoir roulé sa bosse » divorça de son bel étalon borgne pour une misérable affaire de sous. Du sordide authentique et intégral !

Essia pleura de rage et de remords même si elle savait pertinemment que la trahison des hommes était imprévisible. Mais elle savait aussi que le Chokri de ses vingt ans méritait qu'elle le pleurât. Car pendant sa jeunesse, il fut l'intelligence, l'engagement, l'altruisme et l'abnégation mêmes

Emna n'arrivait pas à trouver le sommeil. De minces raies de lumière rectilignes se projetaient sur le plafond en frémissant dans le silence de la chambre d'amis. Les battants vitrés des fenêtres étaient ouverts. Seules les persiennes étaient closes : de minces filets d'air rafraîchissaient la chambre plongée dans la pénombre. Les effluves du basilic s'insinuaient par livraisons inéga-

## Des Palmeraies sous la lune

les dans ses narines. Elle les humait avec volupté, puis tirait sur sa cigarette. Elle ne fumait que lorsqu'elle avait des soucis.

Mouhammed le Benjamin, son olivier andalou vieux de mille ans, son oasis flamboyante de Beldelhadhar, son amandier des vergers de Wadi Edheheb avait succombé, de nouveau, aux appels sarcastiques, haineux, hideux de Bacchus, son Maître et son Dieu. Les quelques années de sobriété et d'équilibre, d'amour et de tendresse à chaque lever de soleil renouvelé non plus dans la fureur passionnée de leur jeunesse mais dans le calme dense de la maturité, n'étaient plus qu'un vague souvenir. Mais en feignant l'oubli de l'engagement et du serment faits à Emna, dans les pleurs et le remords, le Benjamin jouait la carte de la mauvaise foi. Emna n'était pas dupe de cette imposture cousue de fil blanc. Elle refusait avec raison, et de toute la volonté de son être, de jouer le rôle de l'autre amante partageant son grenadier andalou avec la dive bouteille.

Mouhammed le Benjamin se savait alors, au seuil du soir de sa vie, irrémédiablement condamné à la compagnie enchaînée et envoûtante de la bouteille, source de sa damnation passée et à venir. Emna le savait aussi, mais il restait en elle, dans la perspective noire de son cœur et de sa raison, une toute petite lumière

Nouri Mimoun

tremblotante et vacillante, l'espoir de  
l'irrationnel, de l'absurde, du miracle.

Elle se voyait déjà dans l'errance et le chaos  
de sa raison, impuissante et hébétée, assise face  
à son olivier andalou desséché, calciné, sans  
plus de vie.



(...)

– Camarade Laure, tu sais bien que seule la violence révolutionnaire est à même de détrôner la classe dominante, de lui arracher le pouvoir économique, politique et culturel qu'elle accapare pour pérenniser sa suprématie, rétorqua avec fougue le jeune étudiant.

– Oui, parfaitement. Mais ce n'est pas là une loi absolue. Dans certains cas de figure, l'ampleur et la force du mouvement démocratique animé et dirigé par les forces révolutionnaires peut en venir à bout. Autrement dit, la volonté de la majorité révolutionnaire peut s'exprimer par les urnes. Pour terminer le débat de ce soir, j'ajouterai une précision au sujet de la violence révolutionnaire. Disons tout de suite qu'elle n'a rien à voir avec l'émeute, la sédition ou les gibets dressés à l'entrée des villes et des villages. Sur ce, chers amis et camarades, nous clôturons le débat de ce soir. Comme annoncé au début, nous débattons la semaine prochaine du rôle et des limites de la petite bourgeoisie

dans le processus révolutionnaire dans les ex-colonies. Salut ! conclut Laure Montagnard.

Le premier débat de la rentrée du « Cercle Marxiste d'Action et de Réflexion » de la Medina-sud, animé par Essia et Laure, avait été un succès. La salle était archi-comble. Des étudiants, très peu nombreux, beaucoup d'élèves de terminales, de petits fonctionnaires, des employés, des instituteurs, des professeurs, des ouvriers, tous des nationaux ou issus des populations coloniales, la salle vibrait et rêvait de lendemains meilleurs. La participation active et assidue de Mouhammed el Hedi Mautice-Fidel aux débats du C.M.A. R de son quartier forçait l'admiration des deux initiatrices du projet. La fibre intellectuelle de Maurice-el Hedi était naturellement portée sur l'effort théorique soutenu par un sens aigu de l'action. Au fil de ses lectures, l'adolescent découvrait l'importance décisive de ses ancêtres de la lignée paternelle dans le patrimoine des hommes tout en dressant un terrible constat d'échec : la tragique décadence séculaire des Arabes. Il en discutait souvent avec Essia, son professeur d'histoire. Tous deux aboutirent à la conclusion inéluctable d'une révolution radicale, structurelle, sur les plans politique et idéologique. Elle l'amenait peu à peu à admettre que seul un sursaut libérateur et salvateur serait à même de briser les reins de la Cin-

## Des Palmeraies sous la lune

quième Colonne et ceux de son maître, la domination étrangère aux multiples facettes.

Cette année-là, Laure avait accompli le rituel combien nécessaire de se recueillir sur la tombe de Didi le Vieux en pleine saison d'été. Car Maurice-Fidel devait poursuivre ses études de droit à Alger. Après la petite fête fort sympathique parce que foncièrement modeste et pendant laquelle Emna dansa de tout son cœur pour exorciser l'infinie tristesse qui la rongait-que la mère avait organisée pour le brillant succès de son fils au baccalauréat- on décida du départ pour Beldelhadhar. Badis, patriarche désormais sans titre et sans fonction, était furieux de voir « la Roumia » débarquer avant la saison de la grande récolte. Mais la peur bleue qu'avait le vieillard de son neveu Mouhammed le Benjamin, l'acculait à accéder au moindre désir de la veuve qui ne faisait d'ailleurs que réclamer son dû et celui de son fils.

Au cours d'un dîner offert par le grand fils de Badis en l'honneur du brillantissime bachelier, on parla beaucoup, ou peut-être seulement, de la Révolution algérienne. La militante communiste brilla de tous ses feux, de toute sa flamme, de toute sa folle passion déchaînée et envoûtante :

## Nouri Mimoun

– Serait-ce vrai, Si Mourad, que la résistance armée des militants du F.L.N gagne de plus en plus les villes ? questionna-t-elle.

– Et même les villages ! Des confins du Sahara aux montagnes du Djurdjura, les Algériens se sont dressés pour recouvrer leur liberté confisquée par le colonisateur français. Nous ne déposerons les armes qu’après avoir libéré notre territoire et notre peuple du joug de l’oppression. De nos poitrines saignées à blanc par l’exploitation et l’humiliation, ne sort plus que ce cri la Liberté ou la Mort !

Mourad el Kateb était rouge d’indignation et de colère. Sa veine jugulaire s’enflait et se dé-senflait au fur et à mesure qu’il parlait. Sa voix posée, presque monocorde, trahissait cependant une rage froide et une détermination à déplacer les montagnes.

– Après la victoire écrasante de Dien Bien Phu sur la barbarie colonialiste et sa machine de guerre, avec la solidarité agissante des peuples opprimés ou récemment libérés, et surtout, grâce à sa détermination à reconquérir sa liberté, le peuple algérien est en marche dans le sens de l’Histoire, du progrès et de la libération de l’humanité tout entière. Les hommes de Neandertal, les hommes de Cro-magnon, ce ne sont pas les combattants de la paix, de la liberté et de la dignité qui, l’arme à la main se battent pour l’avènement de la vraie vie. Non. Les hommes de

## Des Palmeraies sous la lune

la nuit, ce n'est pas nous, ce sont ceux qui dans les casernes comptent les cadavres des campagnes passées et à venir, dans les cabinets sinistres des politiques, dans les Conseils d'administration des consortiums, ces froides machines carnassières régissant le sort des hommes en les mettant à genoux. Il n'y a aucune machine de guerre qui puisse vaincre un peuple, même armé de cailloux. Et le fameux La seule négociation, c'est la guerre ! n'est qu'une fanfaronnade, une figure de style, une tirade de plus dans le dictionnaire des citations. Dire ça après Dien Bien Phu, il faut l'oser ! N'ai-je pas raison, Si Mourad ?

– Et comment donc, honorable dame ! Jacques Soustelle et consorts comprendront bien de quoi sont capables partout et toujours, les hommes qui ont soif de liberté. Quoiqu'il en soit, notre Révolution mettra hors d'état de nuire la domination de la France impérialiste. Et nous savons, nous les Algériens, que parmi nos alliés figurent en bonne place les femmes et les hommes libres de France, s'exclama Si Mourad en se raclant la gorge.

Le lendemain, assez tôt le matin, le fils aîné de Badis vint frapper à la porte de la Grande Demeure :

– Bonjour Laure, tu excuseras cette visite in-tempestive mais il y urgence à le faire. Mourad

El Kateb, le nationaliste algérien avec lequel nous avons dîné hier, demande à te parler. C'est d'une importance capitale.

– Qu'il vienne alors déjeuner chez nous, à la Grande Demeure. On mettra ton couvert, cher cousin. Mais au fait, quelles sont ses responsabilités au sein du F.L.N ?.

– Mourad El Kateb est le responsable politico-militaire de toute la région sud de la contrée, répondit le visiteur.

Les plats, tous simples et copieux-cela allait de soi- forcèrent l'admiration des convives : de la viande maigre de chevreau, du cèleri, du persil, des épinards, de l'ail et de l'oignon, le tout cuit à la vapeur. En deuxième et dernier plat, il y eut une énorme salade de tomates et d'oignon cru assaisonné à l'huile d'olive et au citron. Enfin, des dattes et de l'eau fraîche tirée de l'outre.

– Merci, un grand merci, honorable dame, pour toutes ces saveurs paradisiaques !

– Vous dites bien vrai, cher monsieur. Mais c'est la grande sœur de Didi le Vieux, mon défunt mari, qui a fait la cuisine. Je la remercierai pour vous, lui promit-elle.

– Ecoutez madame, je ne vais pas aller par quatre chemins pour vous demander d'aider la lutte du peuple algérien. Tout le monde ici à

## Des Palmeraies sous la lune

Beldelhadhar, connaît depuis une génération au moins votre passé anti-colonialiste et lui rend hommage. Je connais également votre appartenance idéologique et politique : nous estimons et respectons nos frères communistes qui dans le maquis meurent tous les jours pour la libération de leur pays, l'Algérie. De plus, votre personnalité, votre caractère ferme, sans complaisance, sont tout indiqués pour ce type de mission. J'ai appris par Badis que vous alliez, début octobre, partir pour Alger installer votre fils Mouhammed Maurice pour faire son droit, n'est-ce-pas ? J'ai pensé alors vous confier un camion d'armes et de munitions à faire passer en Algérie...

– Un camion d'armes à faire passer en Algérie ! Et me le confier à moi ? s'écria – t-elle, ahurie.

– Chut ! Oui, parfaitement. Vous prendrez bien sûr des chemins détournés, et au bout d'un certain kilométrage, des frères maquisards viendront chercher votre précieuse cargaison. Dès lors, vous n'aurez plus rien à craindre ! Ni barages volants de l'armée ni ceux de la douane ! précisa le responsable du F.L.N.

– Si Mourad El Kateb, commença par dire Laure un peu pâle et la voix émue, le F.L.N me couvre d'honneur en me confiant cette mission. L'Algérie combattante, l'Algérie des martyrs et celle de la liberté en armes me donne un pan de

sa gloire passée et à venir. L'Algérie de la résistance et de l'infinie souffrance, l'Algérie du refus, du culte de la liberté, l'Algérie du combat centenaire contre des généraux couverts de gloire pour avoir embrasé des tribus entières dans les grottes des sinistres emmurements et enfumades, pour avoir été les auteurs impunis des génocides en cascades. A cette Algérie-là, comment puis-je refuser l'honneur, le devoir et la gloire de participer à mon humble échelle à sa lutte libératrice ? Si Mourad, j'y consens de toute ma volonté de militante communiste, de toute mon âme et du haut de mes quarante ans, de toute ma rage et de ma haine de l'oppression, de toute ma passion. J'attends vos instructions, monsieur, dit-elle enfin.

– Une voiture viendra vous chercher demain à l'aube, vous et votre fils Maurice-Fidel Mohammed el Hedi. Ce sera un autre véhicule et un autre conducteur qui vous ramèneront à Beldelhadhar. N'oubliez pas vos passeports, conseilla amicalement Si Mourad.

– D'accord, tout à fait d'accord. Maintenant, j'ai une demande à vous faire : est-ce-que vous accepteriez qu'une camarade de cellule, Essia, professeur d'histoire à Tunis, et avec laquelle j'anime le C.M.A. R de la Médina sud, m'accompagne dans cette mission ?

– Oui camarade, si tu réponds de sa loyauté et de son mutisme absolus.



## Des Palmeraies sous la lune

La ville de Beldelhadhar sortait imperceptiblement de sa torpeur de canicule que traversaient encore les dernières bouffées de chaleur. Mais dans les terrains vagues et les interminables places caillouteuses tant redoutés des passants, de minces filets de fumée opaque, presque invisibles, s'échappaient du sol en dansant. Quelques rares riverains commençaient à sortir pour vaquer à leurs affaires, mais en suivant sagement, et au centimètre près, les bordures ombragées des rues et des venelles.

Laure frémit de tout son corps au contact de l'eau fraîche. Elle serra les mâchoires et s'offrit cette fois-là une deuxième cascade d'eau de puits. Encore un troisième, un quatrième seau de ce déluge bienfaisant avant qu'elle n'allât tirer de sa sieste Maurice-Fidel :

– Debout jeune homme, ton père nous attend !

– Juste une petite douche, mère et je suis à toi !

Les arbustes qui bordaient le chevet de la tombe avaient grandi et, à leur pied, les belles marguerites sauvages de toujours, fières et vigilantes, semblaient bercer la mémoire de Didi au gré du vent du crépuscule. L'arrogance souveraine du soleil qui, tout au long des jours sans

fin de l'été du Sud, mettait la ville à rude épreuve, n'était plus qu'un souvenir. Une brise modeste, parcimonieuse mais fraîche embau-mait de thym l'air du cimetière. Au chevet de Didi le Vieux- assassiné pour avoir osé rejeter, méprisant et hautain, l'ultimatum d'un petit sergent éthylique- tous deux s'agenouillèrent le visage dans les mains et le cœur palpitant. Mou-hammed el Hedi connaissait depuis peu toute l'histoire de son père et de sa mère, de leur pas-sion pour la vie, dans la dignité et la justice, de leur amour-passion. Il savait aussi depuis peu les circonstances tragiques de la mort de son géniteur. Lorsqu'il lui demanda le nom de l'assassin de son père, elle le lui révéla. « Sergio Di Loupi, mais il ne fait plus partie du monde des vivants », dit-elle, glaciale et énigmatique. Maurice-Fidel, pour l'épargner, pleurait dans sa poitrine et dans sa gorge, silencieux et l'oeil sec. Mais quoiqu'il fût, il sentait remonter du plus profond de son être physique les remous, les vibrations, les hoquets. Il se leva vite et disparut derrière un talus nu où poussaient, ternes et immobiles, impuissants et quelque peu ridicules, deux immenses eucalyptus. Là, Maurice-Fidel laissa exploser ses sanglots longtemps refoulés. La brise légère du crépuscule en amplifiait l'échos. Sa mère le laissa seul pleurer son père disparu, à un âge où l'on quitte la vie avec le remords certain d'y avoir mis les pieds. Le fils

## Des Palmeraies sous la lune

de Didi le Vieux et de Laure Montagnard laissa vagabonder sa tristesse poignante, qui alla alors chevaucher les dunes mouvantes où ses parents, silhouettes lumineuses bravant les choses et le destin, donnaient libre cours à leur amour-passion qu'embrasait encore plus la fureur indomptable de leurs cavalcades sous la pleine lune ou sous le croissant à sa naissance. « Que faire et comment faire pour survivre à cette damnation de n'avoir pas connu un père aussi flamboyant ? Il me faut doucement arrêter l'hémorragie, panser la blessure, la cicatriser. Mais le devoir de mémoire qui lui est dû reste à vie acquis. Sergio Di Loupi, pauvre bougre errant des colonies, cadavre hideux semant la mort et la désolation dans chaque famille, dans chaque maison, tu m'as ravi mon père et condamné, si jeune, ma mère au veuvage. Mais mon père, en méprisant la mort, a gagné sa liberté. Par contre, toi, tu as vécu triste victime de ta démente, de ta servitude intrinsèque. Tu es mort dans la rouille et la souillure de tes excréments de laquais impénitent. Ton crime a certes dévasté notre quiétude, mais sous les cendres de notre malheur, couve encore et toujours la braise ardente de notre combat libérateur. Sergio Di Loupi, on n'enferme pas la liberté dans un tombeau. Mais toi, si. »

Maurice-Fidel, très pâle et les traits tirés, vint toucher tout doucement l'épaule de sa mère qui ne réagit pas à l'appel de son fils. « ... Didi, Mouhammed el Hedi a brillamment décroché son baccalauréat. Nous allons bientôt à Alger pour l'inscrire à la faculté de droit. Essia, une camarade de lutte m'y accompagnera. Je dois également avec elle m'acquitter d'une tâche délicate dont la résistance armée algérienne, nous a chargées. Je t'en parlerai en détail à mon retour, Didi. C'est l'heure de partir. Tu me manques mon Didi et tu me manqueras jusqu'à la fin de mes jours. Mais qu'y puis-je, sinon continuer à m'abandonner comme un pauvre esquif sans plus de gouvernail à l'assaut meurtrier des marées hautes de ma mémoire, ou, au contraire, me réchauffer en psalmodiant ton nom, caressant la tête de notre enfant pendant les matins calmes de ma nostalgie. Tu sais Didi, mon Didi à moi, que de te savoir ici, même mort, étendu à mes pieds, m'aide à continuer le bout de chemin qui me reste, à lutter et à lutter encore pour ceux, et avec ceux, qui n'ont que l'os décharné de leurs bras pour survivre. Au revoir, Didi. »

Aller se recueillir sur la tombe de son compagnon et amant lui coûtait beaucoup mais elle supportait avec ascétisme cette terrible tension nerveuse. Cependant, elle s'en allait sereine, ressourcée, comblée. Même dans le néant de la

## Des Palmeraies sous la lune

mort, elle restait sienne parce qu'elle n'avait cessé d'appartenir à elle-même. Les serments de Laure ne badinaient ni avec la vie ni avec la mort.

Debout au chevet de la tombe immaculée de son père, Mouhammed El Hedi était d'une immobilité de statue. Il était pétrifié dans un mutisme dont il était seul à connaître les clameurs et la fureur.

Ils quittèrent le cimetière que seule éclairait la pleine lune. Laure se retourna une dernière fois comme pour appeler son compagnon à la rejoindre. Maurice-Fidel se dit que jamais cette femme de l'honneur et du serment ne se consolait de la perte de son amant, Didi le Vieux assassiné à vingt sept ans, cinq mois, treize jours.



Au numéro neuf de la rue Ibnou Rochd, dans la maison même où Mouhammed le Benjamin et Emna s'étaient promis une nouvelle fois l'amour et la passion, les choses allaient mal. Mouhammed retrouvait dans l'amertume et le désespoir silencieux de la cinquantaine des hommes qui meurent prématurément, la grande absente, sa dive bouteille. Dans un moment d'égarement, il vendit la Grande Demeure de Beldelhadhar, l'immense forteresse de ses ancêtres issus des rivages de l'Atlantique sud. La sauvage et fière beauté d'Emna se fânait et sa santé déclinait, mais elle continuait à régenter sa maison d'une main ferme. Elle accordait à l'éducation de ses enfants, encore jeunes, une attention toute particulière faite d'un dosage naturel entre une sévérité sans complaisance et une tendresse sans faille : « La tendresse, ça se mérite. On ne la prodigue pas sans contrepartie », disait-elle.

Le médecin avait diagnostiqué un diabète sévère. Emna encaissa la chose sans broncher. Sa pugnacité dans le combat ne l'avait jamais abandonnée. Elle sentait et savait avec la certi-

tude du dépérissement de son corps que son amandier andalou, mort dans un champ de vignes et resté sans sépulture, n'était plus qu'une relique. Une relique terne et poussiéreuse, mais une relique sacrée. Mouhammed le Benjamin, hagard, comme saisi d'un vertige dégringolait la pente, happé par une force dont il ne contrôlait ni l'intensité ni la direction. Les fissures devenaient gouffre béant. Un vent de braises et de cendres, sans pitié et sans pardon, soufflait, lugubre et tenace dans la maison du couple dont l'effondrement était désormais l'issue fatale.

Essia et Laure n'avaient pas fini de traverser le corridor attenant au patio qu'Emna venait déjà les accueillir sur le seuil de la porte. En donnant une forte et longue accolade à sa confidente et amie de vingt ans, Laure remarqua qu'elle s'était maquillé légèrement les yeux et qu'elle sentait la fraîcheur alternée de la rose et du jasmin. Mais elle saisit au vol le chagrin de l'amour blessé dans le regard terne qu'animait parfois pourtant l'éclair fulgurant du souvenir de son amour-passion. Emna n'allait pas bien. Les trois femmes prirent le thé à l'ombre d'une vigne grimpante qui, après une longue et fertile carrière, cessa de prodiguer ses grappes. Leur silence sonnait le glas d'un amour-passion qu'on emmenait, enveloppé dans son linceul blanc, se dissoudre dans le néant. Le crépuscule



## Des Palmeraies sous la lune

s'épaississait et la nuit commençait à envahir toute chose dans le patio :

– Essia, n'oublie pas de lire une prière en mon nom sur la tombe de mon cousin, ton papa, enterré au cimetière d'El Alia, à Alger.

– Compte sur moi, Emna.

– Je t'embrasse Emna. A Bientôt, dit Laure..

Les affaires des deux voyageuses étaient prêtes depuis la veille. Celles de Maurice-Fidel aussi. Les instructions de Si Mourad étaient qu'ils devaient rester chez eux toutes les nuits jusqu'à ce qu'on vînt les chercher.

Le heurtoir de la porte extérieure résonna dans les escaliers. Laure alla ouvrir.

– Bonsoir madame. Hocine Wahrani. Si Mourad m'envoie vous chercher pour le voyage à Beldelhadhar, mademoiselle Essia, votre fils Mouhammed el Hedi et vous-même. Nous devons partir à l'instant pour éviter la grosse chaleur du jour. Vous êtes prêts ?

– Bonsoir monsieur. Oui, bien sûr. Juste le temps de charger les valises dans la malle et on y va, répondit-elle.



Quelques rares et faibles lumières scintillèrent soudain au détour d'une route qui montait en méandres : c'était le gros bourg des Trois Sources, lieu de villégiature et de débauche de la fille honnie puis bannie du Pharaon. C'était ici, dans le Ruisseau Salé qu'elle se donnait, ruisseau lante de son désir sauvage et ivre de sève fermentée de palmier, à ses amants dont beaucoup moururent, dit-on, d'épuisement. A la sortie du bourg encore endormi, la cascade jetait avec quelque colère ses paquets d'eau fraîche au fond d'une gorge tapissée de broussailles luxuriantes. La puissante limousine noire gronda de nouveau de toute sa mécanique increvable pour avaler les derniers kilomètres avant Beldelhadhar.

Si Mourad El Kateb et le fils aîné de Badis, le vieux patriarche sans plus de titre et sans plus de fonction, faisaient les cent pas devant la Grande Demeure de feu Didi le Vieux. L'horizon s'éclaircissait lentement, très lentement, comme s'il narguait la clarté du jour pour

l'empêcher de venir éteindre les dernières étoiles.

Lorsqu'Essia descendit de son siège arrière et que le regard doux et vigilant de Si Mourad croisa le sien, ils comprirent tous deux que quelque chose de sublime allait leur arriver. Essia se trahissait en feignant de s'intéresser aux pigeonniers en haut de la muraille.

—Soyez les bienvenus. Reposez-vous bien. Hocine reviendra avec le camion avant la tombée de la nuit. Je vous reverrai toutes les deux à Tunis, le mois prochain : vous serez prévenues à temps, lança-t-il en partant.

A la frontière, tout se passa comme prévu grâce à la complicité militante d'un douanier, Vincent Moriceau, gagné à la cause des insurgés. Mais un autre fonctionnaire avait l'air d'aimer beaucoup son travail, et entendait visiblement bien le faire. Il fit donc signe au chauffeur de venir se garer le long du mur, ce qui voulait dire, sans l'ombre d'un doute que le contrôle serait systématique et minutieux. Le visage de Laure s'assombrit mais, surprenant le regard furtif, très professionnel du douanier, elle ébaucha un léger sourire de simple politesse. Elle n'était pas de celles qui usaient de charme pour arriver à leurs fins. Le douanier se dit que si la voyageuse avait quelque chose à

## Des Palmeraies sous la lune

dissimuler, elle aurait eu un autre comportement. Mouhammed El Hedi descendit du camion et, en compagnie d'Essia, alla faire viser les passeports. Laure discutait tranquillement avec le douanier en chef, Vincent Moriceau, tandis que Hocine Wahrani, un militant de la vieille garde, accompagnait le fonctionnaire dans sa fouille :

– Qu'est-ce qu'il y a dans cette commode ?

– Sûrement du linge, des vêtements... que sais-je encore ? répondit le chauffeur, désinvolte, un air d'ennui certain sur le visage.

– Et dans cette cuisinière ?

Rien à coup sûr !

Le furetage des premiers meubles n'avait rien donné. Tout était dans l'ordre et la légalité jusque là. Mais lorsque Laure vit que l'inspection allait commencer au fond de la benne, elle lança à Vincent d'une voix basse « Maintenant ! Maintenant ! »

– Dis donc un peu Julien, c'est fini, cette fouille ? Qu'ils partent alors ! Ils ont bien de la route à faire jusqu'à Alger ! Bonne route mesdames, messieurs ! s'écria Vincent qui ne manqua pas de jeter quelques fleurs à Julien en le comparant à un furet exceptionnel qui ira loin dans la hiérarchie.

A quelques kilomètres du lieu de déchargement de la précieuse cargaison, les choses faillirent mal tourner : Hocine Wahrani vit clignoter au loin, dans l'épaisseur de la nuit, les phares bleuâtres d'un convoi de l'armée ennemie. Il éteignit rapidement ses feux et se rabattit sur le bas-côté de la route à la recherche d'une piste qui le mènerait au cœur du bois où il cacherait son camion. Pas de piste, seulement de la malchance ! Le chauffeur n'avait plus le choix, le bruit des moteurs du convoi s'amplifiait en se rapprochant. Sans plus d'hésitation, il engagea son véhicule lourdement chargé sur un relief horriblement accidenté. Au bout d'une centaine de mètres, il arrêta son engin et là, tous les quatre le dissimulèrent sous quelques branchages. Dans la jeep de tête, avaient pris place deux ou trois gradés qui sifflotaient un air sinistre de musique martiale. Ils faisaient par là œuvre de patriotisme en emmenant à la mort et à la haine les fils du peuple français. A l'arrière du convoi, les jeunes appelés du contingent hurlaient joyeusement des chansons à la gloire des saucis-ses de Strasbourg !

– Nous l'avons échappé belle ! Vous savez, ces convois arrêtent et fouillent toutes sortes de véhicules. Même les gens empruntant la route à pied, dit, soulagé, Hocine Wahrani.

– Patience, patience, jeune homme ! La cargaison est toujours là. Nous ne crierons victoire

## Des Palmeraies sous la lune

que lorsque les muletiers en auront pris possession tout à l'heure, répondit Laure, calme mais scrutant intensément l'horizon.

L'exceptionnelle puissance du moteur enroutait les pentes raides des monts et collines densément boisés avec une facilité étonnante. Constantine n'était plus bien loin. Au sommet d'une côte particulièrement raide, tous les trois virent se dessiner soudain dans le champ des phares quatre silhouettes armées leur intimant l'ordre de se rabattre sur le bas-côté. Le chauffeur s'exécuta. Laure, sans bouger les lèvres et en regardant droit devant elle, leur rappela la consigne de « laisser parler seule Laure ».

– Tout le monde descend ! vociféra avec beaucoup de zèle parfaitement inutile un gradé petit de taille empestant le gros rouge et le saucisson à l'ail.

Le sergent-chef qui reconnut en la personne de la passeuse d'armes l'Européenne, désapprouva son subalterne d'un regard furibond. Elle saisit alors au vol toute l'étendue de la galanterie sélective et raciste du sergent-chef :

– Excusez-moi cher monsieur, mais je me dois de vous dire que la galanterie due aux dames, à toutes les dames, n'est point votre fort. Vous m'en voyez toute désolée et fort chagri-

née, monsieur, protesta – t-elle en cherchant l'assentiment du chef.

– J'en suis sincèrement désolé à mon tour, chère madame. Je vous prie d'accepter mes excuses et les siennes. Qu'est-ce que vous transportez et où vous rendez-vous ?

– Je suis fort aise de tant de galanterie ! Que de bonnes manières et que de soin vos parents ont mis dans votre éducation ! Le Bien et le Beau sont encore de ce monde, et je m'en réjouis fort, cher monsieur ! Nous nous rendons à Alger où nous nous installerons définitivement mon fils et moi. Et là, ce sont nos meubles, ne cessait-elle de débiter avec tout le pédantisme et l'accent affecté des bourgeoises oisives et stupides.

Impressionné par le verbiage et les manières volontairement affectées de la jeune femme, le sergent-chef jeta à peine un furtif regard oblique à la cargaison de meubles au milieu desquels Maurice-Fidel feignait de dormir en étouffant ses rires. Jamais, il n'avait soupçonné chez sa mère ce talent de comédienne accomplie.

– Monsieur, je ne voudrais point vous déplaire mais il nous faut être à Alger aux premières heures du jour. Toutes les bonnes choses



## Des Palmeraies sous la lune

qu'on puisse souhaiter à un homme de tant de galanterie, je vous les souhaite à mon tour. Bonsoir monsieur, dit-elle en lui tendant une main molle et désinvolte.

Le sergent-chef s'empressa de lui faire courbette en lorgnant du côté du petit gradé plus éméché encore qu'auparavant :

– Tu es aux arrêts pendant deux jours ! Au cachot, sous terre ; au pain sec et à l'eau, rustre, poltron de mes deux !

Pour le conducteur et les deux passagères, s'endormir ou même somnoler leur était défendu. C'était là une consigne à ne pas transgresser. Car à le faire, compromettrait dangereusement la mission. Le chauffeur qui connaissait les ruses et l'esprit retors des militaires des barrages volants, s'était pourtant laissé prendre au piège cette fois-là. Le coup de se tenir en guet-apens, tous feux éteints, sur le côté opposé d'un sommet de côte était d'une efficacité redoutable. Le suspect est soudainement à découvert sous les projecteurs des militaires et à portée immédiate de leurs armes. Hocine Wahrani se dit qu'il n'y avait rien à faire contre ce type de ruse et n'était la formidable mise en scène de Laure, la précieuse cargaison ne serait jamais arrivée à bon port. C'était à cet instant précis de sa réflexion qu'il vit dans le champ jaunâtre de ses phares

des cageots vides, vraisemblablement abandonnés sur le bas-côté droit de la route. Il reconnut le point de repère et commença à compter les pistes. A la quatrième, il bifurqua à droite et s'engagea à petite vitesse dans la forêt qui dormait, les yeux ouverts, dans le noir dense de la nuit triomphante. Le moteur coupé, les vitres de sa cabine fermées, le camion muet, gauche, absurde dans son intrusion nocturne était pris en sympathie par l'épais feuillage des hêtres et des platanes, des bruyères et des chênes, des eucalyptus et des sapins. Toute la flore se mobilisait, à qui mieux-mieux, pour dissimuler aux regards malveillants l'engin fugitif, l'artillerie de l'homme libre. Un silence de mort régnait dans la cabine. On scrutait le noir dans toutes les directions. On tendait l'oreille. Mouhammed El Hedi Maurice-Fidel fut réveillé par le silence qui le figea à son tour.

Deux masses compactes commençaient à dessiner leurs contours dans l'obscurité. Hocine et les deux femmes, les sens tendus à l'extrême et la bouche sèche, entendirent un bruit de pas étouffés dans le sable fin d'un sentier sinueux. A quelques mètres du camion, deux hommes surgirent du noir. Ils portaient des vêtements noirs et s'étaient enduit le visage et les mains de suie. Soucieux de garder leurs bêtes fraîches et capables de répondre à toutes les sollicitations,

## Des Palmeraies sous la lune

peut-être sévères parfois, les hommes allaient à pied en les tenant par la bride. Les bêtes de somme, de magnifiques mules d’Egypte, hautes sur pattes et d’une robustesse légendaire, étaient dressées à la discrétion et à l’obéissance. Hennir ou claquer frénétiquement les oreilles, braire sans retenue et sans pudeur, dans le chaos des impératifs du rut, au passage d’une femelle, tous ces dérèglements étaient choses étrangères au mulet d’Egypte. Deux autres muletiers, suivis de leurs bêtes firent leur apparition. Le déchargement pouvait commencer après l’échange du mot de passe. Tous se mirent à la tâche. Les armes furent rapidement déchargées et chargées grâce à l’abondance de la main-d’œuvre. Les muletiers et leurs bêtes s’éparpillèrent alors dans la forêt en prenant des directions différentes. Les armes devaient arriver à destination ou être mises en sécurité impérativement avant l’aube.

Lorsque les pâles lueurs du petit matin apparurent, faibles et indécises, à travers le pare-brise, Essia dormait encore, la nuque en équerre et la mâchoire pendante. La fatigue et les émotions des barrages volants avaient fini par terrasser ses dernières réserves de résistance. La dormeuse ponctuait son sommeil de réveils brutaux en demandant, les yeux exorbités et les cheveux dressés, si tout allait bien et où ils étaient. Tranquillisée par la chaude présence de

ses deux coéquipiers, elle replongeait dans son sommeil en poussant un soupir de moribonde. Sa compagne, malgré son piteux état, ne pouvait plus réfréner ses rires, elle leur donnait libre cours. Les vastes plaines céréalières, dans les hauts-plateaux, n'en finissaient pas de s'étirer à perte de vue jouissant de leur brève jachère d'été et attendant les labours et les semailles de l'automne. Les hauteurs escarpées de Kabylie suspendues à la ligne brumeuse de l'horizon, se laissaient imprégner jusqu'à la racine des premiers rayons du soleil.

– La journée sera chaude et claire, lumineuse même : Alger n'est plus qu'à une heure et demie de route, annonça Hocine.

– Ah, la bonne nouvelle ! Tu ne reprends pas la route pour Wad-Souf aujourd'hui, j'espère, demanda Laure..

– Bien sûr que non ! Je dois d'abord me débarrasser de ces meubles bénis, en les vendant à un brocanteur de mes connaissances. Et après une nuit de repos bien mérité, je rejoins mon port d'attache Wad-Souf.

– Vous êtes de Wad-Souf ?

– Pas précisément ! Car je suis à la fois des rivages de l'Atlantique ou de ceux du Golfe

## Des Palmeraies sous la lune

arabo-persique, du Djurdjura enneigé ou du Hoggar calciné, de l'Euphrate et de ses palmeraies verdoyantes ou de la Basse-Egypte et de ses vents incandescents. Je suis de partout et même d'ailleurs. Je suis là où il y a résistance à l'oppression, à la spoliation. Je suis de Palestine ou d'Algérie, du Pérou ou de Dien Bien Phu. Tout comme toi, je suis de tous les combats libérateurs. Là où je lutte pour la liberté, c'est là où se trouve mon pays. En somme, le monde m'appartient et je lui appartiens.

– Hocine, ce que tu dis là embaume mon cœur et reconforte mon esprit. Nous les aurons, les ventrus qui s'empiffrent de notre chair et de nos malheurs à chaque aube renouvelée.

– Oui, Laure. Est-ce que je peux vous appeler Laure ? demanda Hocine avec le respect d'un homme d'honneur à une femme d'honneur.

– Mais oui camarade, tu le peux parfaitement. Nous avons les mêmes idées et nous luttons pour l'avènement du même monde.

– Tu sais, qu'une fois encore, les Soustelle et les Massu, les Bigeard et tous les autres ultras ont bu de notre sang en guillotinant, dans les

cours de leurs sinistres prisons, des résistants, des adolescents de dix-sept ans ?

– Oui, je sais. En immolant cet enfant, ce grand enfant à la guillotine, l’opresseur se souciait seulement de la pérennité de son système. L’opresseur martelait alors que Force devait rester à la loi. La sienne. Celle de l’oppression et de la barbarie. La bestialité à l’état nu. N’en déplaise aux juges en service commandé et à leur arsenal juridique, véritable machine à tuer ! N’en déplaise aux scribouillards, aux écrivillons, aux mercenaires de la plume, aux plumitifs de tous poils, comme aimait tant ironiser le communiste Laurent Montagnard, mon père... balbutiait Laure d’une voix étranglée, les mains crispées sur un journal enroulé.

Alger commençait à s’insinuer au loin dans la franche clarté d’un matin d’été. La forêt de Bouzaréah, suspendue entre ciel et mer, incrustait ses racines griffues dans les entrailles d’une montagne aux pentes abruptes mais accueillantes. Ceux qui savent l’apprécier, l’estimer ou l’aimer, cette fière forêt à la beauté farouche sait à son tour comment les séduire, les combler ou les subjuguier. Sur la route, on n’arrêtait pas de croiser les convois militaires exhibant à des fins dissuasives leurs armements lourds et légers, des colonnes en tenue de combat, des voitures

## Des Palmeraies sous la lune

de hauts gradés filant à toute allure. C'était une odeur de guerre et de mort qui planait, endeuilant tout le monde et toute chose. Mais Alger, conscient des périls, défiait l'opresseur, contre le malheur et à cause de lui, continuait à sourire de toute l'éclatante blancheur de ses dents car les combattants de la liberté avaient besoin du sourire et des youyous de leurs mères, de leurs femmes, de leurs sœurs jusqu'au pied de l'échafaud.

A mi- hauteur de la rue de la Lyre, Hocine put enfin garer son camion bien encombrant, juste devant une venelle montant en méandres dans les viscères rebelles de l'Algérie en armes : La Casbah. Ils se dirent rapidement au revoir en se serrant fortement la main et en se donnant l'accolade.

La rue restait identique à elle-même : courant en dédale tout au long de La Casbah, la rue Bosquet a vu naître et dépérir pendant les cinq siècles de son histoire des multitudes infinies de trames et de drames passionnels, d'amours ou de haines sublimées, de fidélités ou de trahisons tues ou éventées. Malgré sa fatigue, Essia, tel un arbre pétrifié, sans sève et sans feuillage, avançait à petits pas, la tête bourdonnante, écrasée de questions absurdes, sans réponse. C'était là-bas, juste à ce tournant à l'apparence anodine,

## Nouri Mimoun

au numéro sept que naquit, fier et déjà rebelle, fougueux et novateur, boulimique de certitudes sans quartier, à la mesure de ses vingt ans, le premier amour d'Essia, alors étudiante.

– Hé Laure ! C'est là ! Excusez-moi. J'étais ailleurs.

La mère et son fils revinrent sur leurs pas et, devancés par Essia, franchirent le seuil d'une immense porte verte cloutée qu'une vieille femme tenait entrebâillée. Houria, la tante maternelle, reçut les visiteurs avec une gentillesse et une joie toutes naturelles et lorsqu'elle apprit qui était Laure, elle alla, les larmes aux yeux, l'étreindre de toutes ses forces en lui baisant le front et la tête en signe de profond respect et de haute estime. Après le déjeuner sans fastes, mais copieux, et une somptueuse sieste, le courtier, prévenu par le garçon de Houria, vint frapper à la porte. Il proposait un studio de deux pièces, une grande et une petite, au cinquième étage d'un immeuble situé au point de jonction de la rue Rovigo avec la rue d'Isly, à deux pas de la fac. Ils se dépêchèrent tous les trois d'aller visiter les lieux, car le couvre-feu verrouillait le quartier à vingt et une heures.

La salle de séjour et la petite pièce donnaient sur un large balcon qui faisait le coin de



## Des Palmeraies sous la lune

l'immeuble. Les meubles étaient d'une sobriété toute spartiate, ce qui n'était pas sans flatter les goûts simples, et parfois tout à fait austères, de Mouhammed el Hedi Maurice-Fidel.

– Ca me convient et ça me plaît, mère. Clair, spacieux, un panorama magnifique. Au Nord-Est, la mer, au Sud, la ville, l'immense ville d'Alger. On le prend ?

– Parfait ! Ca m'a plu du premier coup d'œil ! s'exclama Laure en se retournant vers le vieil homme qui sentait fortement le pastis et le malheur d'une vie en ruines.

– Ce sont là des lieux propices au travail. Ensuite, on y séjourne agréablement, dit le vieil homme avec beaucoup d'objectivité et d'honnêteté.

– Bien. Je vous règle une année de loyer. L'année civile, j'entends. De septembre à septembre. Car mon fils pourrait occuper son logement pendant les vacances. Nous souhaitons un bail de quatre ans ; le temps que mon fils finisse son droit. Ceci est un acompte. Je vous verserai le reste demain matin, à la signature du contrat.

– On se revoit demain au pied de l'immeuble, à neuf heures ? proposa le vieux retraité qui, visiblement était la gentillesse et l'amabilité mêmes.

Après avoir gratifié généreusement les services du courtier, Laure, l'intelligence avide et le regard en alerte, attaqua la montée raide de la rue Rovigo. A ses côtés, Essia marchait avec l'aisance de l'Algérois qui retrouvait d'instinct toute la souplesse de sa mécanique osseuse. Quant aux autres, au bout d'une trentaine de mètres, ils commençaient à haleter et à pâlir à vue d'œil. Le crépuscule tardif de la saison chaude enveloppait peu à peu de ses ombres tâtonnantes la ville. Seule la mer, au-delà des quais et des bateaux noirs du pillage et de l'appauvrissement, s'entêtait pour un temps encore à réfléchir les dernières lueurs rougeâtres du jour. Dans le bruit infernal du frein-moteur et du grésillement des pneus, des véhicules militaires de tout gabarit descendaient la pente raide de la rue. Des automitrailleuses avec leurs serveurs prêts à faucher, dans le cynisme et l'indifférence, la vie des insurgés potentiels ; des transports de troupes, des tanks, des jeeps bondées de gradés, tout ce beau monde allait imposer par la violence des armes, comme à chaque soir, le couvre-feu à la population de La Casbah, dans sa propre ville, dans son propre pays.

## Des Palmeraies sous la lune

Rien, absolument rien, n'arrêtait le bras armé de l'usurpation et de la spoliation.

Le petit groupe avait pris le rythme de l'escalade et avançait à petits pas pressés. Vingt heures : l'heure du couvre-feu approchait. Aucune rue ni ruelle ne débouchait sur le numéro sept de la rue Bosquet, leur destination et leur refuge pour la nuit. Il ne leur restait plus qu'à pénétrer dans La Casbah en empruntant les venelles jouxtant les contreforts de la sinistre prison Sarkadji. A l'entrée des immeubles, sur les trottoirs ou agglutinés sur les bancs publics de cette rue qu'un profond ravin sombre fendait en son milieu, aux fenêtres ou aux balcons parcimonieusement éclairés, devant les bars où s'accumulaient parfois, impayées, les ardoises des petits employés trompés par leurs femmes dans le lit des veufs éplorés, partout la colonie de peuplement prenait le frais. Espagnols ou Maltais, Italiens ou Français, Wallons ou Flamands, Belges ou Allemands, prolétaires ou lumpen-prolétaires, petits fonctionnaires ou petits magasiniers, cheminots ou contremaîtres, maçons ou peintres en bâtiment vivaient leur vie au mépris souverain et criminel de celle des autres, les Algériens. « Le Code Noir, le Code de l'Indigénat, céder le passage au Blanc ou descendre carrément du trottoir, voilà où en est encore l'humanité en plein vingtième siècle ! »

se dit Laure en lançant un regard foudroyant de ses beaux yeux vert sombre à un groupe de garçons de bordel debout devant une caverne de filles de joie au nom pompeux « Les Asphodèles de l'Eden ». Des parachutistes haineux et colériques, le doigt sur la gâchette, criblaient les passants de leur regard perçant. De vrais rapaces en position de rapine orgiaque. Le cordon des hommes en treillis avait littéralement pris dans l'étau de sa vindicte et de son impuissance rageuse et enragée le périmètre extérieur de La Casbah, des hauteurs verdoyantes de son flanc sud jusqu'à l'esplanade ondulante de ses arrières nord. En pénétrant plus avant dans ses entrailles semi obscures, comme assoupies, le petit groupe vit, à l'angle des rues stratégiques, danser à la faible lumière des réverbères publics, les silhouettes belliqueuses des hommes de troupe.

Essia s'engagea à grands pas dans la rue Bosquet, puis franchit la porte du numéro sept qu'une main invisible venait d'entrebâiller. Ses compagnons s'y engouffrèrent à leur tour.

– C'est la guerre par la terreur de la population civile. Dans les campagnes, bombardements au napalm et déportations massives. Les châtiments collectifs chers au colonialisme ! Une réédition technologiquement plus avancée que les Enfumades du XIX<sup>e</sup> siècle, de triste

## Des Palmeraies sous la lune

mémoire, s'écria Essia, la voix chevrotante et les pommettes écarlates de colère.

Dans cette splendide demeure de style mauresque, étaient au rendez-vous ce soir là la tristesse, le chagrin, la mémoire enflammée d'un bonheur à jamais perdu, le remords de s'être trompée et d'avoir été trahie, l'honneur et la fierté de ne s'être jamais reniée dans les combats de l'avènement de l'homme. Le cœur d'Essia saignait et gémissait au creux de sa poitrine. L'homme qu'elle avait tant aimé s'était avéré la vilénie même, l'accomplissement intégral de l'abject, une immondice de plus dans la décharge des laquais bénissant les crachats de leurs maîtres et se gavant des reliefs de leurs repas. Il n'y a rien de pire qu'un pauvre qui trahit les siens.

Laure sirotait son thé en tirant doucement sur sa deuxième cigarette de la journée. Elle était pensive en écoutant le dense silence de son fils Maurice-Fidel :

– En somme, l'équation algérienne me semble se résumer en ceci : une armée d'occupation, une colonie de peuplement, le pillage systématique des richesses. Et en face, le désarroi d'un peuple dépossédé de son avoir et

de son être : sa terre, sa liberté et son identité, finit par dire le jeune homme.

– C’est absolument cela et rien d’autre ! renchérit-elle. Les petits colons prennent le frais dans l’insouciance et les vapeurs euphorisantes de leur pastis, tandis que l’Algérien, l’unique propriétaire des lieux depuis la nuit des temps, est tenu en respect par la gueule hideuse des canons. De la violence barbare à l’état pur !

– Les jours de l’oppression sont désormais comptés, même si la nuit coloniale est encore longue. La liberté ou la mort, les Algériens tiendront parole. Je le sais par ma mère, cria de toutes ses forces Essia, l’écume aux lèvres.

Et qui ne hurlerait pas sa révolte et son refus, sa rage de vaincre l’adversité et sa soif de liberté face aux paras d’Alger !

Le dîner se passa ce soir-là dans une atmosphère de silence pesant, le silence de ceux qui ont beaucoup à dire. Laure savait toute la valeur de la détermination silencieuse de sa raison et de son cœur. C’était précisément cette hantise de la rectitude et du serment donné qui lui avait valu l’immense amour de son Didi, son compagnon, autant que l’estime et l’amitié de ceux qui l’avaient connue.

## Des Palmeraies sous la lune

La vieille tante Houria avait l'ouïe très fine mais la vue défaillante. Depuis des années, elle dormait peu et mal, assaillie par les soucis de l'âge et le poids de ses terribles souffrances tues et enterrées dans la vaillance de son cœur. Elle entendait s'amplifier et déferler en vagues successives les clameurs déchaînées de ceux qui, en attendant de basculer à leur tour dans le vide et le vertige de leurs têtes tranchées, chantent la gloire de leur pays et celle du supplicié, martyr de la liberté.

– Essia ! Essia ! Réveille-toi vite et va réveiller Laure. Mouhammed, réveille-toi et rejoins-nous à la terrasse, criait la vieille femme en lançant ses premiers youyous.

Les deux femmes savaient tout ce que cela voulait dire, mais pas Maurice-Fidel.

– A cet instant précis, la bourgeoisie française, jamais repue du sang des patriotes est en train de noircir dans l'horreur et l'indignité une page de son histoire. Cette abomination, elle l'avait déjà commise en versant le sang des Communards. Maurice-Fidel, rappelle-toi et n'oublie jamais qu'en ce moment même, la tête d'un combattant de la liberté vient de rouler, sanglante, dans un panier rempli de son. Si tu veux vivre en homme libre, sache opposer, mon

fil, au Force restera à la loi la force de la liberté.

Sur les terrasses encore plongées dans les derniers clairs-obscur de l'aube, les Algéroises de La Casbah, fillettes et jeunes filles, jeunes femmes, femmes ou vieilles femmes, toutes, absolument toutes, par milliers, lançaient leurs youyous, stridents et résonnants, allègres et confiants, à la face des bourreaux médusés. Le résistant du jour et de la nuit n'entendit pas tomber le couperet. Il était déjà dans les bras des siens, enveloppé dans son linceul d'éternité fondatrice, libératrice.

Dans la cour de la lugubre prison, la guillotine, colosse vorace aux pieds d'argile, gardait haut levé son couperet d'acier. Sa gueule béante réclamait encore des têtes, des têtes de maquisards.

Les prisonniers, femmes et hommes, refusèrent de se nourrir pendant toute la journée. Ce fut un jour de jeûne à la gloire et à la mémoire du martyr de la liberté.



L'enfant, en entrant en coup de vent dans la chambre des parents, se figea, comme pétrifié par l'intensité et la densité de la scène. Sa mère, leste et féroce, se saisissait de tout ce qui pouvait lui tomber sous la main et l'envoyait s'écraser contre le mur. L'enfant se rappellera toute sa vie de la belle table de chevet en nacre et du bracelet-montre de son père qui volèrent en éclats. L'enfant se souviendra aussi toute sa vie de la douleur violente qu'il sentit à l'estomac lorsqu'il vit la main de sa mère s'abattre, lourde, haineuse et vengeresse, sur le visage presque impassible de son père. Le regard légèrement interrogateur, ironique et certainement masochiste trahissait une détermination froide, sans appel. Ses yeux marron clair disaient, dans un silence que seul cassait le fracas des gifles, l'amertume étrangement ébahie, quoiqu'un peu amusée, de cet homme qui voyait désormais s'effondrer les derniers débris de son amour-passion. Emna, sa compagne, sa femme et sa passion, sa tige de jasmin et son rosier dévasté, avait consommé la rupture et sauté dans l'abîme. Son grenadier andalou mourut cette

nuit-là, dévoré par les flammes d'un gouffre à l'appel insistant, fascinant. « Le divorce est la chose licite que Dieu honnit le plus », aimait dire Emna. Le couple de quarante ans se défit dans la semaine : la gangrène le rongait et le minait depuis longtemps. Après son divorce, Emna s'installait, silencieuse et la mort dans l'âme, dans son diabète galopant et l'adoration de ses enfants encore adolescents. Mouhammed le Benjamin, quant à lui, s'acharnait, sans trêve et sans répit, sur ce qui restait de son être. Sans jamais cesser de boire, il alla « convoler en justes noces » comme le disait sans rire l'un de ses collègues féru de faits divers. Il épousa une pauvre jeune fille de pêcheurs pauvres. Il fit à la pauvre femme une nuée d'enfants et mourut à l'arrivée du cinquième, en s'effondrant terrassé par sa phtisie dans le cabinet d'un médecin aimé et adulé de tous pour lequel la Terre Promise n'était qu'un mythe, mais un mythe dangereux.

Les deux fils d'Emna, le cadet et le benjamin firent enterrer leur père là où il avait toujours vécu, là où il vit naître et mourir son premier et dernier amour, son amour-passion de quarante ans, là où naquirent tous ses enfants. Le jour de l'enterrement, au début d'une saison chaude, sèche et toute caniculaire, il y eut quelque monde dans le hall de l'immeuble. Aucun cri, aucune lamentation ne sortit de la bouche des

## Des Palmeraies sous la lune

femmes. Sur le visage pâle du benjamin, coulaient les larmes de l'absence, du coup de grâce, de la délivrance et de la mort. En filigrane, mais bien réelle, l'ombre à la fois tendre et provocante de Mouhammed le Benjamin, son père, surgissait dans le noir de sa douleur. Dans la large allée bordée d'eucalyptus que leur âge avait fanés, fripés, malmenés, se détachait du cortège funèbre la silhouette mince du fils qui se tenait, silencieux et immobile, à la naissance de la perspective ombragée. Il vit disparaître au tournant de l'allée, comme vite englouti par une rangée de cyprès qui avaient depuis longtemps séché leurs larmes, le linceul immaculé de son père, Mouhammed le Benjamin, fils unique de Zaara el Hammamia. Le jeune homme ne voulait pas voir le grenadier andalou de sa mère plonger dans le trou noir de la poussière et du néant. Raide comme une tige d'ébène, il attendait avec son frère aîné, à l'ombre d'un eucalyptus en lambeaux que vienne s'accomplir le fastidieux rituel des condoléances.

Dans le petit salon nu où il s'était assis dans un coin à même le sol, il vit sa mère entrer de son pas feutré habituel et tourner autour de la dépouille imaginaire de son amandier andalou. Emna, blanche et folle de douleur, anéantie mais debout, tremblait de tout son corps mince en balbutiant des mots à peine audi-

bles : « Mouhammed ma rose et mon jasmin flétris par l'injure et la trahison du serment, mon grenadier embrasé et mon ombre damnée, tu étais déjà mort un peu lorsqu'au bord d'un chemin aride et caillouteux, tu m'avais abandonnée refusant la lutte, cherchant ton salut ! Je t'en ai voulu pour ta première mort, notre mort ; et je t'en veux aussi aujourd'hui car je le sens, je le sais, ton départ va hâter le mien. Te savoir de ce monde même lointain, m'aidait à te vouer le culte de la mémoire. Mouhammed le Benjamin, à dix-sept ans, je m'ouvrais et me donnais dans tes bras à notre amour-passion. Quarante ans plus tard et presque soudain, tu m'abattais et je mordis la poussière. Ce fut alors l'assourdissant fracas de la fin. Mouhammed le Benjamin, le feu ardent de ce que fut mon adoration t'arrachera peut-être la repentance. Mouhammed, mon verger fleuri de l'Andalousie de mes ancêtres, ma terre saccagée et dévastée, mon champ de ruines et mon rempart chancelant, jamais, jamais Mouhammed, tu n'auras mon pardon. »

Trois mois plus tard, Emna, du haut d'un escalier en pierres, faisait ses adieux au plus jeune de ses fils qui, encore une fois, partait ailleurs faire face à son destin, un destin qui n'aurait pas été sans fureur. Ils étaient deux à ne pas se douter qu'ils se voyaient là pour la dernière fois.

## Des Palmeraies sous la lune

Emna, minée par son diabète ravageur et son chagrin dompté mais toujours lancinant, continuait dans la fidélité de la mère aimante à prodiguer à son fils aîné, le fugueur impénitent et le génie malfaisant, tout son amour. Un amour désapprobateur sans complaisance, mais aussi un amour maternel sans failles. Quelques longs mois après la mort subite de Mouhammed le Benjamin, Emna, la fière jeune fille à la rose et au regard fulgurant, tombait de son lit d'hôpital, terrassée par une tuberculose d'une violence sans merci. Sa descente aux enfers se termina au soir d'un demi-siècle d'extase, l'extase de l'aurore de la passion amoureuse et son âge adulte puis celle, mortelle, du venin du désaveu, de la rupture, du remords.

Les enfants d'Emna enterrèrent leur mère au côté de leur père, Mouhammed le Benjamin, qui accueillit alors sa femme dans les bras de sa repentance inutile. En jetant la dernière poignée de terre sur la tombe de sa fidèle amie, Laure se dit qu'elle mettrait bien un jour cet épitaphe à son chevet : « Que nul ne prétende à l'amour-passion s'il ne consent d'abord d'en mourir ».



Les choses allaient plutôt mal au sein de leur cellule, surtout depuis que la direction avait manifestement décidé d'ignorer les vents contestataires. Essia et Laure tenaient absolument à ce que la question de la ligne politique du Parti fût discutée démocratiquement. Et particulièrement celle du « soutien critique », cette aberration contre-révolutionnaire qu'il fallait à tout prix combattre à leurs yeux. La substance de la thèse des deux militantes communistes était que la révolution, si réellement on comptait la faire, ne pouvait s'accomoder de son simple contraire, de sa propre négation, à savoir le soutien à une petite-bourgeoisie entièrement gagnée aux intérêts idéologiques et politiques de l'ancienne puissance coloniale et de l'impérialisme mondial. De plus, il y avait la question des alliances avec les autres forces politiques qui posait problème. La lutte pour le socialisme, soutenaient-elles, passait forcément par la réponse à apporter à ces deux questions majeures. On ne devait pas soutenir sous peine d'ineptie, ce contre quoi on luttait et on ne devait pas faire le vide autour de soi par la prati-

que d'un sectarisme narcissique qui faisait le jeu du régime et du pouvoir.

Les deux militantes continuaient à animer sans relâche les C. M.A.R qu'elles avaient initiés quelques années auparavant. Mais face au silence totalement inconséquent de l'instance dirigeante du Parti, elles prirent leurs distances pour ne pas cautionner cette ligne opportuniste et défaitiste. Cette erreur monumentale, dans la stratégie et la tactique, valut d'ailleurs au Parti d'être frappé d'interdiction par la dictature émergente, celle-là même qu'il voulait soutenir de toute sa force légaliste. Désormais, elles militaient en francs-tireurs sur le front idéologique parmi la jeunesse ouvrière, estudiantine ou lycéenne. Les cercles marxistes connurent leurs heures de gloire au grand dam des légalistes émasculés qui, dans leur couardise invétérée, dénonçaient « l'aventurisme des deux aventurières en mal d'aventure ». Une calomnie qui valut à ses auteurs, deux bonzes sclérosés et momifiés du Parti, cette phrase si suave de Laure : « Si le réalisme en politique signifie soutenir la réaction, nous préférons, quant à nous, travailler à l'abattre dans l'audace et le courage politiques loin de tout immobilisme ou opportunisme. »



## Des Palmeraies sous la lune

Essia reconnut d'emblée Hocine Wahrani, le fameux passeur d'armes de la Résistance algérienne, qui l'attendait, caché derrière un réverbère, devant son lycée :

– Salut, jeune sexagénaire ! Avec la tronche que tu te payes, mon vieux, on ne peut pas ne pas te reconnaître comme individu suspect ou" terroriste poseur de bombes, ou encore ennemi de la République française ! Viens d'abord que je t'embrasse ! Alors, quel bon vent t'amène ?

– Parle doucement, un peu plus doucement, Essia ! Tu as juré ma perte ou quoi ? Essia, ma brave fille, Si Mourad aimerait te voir. Où et quand ? Je n'ai pas beaucoup de temps ! se dépêchait de débiter Hocine.

– Bien ! Ce dimanche, tôt le matin, chez Laure, chuchota Essia en lui disant au revoir d'un signe de la main.

La cuisine était d'une propreté absolument parfaite. Le carrelage, noir et blanc, quelque peu terni et bosselé par endroits, luisait tout de même sous les pâles rayons du soleil de ce matin d'hiver. Elle sentait agréablement un mélange de café et de savon de Marseille. Les deux femmes prenaient leur petit-déjeuner dans le silence tranquille et complice des vieux amis qui

n'ont pas besoin de se parler pour se comprendre :

– Je te vois bientôt installée à Alger, enseignant l'histoire, mariée à Si Mourad El Kateb, nom de guerre de je ne sais quel individu de l'état-civil et..., plaisanta soudain Laure, un grand rire en cascades dans la gorge.

– Oui, je crois qu'il vient m'annoncer quelque chose d'important, quelque chose dans ce goût-là justement. On verra bien, et arrête de te moquer de moi !

– Mais pas du tout, Essia ! Je dis simplement que tu vivras heureuse et que tu auras beaucoup d'enfants, une nuée d'enfants, une multitude d'apocalypses à entretenir, à élever dans la joie et la bonne humeur !

Le heurtoir de la porte extérieure résonna dans le vestibule. Si Mourad apparut au seuil de la cuisine, un énorme panier à la main qu'il posa très discrètement au pied de la table. Depuis qu'elle avait fait passer le camion d'armes avec ses deux compagnons, Essia ne vit Si Mourad que quelques rares fois. De le voir venir passer la journée en sa compagnie la comblait de joie, même si elle s'en angoissait un peu sans rien en laisser voir. Lui, donnait la nette impression

## Des Palmeraies sous la lune

d'être ému et vaguement rougissant de temps à autre.

– Ecoutez camarades-tourtereaux, je m'en vais de ce pas vous préparer un solide déjeuner : des haricots au cumin accompagnés de veau. En dessert, vous aurez des oranges. Qu'en pense le peuple ? s'écria Laure en s'éclipsant.

– Le peuple te remercie et te promet de faire la vaisselle. N'est-ce pas, Si Mourad ? demanda avec malice Essia.

– C'est l'évidence même ! Je n'ai jamais rechigné à m'acquitter de ma participation aux tâches collectives. Je ne suis pas le machiste que certains s'imaginent. Essia, je viens te voir... j'aurais bien voulu venir... mais au fond ... Voilà, tu sais Essia que depuis assez longtemps, j'ai plus que de la sympathie pour toi, une attirance irrésistible. Je crois, je crois que je t'aime, Essia. Oui, c'est bien cela, je t'aime, s'embrouillait Si Mourad en avalant douloureusement sa salive.

– Moi, Si Mourad, je crois aux seules certitudes. Crois-tu ou es-tu sûr de m'aimer ? demanda-t-elle en le fixant intensément.

## Nouri Mimoun

– Si Mourad El Kateb est mon nom de guerre. Mais je vais le garder même en temps de paix. Kamel El Kortobi est mon vrai nom. Essia, non seulement j’ai la certitude absolue de mon amour pour toi mais à cela, il me faut ajouter l’estime, l’affection, la sympathie, l’admiration et le respect que j’éprouve pour ta personne. Assailli ou comblé, je ne peux que m’incliner et te demander de devenir ma femme, déclara Kamel avec sincérité et beaucoup de lyrisme.

Essia sentit un vide la happer et le sang afflua en une éruption violente dans ses joues. Elle se domina et fit face en bonne combattante qu’elle était :

– Kamel, je ne suis pas née de la dernière pluie. Je savais bien que Mourad El Kateb était ton nom de guerre. Quant à devenir ta femme, j’y consentirais volontiers, si tu acceptais d’assumer le passé qui fut le mien. Pour une liaison affective digne de ce nom, c’est-à-dire durable et solide, l’amour ne peut pas suffire : il lui faut être soutenu par les contreforts de l’éthique et de la loyauté. Kamel, je m’étais mariée avec un ancien communiste qui a mal tourné en trahissant...

## Des Palmeraies sous la lune

– Je sais, je sais... Je sais aussi que ta mère avait longtemps habité la maison paternelle au numéro sept de la rue Bosquet, à La Casbah d'Alger et qu'elle est originaire d'Alep...que ton père, Tunisois, habitait en deçà des remparts nord et qu'il est enterré au cimetière d'El-Alia, etc... etc...

– Mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'au-delà de la trahison affective et éthique, le renégat Chokri avait trahi les siens en allant se jeter dans les bras de ses maîtres. Lui, le fils du pauvre, lui qui pleurait la nuit des affres de la faim et de leur insomnie. Avoir le verbe facile et séduisant, le sens de la formule éblouissante, débiter avec un certain brio des bribes de culture éclectique et surtout, surtout n'avoir aucun système de référence, d'enracinement, c'est-à-dire ne croire en rien si ce n'est à soi, à son narcissisme, voilà ce qu'il advenait peu à peu de cet homme qui tourna le dos à ses frères de misère pour aller briller de tout son toc dans les cocktails de la Résidence Générale ou faire le pitre devant la galerie des officiers de la puissance occupante qui mitraillait et guillotinaient les siens, des combattants de la liberté. Je n'avais pu davantage me laisser souiller par ce transfuge sans scrupules et sans honneur. La trahison des pauvres, comme la trahison des clercs, sont des vomis fielleux exhalant les relents du remugle

de leur nombrilisme démentiel. J'avais donc demandé et obtenu le divorce. Dans ma mémoire affective, il ne reste pas trace de la vilénie et de la souillure que sont son être et sa personne. Mais, crois-moi Kamel, il reste et restera en moi, le terrible remords de m'être trompée. Et je n'arrive pas encore à me le pardonner.

– Essia, je ne te tiendrai pas le discours séduisant des constructions imaginaires. Tu as tourné la page, je le sais. Tu continues cependant à te débattre seule dans le marasme du remords, alors que tu as pour toi cette vérité essentielle : la trahison gît dans l'homme et son réveil, lent ou brutal, conduit à la folie. Vis ton présent et ton avenir avec moi. Ensemble, nous ferons de belles choses qui, au-delà de l'épanouissement de notre couple, rendront meilleur le monde des hommes. Essia, je te demande pour la vingt-huitième fois de devenir ma femme !!

– Maintenant oui, je le veux ! dit-elle avec beaucoup de douceur, le regard éclatant d'intelligence et de détermination.

– Puisque l'accord du Cessez-le-feu est signé, nous pouvons rentrer à Alger dès la fin du mois de juin. Nous habiterons la maison de feu mon père, à la rue de la Lyre, au pied de La Casbah,

## Des Palmeraies sous la lune

un peu plus bas que la rue Bosquet, là où tu avais longtemps habité, au numéro sept précisément, bercée par l'affection des tiens. Essia, je veux t'éterniser dans ma mémoire, toi et le lieu où tu es née, nous y scellerons notre union.

– Tu es d'une emphase bien touchante ! Cela me transporte ailleurs, dans le monde du rêve indispensable à la vie. L'amour des bureaucrates et des rationalistes froids, des titulaires de carnets d'épargne, l'amour de celles ou de ceux qui ont le culte reliquaire des vestiges et des stéréotypes alors qu'ils gardent en poche la trahison prête à bondir, cet amour-là, Kamel, ne me ressemble pas. Ton lyrisme rendra encore plus beau notre amour et cimentera notre serment, s'écriait Essia avec encore plus de grandiloquence. Kamel, ce dimanche trois mai, jour ordinaire parmi les jours de la vie, à la limite de l'insignifiance, j'en fais mon jour de liberté, un moment d'engagement et d'épanouissement. Le trois mai Kamel, sera à jamais le jour anniversaire du lever de notre amour et de notre serment. Kamel, comme tu as dû t'en douter, connaissant ton intuition et ton intelligence, je ne veux pas d'or. Tu m'offriras un petit anneau en argent. J'en ferai autant. Pour le reste, c'est-à-dire la petite fête pour les amis intimes et la famille, bourse commune !

## Nouri Mimoun

– Pour ton poste d’enseignante, Essia, nous verrons cela cet été sur place, à Alger, dit Kamel El Kortobi en prenant les deux mains de sa future femme dans les siennes et en les embrassant avec délicatesse et respect.

Cette marque d’estime et d’affection conquiert l’intelligence et le cœur de la jeune femme.

– A table les tourtereaux ! cria Laure qui disparut soudain dans l’épais nuage de fumée de ses brochettes au romarin.

– Kamel, par respect pour ma vieille maman, tu iras la voir chez elle à la maison de mes grands-parents.

– Oui, bien sûr ! Je le ferai dans la semaine.

Tout le monde mangea de bon appétit. Laure et Kamel apprécièrent beaucoup les haricots au cumin agrémentés de persil finement haché ; tandis qu’Essia fit la fine bouche en décrétant que c’était là de la nourriture pour bagnards. Elle se rassasia alors de brochettes, de dattes et d’oranges.

– Il y en aura des mariages cet été ! Mouhammed Maurice-Fidel, lui aussi, se marie avec Nassima, une jeune avocate de sa promotion. Je suis contente de son choix : une fille d’esprit de



## Des Palmeraies sous la lune

classe moyenne, d'une beauté d'âme rare. Je suis contente pour ce jeune, brillant et profondément altruiste. Les enfants, je m'installe moi aussi cet été à Alger, annonça Laure, très solennellement en riant de ses yeux vert sombre.

– C'est ma mère qui va être si heureuse de retrouver la maison de son père, celle de son enfance, celle d'où l'homme de sa vie l'avait emmenée vers les rivages de l'Est, sous les remparts nord de cette ville enfoncée jusqu'aux genoux dans les marais. Notre maison du numéro sept de la rue Bosquet encore une fois livrée à l'abandon et à la morsure du temps, ma mère et ma mémoire la prendront cet été d'assaut pour en faire leur citadelle et leur havre de paix. Ma maison de la rue Bosquet, ma mère t'insufflera de nouveau la vie et la prospérité.

– J'aime ton lyrisme aux ailes puissantes, ironisa Laure.

– Allons faire un tour de l'autre côté de la baie et dire au revoir à cette ville, à ce pays qui nous a tant aimés et soutenus pour arracher notre liberté, proposa Kamel El Kortobi, une forte émotion dans la voix.



Mouhammed El Hedi Maurice-Fidel et sa femme Nessima savouraient dans la quiétude du soir les caresses de la modeste brise sur leurs visages. La journée avait été torride, d'une moiteur peu ordinaire. Le corps s'essouffle, se ramollit et, parcimonieux de ses réserves d'énergie, semble errer d'un lieu à l'autre à la recherche d'une brise salvatrice qui ne se lève pas. A bord de leur 2 CV, le jeune couple d'avocats passa une bonne partie de l'été à sillonner la côte fortement boisée du Nord-Est du pays, et d'Annaba, s'embarquèrent pour Marseille d'où ils gagnèrent Bordeaux, leur destination finale. Là, dans le petit deux-pièces de sa mère, et ailleurs, dans les denses forêts sauvages, autoritaires et sans clémence pour la barbarie du colonisateur, ils connurent l'apothéose de leur amour.

Les hauteurs escarpées d'Alger, déchirées, déchiquetées en profonds sillons et en ravins scintillaient dans le ciel sans étoiles de ce début d'automne. Les clameurs du jour mouraient, terrassées par la chaleur moite du crépuscule ; d'autres, feutrées et plus sereines, celles de la

nuit qui peu à peu s'installe, s'élevèrent vers le ciel. Alger, libre, libéré, brillait de tous ses feux, attendant l'éruption des étoiles du Sud.

Laure alla embrasser son fils et sa belle-fille et descendit les escaliers avec la lenteur et la prudence de tous les vieillissants de la terre. Elle rentrait chez elle, dans son petit studio au loyer modique, niché au flanc d'une colline aux pentes abruptes dominant la mer, à la Pointe Pescade, l'espace favori, avec les palmeraies de Beldelhadhar, de ses incantations pour l'avènement de l'Humain. La baie d'Alger la fascinait, et pour en jouir à satiété, elle n'hésita pas à rallonger son chemin de quelques centaines de mètres pour déboucher finalement sur une large avenue puissamment éclairée surplombant la ville de toute sa splendeur. L'heure n'était pas tardive, mais il y avait peu de monde dans cette artère baignée de lumière et de silence. Saisie par la quiétude des lieux, elle s'assit sur un banc public. On devinait dans l'horizon noir de la mer la silhouette massive de nombreux bateaux. D'autres, plus proches des quais, dressaient leur proue vainement agressive dans l'attente d'avaler dans leur soute et dans leurs cales, dans les cabines ou sur les ponts, les premières vagues des colons hébétés sous les coups des hasards de l'Histoire que des hommes libres avaient métamorphosés en liberté.

## Des Palmeraies sous la lune

« Demain, aux premières lueurs du jour, s'élèveront les clameurs et les sanglots, la fureur et le silence, le remords et l'hébétude de ceux qui parmi la colonie opposèrent, souvent les armes à la main, leur morgue et leur mépris au combat libérateur des Algériens », nota – t-elle sur son calepin. Elle descendit de son pas sec et nerveux la pente douce de l'avenue qui parfois piquait de la tête pour devenir, sans crier gare, carrément escalier. Arrivée au Square Port-Saïd, elle prit la rue qui longeait à droite le théâtre et se trouva devant la porte de sa camarade et amie Yamina, une retraitée de l'enseignement. Ne voulant pas la déranger, elle glissa le petit mot sous la porte.

2 oct-21 h

Chère yamina

Le prochain débat du Cercle marxiste aura pour thème "Libération nationale et révolution sociale ».

La date reste inchangée.

Par contre, l'horaire change : 18 h au lieu de 19 h.

## Nouri Mimoun

Préviens tes anciens élèves de la Terminale  
A.

Je me charge de prévenir les autres.

Salut,  
Laure Montagnard

P.S. Je t'attends demain pour le déjeuner.

Les premières pluies de novembre, fraîches et abondantes par à coups, avaient lessivé la ville de fond en comble. Les frileux, femmes et hommes, s'étaient déjà emmitouflés, sans aucun sens de la mesure, dans leurs vêtements chauds. Ils passeront leur automne et leur hiver à se moucher dans leurs mouchoirs en tissu raffiné, à tousser, à toussoter, à renifler, bref à jouer aux morts ambulants. Le débat suivant du Cercle ne devant avoir lieu qu'un mois plus tard, Laure et Yamina partirent à bord de la puissante limousine de la retraitée pour le Grand Sud. L'Amazone Rouge, Laure de Gironde, La Dame de Beldelhadhar, avait souvent parcouru en long et en large l'Est algérien, du temps où elle allait se recueillir chaque hiver sur la tombe de Didi le Vieux, son compagnon emporté par la mort à la fleur de l'âge. Elle allait découvrir dans le bolide inquiétant de la retraitée communiste, l'Algérie du Djurdjura, des ravins et des

## Des Palmeraies sous la lune

gorges calcinés, des hauts-plateaux aux paradoxes saisissants, des vastes plaines toujours ensemencées, des steppes arides balayées par les vents de toutes les saisons, du désert toujours mouvant, l'Algérie des palmeraies heureuses sous le soleil et sous la lune.





Tard dans la nuit, Yamina et sa passagère arrivaient à Wad-Souf alors que le ciel se couvrait de gros nuages noirs éclairés par intermittences de lueurs lunaires. L'hôtelier qui les accueillit sur le pas de la porte, avait eu l'extrême amabilité de leur offrir à dîner à pareille heure. Gavées de pain d'orge, d'olives et d'huile d'olive en plus de deux bonnes assiettes de soupe aux épinards, les deux dames dormirent de tout leur souûl. Laure eut quelque difficulté à trouver le sommeil tant elle avait le fou rire : la tête de Yamina avalant sa soupe, l'œil assassin et les crocs prêts à lacérer le pauvre aubergiste, déclenchait irrésistiblement son hilarité. Yamina finit par s'en douter :

– T'as-vu ce que m'a fait cette crapule ! Me servir de la soupe aux épinards ! Faire ça à moi ! Moi qui aime tant le genre humain ! C'est à désespérer de l'homme !

– Il aurait pu remplacer les épinards par des navets, par exemple ! hasarda son amie, pleine de malice.

– Oh, ça va toi ! Je ne vais pas encore me farcir tes taquineries ! Allez, dormons.



Il ne leur restait plus qu'une centaine de kilomètres avant d'atteindre Beldelhadhar. Des éclairs sillonnaient le ciel sombre, mais Laure se rappela que les crues étaient plutôt chose rarissime en saison d'hiver. Le ruban bleuâtre de la route fonçait droit dans les dunes blanches du désert. Un léger vent frais se leva et de fines gouttes se mirent à tomber avec la régularité et la monotonie de toute pluie soutenue. L'asphalte lessivé à grands renforts d'eau, luisait sous la lumière opaque d'un soleil absent-présent. Tout était silence dans le désert. Seuls le chuintement régulier des essuie-glaces et le ronronnement douillet du moteur se laissaient entendre. Les deux voyageuses, saisies par la beauté aphone du désert sous la pluie, restaient à leur tour obstinément silencieuses. Vers midi, la grosse limousine, sans un soupir, sans une plainte, garait le long de la muraille de la Grande Demeure, l'ancrage et le refuge. Sous la fine pluie entêtée de l'hiver, Laure fit traverser le grand patio à sa camarade pour l'installer dans sa chambre d'une austérité dont seuls les Sahariens saisissent le sens et la portée. Trêve

de repas frugal ! La route et sa longueur avaient mis à mal les deux femmes qui n'étaient plus très jeunes. Après une bonne assiette de dattes fourrées aux amandes et deux grands verres de lait, elles purent enfin se dire que le commencement de la détente était enfin bel et bien à l'ordre du jour. Un petit somme d'une heure et les voilà d'aplomb.

Après avoir chargé le caniculaire de faire quelques emplettes pour la semaine, l'hôte prit congé de Yamina pour aller rendre visite à ceux de l'autre Grande Demeure qui n'était plus que l'ombre d'elle-même. Vidée de ses occupants et, du coup, de son âme, elle gisait debout entre les mains d'un intrus argenté. Laure apprit alors toute l'étendue de la débâcle que le temps inflige aux hommes dans la férocité de son indifférence. Ceux de la Grande Demeure n'étaient plus que vestiges ou débris épars, malades agonisants ou morts incrustés tout de même dans les mémoires. Une jeune femme souple et élancée, au regard vert sombre et dont la grossesse se voyait à peine, leur servit le dîner. « Voici la fille que j'aurais aimé avoir et que je n'ai pas eue ! » se dit Laure qui mangea peu. Par contre, Yamina, qui l'avait rejointe, se rua sur son plat, certaine de l'indulgence de sa camarade.

## Des Palmeraies sous la lune

Un crachin soutenu tombait sans bruit sur la Grande Demeure. Le caniculaire, gardien des lieux la nuit et ouvrier agricole dans les palmeraies le jour, alla éteindre le brasero qui n'était d'ailleurs qu'un amas de cendres encore chaudes. Puis, il s'enroula dans sa couverture en poussant un soupir à inquiéter les morts dans leurs tombes.

A la grande joie des habitants de Beldelhadhar, la pluie avait cessé de tomber le lendemain à l'aube. La veuve qui n'avait pu trouver le sommeil une bonne partie de la nuit, s'en rendit compte, mais la bride abattue de son imaginaire en cavale la fit voguer vers des horizons où les vagues mugissantes de l'océan Atlantique venaient mourir au pied des palmiers ébouriffés par le vent. Didi le Vieux la dévorait des yeux en cherchant à pénétrer le fin fond de ses vertes prunelles. L'étreinte de la passion vitale mollement se desserra et, éreintés mais comblés l'un de l'autre, subjugués l'un par l'autre, ils s'abandonnèrent à la sensation muette et suave du désir assouvi. Didi embrassa le front de sa douce compagne et d'un pas lent se dirigea vers l'Océan. Affolée, elle l'interrogeait d'un regard désespéré. « Je vais là d'où je viens, ma douce passion et mon credo, compagne fidèle de mes jours ensoleillés et de mes nuits sans étoiles, mère de mon enfant. Je te reverrai, je suis

condamné à te revoir même dans le néant noir de l'au-delà. Au revoir. » Pieds et torse nus, le serwal noir flottant au vent tiède d'un Atlantique soudain assagi, Didi le Vieux s'enfonçait à reculons dans l'onde obscure. Meurtri mais résigné, hébété mais révolté, il emportait dans son regard de naufragé l'image de sa compagne pétrifiée de douleur. Elle se réveilla, une amertume sans plus de nom, sans plus de frontière dans la bouche et le sanglot dans la gorge. « Didi, mon ombre et mon destin, tu es toujours là ; tu vis en moi et tu ne mourras qu'à ma mort », se dit -elle en se versant un café très fort et en allumant la première cigarette de son paquet du jour. Des cigarettes fortes, telles que les appréciaient les manœuvres. Puis, elle confia Yamina à l'amabilité du caniculaire et partit à pied au cimetière, à la périphérie de la ville, le long de la voie ferrée où Sergio Di Loupi aimait faire manœuvrer ses hommes en prévision des meurtres qu'il perpétrerait en service commandé, donc assurés d'impunité. Mais le Calabrais—Corse de Porto-Vecchio n'eut pas la chance tranquille de mourir dans son lit de la maison de retraite où, réformé, il fut d'office placé. Non, Sergio Di Loupi fut à jamais frappé de cécité et, bien plus tard, découvert raide mort, verdâtre et enflé, des centaines de scorpions minuscules pullulant sur son cadavre putride.

## Des Palmeraies sous la lune

Le soleil n'arrivait pas encore à réchauffer l'air et la morsure incisive du froid nocturne dans le désert transperçait les os en enveloppant les corps des laissés- pour- compte d'un voile glacial paralysant. Les fines précipitations soutenues de la veille avaient beaucoup humidifié et refroidi l'atmosphère. Emmitouflée dans sa grosse cape en laine, la Dame de Beldelhadhar marchait à grands pas, d'un pas qu'elle avait farouche et déterminé, martial. A la cime des palmiers dépossédés de l'abondance de leurs régimes, un voile de brume tenace restait suspendu, fuyant les chaudes vapeurs s'échappant de la terre. Le mur d'enceinte du cimetière, devenu muret par les ravages du temps était d'une symbolique parfaitement inutile. Il avait perdu sa vocation première et dernière de dresser la limite et la distance entre les morts et les vivants. Elle le franchit sans encombre et, évitant de marcher sur l'ombre des morts, elle alla s'asseoir auprès de son compagnon.

Au chevet de la tombe blanchie à la chaux vive et affleurant la terre ramollie par la dernière pluie, poussait toujours le même bosquet, puissant, égal à lui-même, son vert éclatant défiant le temps et la mort gisant pourtant dans l'étreinte de ses racines. Oui, le bosquet était là veillant son mort et la page qu'il avait écrite de sa main heureuse lorsque sa compagne

l'illuminait de la magie de sa passion amoureuse. Les eucalyptus d'il y a quarante ans étaient là eux aussi, gauches et efflanqués, agitant indolemment un feuillage qu'ils avaient resplendissant les rares jours de pluie. La matinée était d'une limpidité, d'une clarté, d'une luminosité absolument cristallines. Les contours, les formes, les couleurs de toute chose se dégageaient avec une netteté et une précision de microscope. Les tombes, même celles que le temps et la mémoire en faillite des hommes avaient éventrées, participaient par la blancheur de leur dalle à cette fête de la couleur où trônaient, esseulés mais fiers, de gros buissons verts et les touffes hardies des marguerites d'hiver. Le cimetière de Beldelhadhar riait de toutes ses dents ce jour-là, mais la veuve restait impassible, muette et pensive sur la tombe de celui qui fut et restait, au-delà de la mort, une construction et une éthique, un assaut passionnel consenti et accueilli par sa raison et ses fibres les plus intimes.

« Salut, le Vieux ! Je suis là à ton chevet pour te tenir un peu compagnie, pour te sentir près de moi, blotti en moi, comme le faisait autrefois notre enfant El Hedi-Fidel... » Elle se tut soudain. Sa voix s'étranglait et sa gorge, comme écorchée de l'intérieur, lui faisait mal. La vague impétueuse, sombre et mugissante dont elle



## Des Palmeraies sous la lune

n'avait jamais cessé de ressentir les ravages dans sa mémoire, elle la sentait maintenant remonter du fin fond de son corps pour s'emparer d'elle et la pétrifier. Son cerveau se comprimait et lui faisait mal. Elle éclata en sanglots en se cachant le visage de ses mains. Elle pleura longtemps, très longtemps son ami, son compagnon, son camarade et son amant, son mari, le père de son enfant, comme elle ne l'avait fait depuis de longues décades. En partant, elle embrassa le front de Didi, comme il chérissait le faire lui-même de son vivant. « Laure, ceci est ton baiser du jour pour te remercier d'être la perle vraie dans ce monde de mensonges et de laideur, pour te remercier de m'aimer et de m'être fidèle », lui disait-il.

Quelques rares nuages vaporeux et sans conséquence venaient, de temps en temps, voiler un peu le soleil, qui, vite, les confondait, les pourfendait, les dissipait. La matinée, le soleil la voulait radieuse. Il n'admettait donc ni insolence ni trahison. Pour le soleil, il n'y a pas de trahison au rabais. Elle est ou elle n'est pas ! Aussi le soleil avait-il été intraitable avec ces nuages de la sombre déloyauté. Cette journée-là, le soleil l'avait voulu radieuse. Il fallait qu'elle le restât.

Au tournant d'une rue nue et caillouteuse menant aux Grandes Demeures, elle aperçut la large perspective aux palmiers centenaires foncer dans la tranquille pénombre humide de ce matin de novembre, vers un inquiétant infini sans voix et sans chaleur. Elle détourna vite la tête, regardant l'horizon immédiat, banal : l'horizon astucieux de la survie. Elle ne voulait pas marcher sur les pas de son amour-passion qui naquit là, quatre décades plus tôt dans les yeux et dans les bras de Didi le Vieux.

Yamina noircissait d'une main fiévreuse un calepin qu'elle tenait sur les genoux, le dos voûté. Un soleil exquis, tiède et bienfaisant lui réchauffait le visage et les genoux qu'un rhumatisme naissant fragilisait quelque peu. Elle venait juste de coucher sur le papier le dernier point de l'intervention qu'elle aurait à faire au Cercle marxiste d'Alger, lorsqu'elle aperçut Laure entrer dans le patio, pâle et le visage défait. En allant la serrer fortement dans ses bras, Yamina lui dit de sa voix douce et grave à la fois :

– Laure, je sais depuis quelque temps quelle personne d'exception tu es : rien ni personne n'a jamais pu altérer ton engagement affectif et politique. Aux yeux de certains, l'amour contingent, c'est de la pacotille à l'état pur, du toc au-

## Des Palmeraies sous la lune

thentique, sonore, assourdissant. Pour eux, l'amour est par définition essentiel, il ne suppose et n'engage que ce seul prédicat ; il est passion, engagement ; il est unique, intolérant. Tu es donc condamnée à être libre, mon amie. Tu as tenu, et tu tiendras encore le coup. Tu as bien des combats à mener encore.

– Je suis parfaitement d'accord avec toi, Yamina. Pour ce qui est de tenir, il y a bien des décades que j'y ai pris le pli. Je dois dire que le temps n'y était pour rien. C'est mon combat pour l'avènement de l'Humain qui m'a aidée à transcender et à assumer ma douleur dans toute son ampleur. Didi et moi, nous nous étions conquis et subjugués, je ne pouvais m'imaginer l'être, après sa mort, par quelqu'un d'autre. Je vivais l'amour dans l'ombre et la mémoire de l'amour. Cela me suffisait et me comblait.

– Tu me diras ce que tu penses de cette thèse, sur le chemin du retour à Alger : Libéré du joug colonial et de son oppression hideuse, tant sur les plans national que de classe, le peuple prolétaire et paysan se doit de mener la révolution sociale jusqu'à son terme : la prise du pouvoir politique et la mise en marche de la Révolution socialiste, lut Yamina en fermant son calepin.

## Nouri Mimoun

– C'est tout à fait ça. La formulation reste un peu à revoir, me semble-t-il.

– Nous déjeunons et partons juste après pour une longue randonnée dans les palmeraies. Le programme tient toujours ?

– Pas de changement. Pour le thé, je connais un petit café avec tout juste quatre ou cinq tables, construit entièrement en troncs de palmiers et où l'on se confond et se fond dans les parterres de fleurs, de roses et de jasmins. Un café où l'unique serveur refuse les pourboires, les considérant comme une grave atteinte à sa dignité de travailleur. Beaucoup de gens simples, des enseignants, des militants au gros et grand cœur, des ouvriers agricoles le fréquentent. On n'y voit que des gens dont les ambitions sont à la mesure de leurs moyens. Tu verras Yamina, cet endroit te charmera sans que ton voisin de table, à la seule vue de sa tronche, ne te mette en colère. D'ailleurs, le vieux propriétaire des lieux, lorsqu'il repère l'une de ces têtes pétries dans la fange de l'humiliante ambition picaresque, va l'accueillir en personne mais au pas de la porte, pour lui préciser que la maison ne sert pas de thé anglais. Et si par malheur, le client insistait en prenant des airs de fausse modestie, le vieux lui préparait alors un breuvage immonde plus proche de l'urine d'une ju-

## Des Palmeraies sous la lune

ment à l'agonie que du thé anglais. Histoire de ne plus jamais revoir les spécimens constipés de la gente servile, médiocres à faire pleurer les rats. Ne t'inquiète pas, tu siroteras ton thé dans la bonne humeur et la joie tranquille, apaisante, de ne voir que des visages qui ravivent et réaniment l'espoir.

Vers le milieu de l'après-midi de cette radieuse journée de novembre, le soleil commençait peu à peu à perdre de sa tiédeur et les prémices précoces du crépuscule de l'hiver donnaient d'autres teintes et d'autres contours, plus nets, plus détachés, à toute chose dans la nature. Une petite fraîcheur, vague et sournoise, s'installait dans les palmeraies. Les caniculaires se hâtaient dès lors d'achever les dernières tâches du jour, agités soudainement par une cadence de travail digne d'automates. Le soleil commençait à décliner et les premiers mulets d'Égypte, chargés d'énormes bottes de luzerne ou de légumes frais, envahirent les pistes, les sentiers, les allées ou les larges avenues bordées de palmiers. Tous ces bons produits de la terre devaient être écoulés avant la tombée de la nuit. Dans quelques heures, de la plupart des foyers, on sentira monter et se propager dans les patios et les vestibules, dans les ruelles et les venelles de Beldelhadhar, l'odeur suave du couscous aux légumes sans viande.

Les deux dames, semblaient se connaître depuis longtemps. Ce n'était pas seulement leurs attaches communes à l'idéologie de l'espérance et du combat qui les portaient à jeter sur les travers des hommes et du monde le même regard désabusé, légitimement féroce. Un irrésistible élan de sympathie et de complicité quasi intuitive les poussait l'une vers l'autre. Elles se parlaient et se comprenaient souvent dans le silence de leur regard. Leur amitié allait croissant et leur camaraderie autant surtout depuis qu'elles avaient lancé, avec Essia, les premiers Cercles marxistes d'Alger. Sous les palmes arquées d'un palmier nain qui, des flancs mousseux de son tronc trapu, diffusait agréablement les résidus de la tiédeur du soleil, Laure et Yamina lippaient leur thé en l'accompagnant de dattes d'un noir d'ébène, à la saveur de miel.

– L'endroit te plaît ?

– C'est magnifique ! Le naturel et la simplicité rustique en toute chose, ça c'est de l'art authentique qui coule de source, sans artifice et sans lourdeur...

– Tu as remarqué Yamina, l'extrême gentillesse, la discrétion et la dignité qui se dégagent de la personne du vieux, le tenancier du café. D'ailleurs, il n'aime pas qu'on le flatte en

## Des Palmeraies sous la lune

l'appelant le propriétaire des lieux. Beldelhadhar, Yamina, est pour moi le jardin sacré où a éclos mon amour-passion, mais aussi l'arène du combat et de la rupture d'avec l'abject et la tyrannie de l'affiliation et de l'ascendance. En quittant cette contrée qui vit couler, le long du siècle, le sang de ses enfants, je ne renie pas mon combat avec eux, pour eux et pour nous tous. Non, absolument pas ! Je quitte la contrée des multitudes affamées, de la liberté confisquée, des courbettes onctueuses dues au maître étranger ou autochtone, parce que mon Parti a tourné le dos à la Révolution. Il est aujourd'hui de ce fait au seuil de la sclérose et de la momification, au profit d'une institutionnalisation que précisément le pouvoir réactionnaire lui refuse. L'espoir n'étant plus concrètement à portée de main, je largue les amarres et m'en vais non sur les eaux glauques du compromis compromettant, mais sur celles de la transparence et de la pureté révolutionnaires. Et la pureté n'est pas une tare, que je sache ! Quant à l'amalgame de la pureté et du purisme, un simple dictionnaire suffira à départager les tenants de l'une ou de l'autre ! Yamina, quand on est porteur d'un projet révolutionnaire, peut-on cautionner un régime où l'essentiel de la richesse nationale va dans les poches de la classe possédante et du personnel de l'Etat et du Parti ?

– Tu sais bien Laure, que la thèse du Soutien critique n'est pas autre chose que la légitimation de la main-mise de la bourgeoisie sur le pays ! ajouta Yamina, rouge de colère et d'indignation.

– Oui, oui parfaitement ! Nous sommes bien d'accord là-dessus ; et c'est justement pour ne pas avoir à cautionner cette ligne, ne serait-ce que par mon silence qui serait alors silence complice, que j'ai pris mes distances. On ne soutient pas ce qu'on prétend combattre. Le non-sens, l'opportunisme et la pleurerie d'une pareille politique mènent droit au renoncement, à la désertion, à la faillite du Parti en tant que pôle révolutionnaire autonome. Je m'en vais aussi, Yamina, parce que tout, absolument tout, rend grâce aux nouveaux maîtres de la place et au Génie divin de l'Homme providentiel. Le culte de l'homme-phare remplace désormais le mirage du pain pour les ventres creux de la multitude hébétée et abêtie sous les coups de matraque des tortionnaires diamantés.

– Tu verras, là où nous serons, nous ferons du bon travail. On s'y adonnera en entraînant tous les autres, femmes et hommes. Il va falloir s'y mettre et travailler sur tous les fronts idéologique, politique, social et culturel. Celles et ceux qui nous partagent les mêmes ancrages, les



## Des Palmeraies sous la lune

mêmes sourires et les mêmes espoirs sont légion, Laure.

– C’est ça tout à fait ! L’outil intermédiaire de formation et de lutte étant déjà sur pied, il me reste, quant à moi, à m’acquitter de ma tâche mensuelle de la rédaction de l’article pour le journal communiste de Gironde. Cela va aller comme sur des roulettes !

Le crépuscule semblait atterrir par à coups doucement espacés sur la cime des palmiers étrangement mutilés. Ces palmiers-là à la maigreur de vers s’élançant vers le ciel, rebelles et méprisants, esseulés et cassants, arrivent à s’intégrer dans l’harmonie du paysage malgré leur caractère rêche teinté d’arrogance. On les voit de loin danser dans le vent et on comprend alors le pourquoi de leur stérilité légendaire. Les deux amies commandèrent encore du thé et des dattes, les mêmes. Des dattes à la saveur de miel, un délice venu des confins de l’Eden ! Il n’y avait plus que le silence et le bruissement dans le fourré de deux chatons qui apprenaient à tuer sous l’œil attentif de leur maîtresse, la mère. Avant que le crépuscule ne s’épaissît et ne devînt nuit d’encre, en cette nuit ténébreuse de novembre, les deux dames allèrent saluer le vieux tenancier du café qui leur offrit tout un

régime de dattes. Emue jusqu'aux larmes, Laure lui sourit en le regardant droit dans les yeux :

– Nous acceptons votre présent, monsieur, mais à condition que vous acceptiez le nôtre. Demain, le caniculaire de notre palmeraie viendra vous remettre deux coqs et deux poules pondeuses. Nous sommes bien d'accord, monsieur ?

– Oui, madame. Je n'ose pas refuser, vous êtes tellement aimable. Mais dites-moi madame, ne seriez-vous pas Laure, la veuve de Didi le Vieux ?

– Oui, je suis bien sa femme et la mère de son fils Mouhammed El Hedi Maurice-Fidel.

– Que Dieu accorde miséricorde et clémence à Didi le Vieux. C'était un patriote et un martyr de l'honneur !

Elle alla embrasser le vieil homme sur le front et partit appuyée au bras de Yamina, son genou gauche commençant à la faire souffrir légèrement du fait de l'humidité du soir.

Le lendemain aux aurores, la puissante voiture au doux ronronnement chuintant luisait dans le noir d'une nuit aux frémissements ai-

## Des Palmeraies sous la lune

gres. Chaudement habillées et toutes d'aplomb, les deux voyageuses chargèrent la malle en un tour de main. Le moteur répondit sans le moindre atermoiement à la sollicitation du démarreur et la masse de métal sombre s'ébranla dans la longue plainte de la première. Yamina sentait la tristesse dans la voix et le regard de son amie qui arrivait tout de même à lui sourire gentiment. Elle regardait du côté opposé au cimetière dont les tombes blanches scintillaient, éclatantes et aphones dans la lumière des phares. Lorsqu'elles eurent traversé le dernier faubourg de Beldelhadhar endormi sous la rosée, Yamina écrasa l'accélérateur jusqu'au plancher et le bolide fondit sur la route comme pour la dévorer. Laure ne put résister à la tentation de se retourner pour embrasser de ses yeux embués l'immensité des dunes où elle vécut l'extase et l'ivresse des chevauchées torrides du vivant de son amant. Dans le silence de sa douleur, elle savait qu'au prochain détour de la route, elle verrait surgir du creux de la dune l'image évanescence de Didi, souriant et provocant, fonçant avec sa monture sur son meurtrier, l'immonde Sergio Di Loupi pour l'aveugler à jamais.

Une heure plus tard, elles étaient à Wad-Souf qu'elles contournèrent. L'immensité des steppes arides au sortir du désert s'ouvrait à l'appétit ba-

## Nouri Mimoun

tailleur de ce moteur sans peur et sans reproches. Tard dans la nuit, les chapelets de lumière en escalier d'Alger s'offraient à elles. A la Pointe Pescade,, l'atmosphère cette nuit-là était à l'attente. Elles se dirent que le lendemain serait encore, comme partout et toujours, une journée de travail et d'espoir.

Laure de la Grande Demeure, première et dernière compagne de Didi le Vieux, fille du communiste Laurent Montagnard et mère de Mouhammed El Hedi Maurice-Fidel scrutait la mer sombre de sa fenêtre sans rideaux et s'endormit enfin à poings fermés.

– Mais bon sang, pourquoi voulez-vous que je me remarie ? Je ne veux ni ne peux le faire. Tassadit dans sa tombe continuera jusqu’à ma fin à accaparer, seule et souveraine, ma passion amoureuse et mon amitié. Pourquoi alors voulez-vous m’encombrer d’une femme que je ne ferai que côtoyer alors que mon intelligence, ma passion et ma mémoire vivent avec une autre ? Pourquoi ? Si c’est pour ma seule et ma simple libido, je vous signale que l’Etat, dans son inflexible et infinie sagesse, a prévu l’institution du bordel municipal, criait à tue-tête Taleb Idriss, hors de lui, une écume blanchâtre aux lèvres.

Les visiteurs, deux hommes et une femme plus très jeune, habillée d’une longue tunique lui descendant à la hauteur des chevilles, restaient impassibles mais respectueux du choix de leur hôte.

– Idriss, Idriss, écoute-moi ? Nous ne sommes pas venus pour faire pression sur toi, ni pour t’influencer. Par amitié, nous avons cru, à tort, que ton remariage t’apporterait équilibre et santé...

– Pas pour moi ! cria encore Idriss.

– Soit. Pour ce qui touche à ta personne et à tes choix, tu es le souverain et le monarque absolu. La page est tournée, n'est-ce pas Badra, fille de ma mère ? dit, sentencieux le vieux voisin.

– Sûr, fils de ma mère chérie ! Quelle femme ne désirerait être autant aimée et adulée, même dans la tombe, que Tassadit ! Taleb Idriss, je t'estime et te respecte tant parce que tu incarnes la passion et la fidélité à la passion. Tu es la ligne rectiligne de la lance d'acier dans sa trajectoire armée. Quand je pense qu'il ya toi et mon ex aujourd'hui dans la tombe, je tremble de rage impuissante ! Et dire qu'il m'avait répudiée au bout de quatre ans parce que je refusai aussi bien sa polygamie de parvenu que de cohabiter avec sa nouvelle épouse. Aïe le salaud ! Le triste salaud ! Le pire qui puisse exister à la Pointe Pescade. Tu sais Idriss mon cher voisin pour qui je donnerais la prunelle de mes yeux, s'il le faut, ma seule consolation quand je pense à tout le chagrin, à toute l'humiliation qu'il m'avait infligés de son vivant, ce sont les coups de massue, les coups de gourdin que l'Ange de la Mort lui avait assénés sur le crâne et dans les côtes dès sa première nuit de tombe qui m'embaument et m'embaumeront le cœur jus-

## Des Palmeraies sous la lune

qu'à la fin de mes jours. Il paraît que ces corrections au gourdin, qui apaisent le cœur des offensés et des humiliés, ne s'arrêteraient que le jour de notre Comparution devant le Tout-Puissant. Mais ne vous y trompez pas les amis, ce ne serait qu'une suspension provisoire. Le Jugement Dernier terminé, elles reprendraient de plus belle. Alors là mon vieux, qu'est-ce qu'elle va encaisser la crapule puante de mon ex et...

– Arrête Badra, ne parle pas comme ça des morts...

– Bien.Bien.Très, très bien. C'est le propre fils de ma mère chérie qui me parle ainsi ! J'ai toujours su que tu es un faux frère, un imposteur, un agent à la solde de cette bûche de Géhenne, s'écria Badra, cramoisie de colère.

– Badra, je t'en prie, calme-toi, je vais préparer le café, intervint le maître de céans, Taleb Idriss.

La clochette tinta aigrement dans le petit couloir du deux-pièces et Laure apparut dans l'embrasure de la porte. Malgré ses cheveux blancs qu'elle n'avait jamais songé teindre, elle rayonnait dans la splendeur sereine de ses yeux et de leur regard calme, un tantinet ironique.

## Nouri Mimoun

– Ah, c’est toi Laure ! Mais entre donc ! Je faisais justement du café. Quel bon vent t’amène ?

– Bonjour. Je ne dérange pas, j’espère, dit-elle un peu confuse.

– Non, pas du tout. Ce sont de très vieux amis de Gironde qui viennent de rentrer au pays depuis peu. Et que j’ai la chance d’avoir pour voisins, ici à la Pointe Pescade.

Puis en inclinant la tête vers elle et en lorgnant du côté de ses visiteurs occupés à boire à force bruit leur café, Taleb Idriss ajouta :

– ... Ils voulaient que de nouveau je prenne femme. Excuse-moi, l’expression n’est pas de moi. Ils ont fini par comprendre que mon plus grand bien n’était autre que de me laisser habiter par celle qui s’était arrimée et incrustée en moi pour le restant de mes jours. Viens que je te présente.

– Que je te transmette d’abord le message du directeur de l’école. Il te fait dire que si tu pouvais déplacer le cours d’alphabétisation, niveau2, du mardi/jedi au mercredi/vendredi aux mêmes heures, ça lui rendrait un sacré service. Les cours d’alphabétisation pour adultes connaissent une affluence record. Il aimerait



## Des Palmeraies sous la lune

avoir ta réponse avant dix-huit heures, ce soir.  
Qu'en dis-tu ?

– Sans problème. Je suis souvent libre en fin d'après-midi. J'irai le voir moi-même après le déjeuner. Chère amie, je ne veux rien savoir, tu restes avec nous pour nous partager ce repas de l'amitié et de la camaraderie. Il y aura des sardines grillées sur feu de bois, à profusion, de la tomate fraîche aux oignons et aux olives. Beaucoup d'eau pour tout le monde, et... deux bouteilles de vin pour moi. J'ai dit deux bouteilles, parce qu'au vu de l'énorme quantité de sardines, il faut bien... Il ne faut pas croire que...

– Taleb Idriss, coupa Laure amusée de la mauvaise foi tout enfantine du candidat à cette beuverie caniculaire, je sais ce qu'il me faut croire et ne pas croire. Tu ne prendras pas un seul verre de vin. Tu mangeras autant de sardines que de raison et tu boiras de l'eau. Comme nous tous, bon Dieu ! Tu as un rendez-vous de travail tout à l'heure. Et puis, il y a cette vieille dame dont il te faut respecter la sensibilité. Je sais Idriss que le vieux démon de l'alcool ne te prend pas tous les jours à la gorge, mais méfie-toi tout de même, le sermonna-t-elle, ferme mais amicale.

– Tu as raison ma chère amie et mon soutien. La cuite, je me l'offrirai ce dimanche. Je

me le suis promis. Une cuite tous les deux anx, est-ce être alcoolique ?

– Non, sûrement pas. Ton histoire individuelle étant ce qu'elle est et ce qu'elle fut, mieux vaut la rupture sans appel avec le climat des marécages et le vent des mers houleuses.

– Tout à fait d'accord, camarade. Il faut assigner à notre être subjectif et affectif l'espace qu'il lui faut occuper. Sans plus ! Autrement, de grignotage, il devient peu à peu boulimie, et alors c'en sera fini de la dimension altruiste que certains possèdent et cultivent en eux. Je ne sais plus quel philosophe disait de ne pas ancrer son regard au fond de l'abîme, car l'abîme finit par ancrer son regard en toi...

– C'est le grand Frédéric Nietzsche, mort de sa folie passionnelle ; mort justement parce que le fond de l'abîme avait ancré son regard en lui.

– C'est précisément ce que tu avais m'appris à devenir, il y a une dizaine d'années, quand j'enseignais l'arabe littéraire à Maurice-Fidel à Bordeaux. Les camarades maghrébins, français et d'Afrique noire avec lesquels tu m'avais mis en contact, ont été pour moi la source première et l'exemple, la vénération et le culte de l'engagement politique et de la fraternité entre les hommes du labeur et de la misère. C'est avec

## Des Palmeraies sous la lune

eux, grâce à eux et aussi grâce à toi Laure que j'ai prêté le serment de ne jamais composer ou de me soumettre aux maîtres. Ce faisant, je continuais à adorer ma Tassadit dans le feu ardent de ma mémoire. Le jour, avec une poignée d'agitateurs et de syndicalistes, nous cassions la gueule à la plus-value ; le soir, je retrouvais mon Algérienne de Tenès, la femme de tous mes désirs, ma fidèle compagne, l'incarnation de toute mon amitié, le miroir vivant et différent de ma splendeur évanouie.

Tout en écaillant les sardines de saison, si fraîches et si charnues, il lui racontait par le menu détail, les actions clandestines que lui avait confiées la Fédération de France du F.L.N. On le voyait partout sillonner ce pays de femmes et d'hommes qui avaient su dire non, par l'acte et la parole à la barbarie de leurs gouvernants. A Nantes ou à Brest, au Havre ou à Rouen, à Lille ou à Marseille, Taleb Idriss soulevait l'ardeur et l'enthousiasme des émigrés du Maghreb. Il collectait des fonds pour la Révolution armée algérienne ; parallèlement à son action quotidienne d'alphabétisation de ses frères de l'émigration. A tout cela, venait s'ajouter les tâches quotidiennes de sa lutte politique en tant que communiste. La béquille que Laure se promettait d'être pour Idriss était en vérité un bras vigoureux de solidarité et d'espérance. De retraité désœuvré miné par le chagrin, à deux doigts de la

faillite morale et de la mort, il devint, à presque soixante ans, l'incarnation même de tous les espoirs, de l'homme de demain et de la dignité reconquise.

La visiteuse, attentive et de temps à autre soudain pensive écoutait Idriss raconter son épanouissement et son bonheur d'être devenu l'antithèse exacte de l'homme qui se penchait sur son passé, de l'homme que seule berçait et caressait la litanie de la mémoire nombriliste. Elle continuait cependant à préparer l'énorme salade de tomates fraîches à la menthe sous le regard tranquille de Badra, la vieille émigrée.

– Tu sais qu'à cette époque-là, je me sentais littéralement devenir quelqu'un d'autre. Tout en restant moi-même sur l'essentiel. L'homme qui prétend à la vie se propulse forcément dans l'avenir. Je suis devenu celui-là. Mon vécu était d'une densité et d'une richesse telles que je me projetais, romantique et insensé, sans cesse dans l'avenir. Figure-toi,, qu'une nuit, alors que je finissais lentement mon grand bol de soupe aux légumes agrémenté d'une bonne cuisse de poule et entamais mon carré de fromage, je me surpris en train de discuter avec Tassadit assise à l'autre bout de la table. Elle me regardait avec son petit sourire à peine esquissé, la tête légèrement inclinée sur le côté gauche. La beauté incomparable de son sourire et la triste impuissance

## Des Palmeraies sous la lune

qu'exprimait son regard sans plus de feu, sans plus de vie, avaient l'air de vouloir me faire comprendre que je ne devais plus compter sur elle, car son royaume était désormais celui du silence et de la nuit, mais aussi de la mémoire ardente et du feu sacré de la passion. Doucement, elle quitta son siège et tel un souffle léger, aérien, vint s'insinuer furtivement en moi, puis disparut. Le fou de Tassadit que j'étais et reste encore, éclatait en sanglots. J'avais passé la nuit à errer dans une ville sans âme qui vive. Il arrivait que sa perte me jetât à terre et, telle une furie vengeresse s'acharnât sur mon pauvre corps endolori. Moi, je n'avais pas bu jusqu'à la lie. Non ! J'avais bu et rebu jusqu'au seuil de l'oubli. Les chemins que tu m'avais alors ouverts, larges et généreux, me prirent à l'ombre de leurs puissants chênes tranquilles. De l'ébauche de mon épave, de ma personne en décomposition, l'engagement et l'oubli de soi ont engendré l'espoir et la lutte, l'endurance et la patience, la rage et la foi, la mystique propre à tous ceux qui croient.

– -Camarade Idriss, ce que tu dis là ressemble étrangement à ce que furent, et restent encore, mes monologues intérieurs d'il y a presque quarante ans. A te voir ému, tout rouge et épanoui à plus de soixante dix ans, je suis contente de ne m'être pas trompée en te présentant, il ya plus de dix ans, les camarades de Gironde.

## Nouri Mimoun

Viens manger, vieille carcasse encore utile pour tes frères et sœurs du désarroi et de la misère. Appelle nos amis !.

A la terrasse du petit studio, à l'ombre dense d'un jasmin, ils attaquèrent avec un franc plaisir l'énorme plateau de sardines grillées. On sonna à la porte. L'ancien agent de liaison du F.L.N, le communiste typographe Armand Leplessis avançait de son pas décidé en parlant à ébranler les murs.

– Tu as de la chance, mon vieux ! Toi qui aime la sardine grillée, tu vas te régaler. Il y en a à gogo.

Taleb alla en remettre sur le grill, sous l'œil attentif de Badra.

– Ne commence pas à lorgner du côté du brasero ! Du poisson, il y en aura à satiété pour tous. Y compris pour toi, Badra !

– Non mais... Tu me prends pour qui, l'ami ! Malgré les longues années d'amitié, je vois que tu me connais mal. Ecoute mon frère, les vers, la vermine, les asticots et tout le reste auront beau me dévorer les entrailles, je ne tendrai pas la main pour recevoir la charité, fût-elle la tienne ! C'est que j'ai du niff, moi !

## Des Palmeraies sous la lune

– Bon, bon, ça va Badra... A d'autres...  
Tiens, voilà un quatrième plat de sardines ! Tu es heureuse ? Tu es heureuse, plaisanta Idriss.

– Passe-moi le citron, s'il te plaît et passons l'éponge, grogna Badra en lorgnant toujours du côté des sardines.

Après l'agitation quotidienne des clients et des serveurs à l'heure du déjeuner, le grand café-restaurant retrouvait son calme et son silence de cathédrale. La rue était parfaitement rectiligne et se terminait par un escalier en angle droit sévèrement raide. La ruelle, étroite et peu passante, gardait en toute saison une humidité, fort agréable l'été, mais meurtrière l'hiver. Pas un seul commerce n'osait inquiéter, avec ou sans sa cacophonie habituelle, sa tranquillité printanière.

– Ce lait-grenadine est vraiment exquis. Et ce gâteau de semoule aux amandes, qu'est-ce que tu en dis ? Succulent non ? s'extasia Laure.

– C'est justement pour cela que la bonne réputation de ce café-restaurant n'est plus à faire. Il a toujours été la propriété d'une veuve algéroise qui avait tout donné pour la libération de son peuple : ses quatre fils et son mari tombés en martyrs au maquis. Dans les Aurès, je crois. Non, non en Kabylie, près de Larbaâ Nath

Ouacif, précisa presque religieusement Armand Leplessis.

– La liberté a un prix. Et il est élevé. Mais nous devons toujours payer. La gratuité, c'est une vue de l'esprit. A propos, je paye ma consommation. Je te remercie de m'avoir montré ce si joli endroit. J'y reviendrai avec Maurice-Fidel, mon fils.

– Bon ! Je dois y aller sans tarder. La principale du collège m'attend. Les cours d'alphabétisation pour adultes changent de jours et d'horaires. Heureusement que c'est tout proche, juste derrière la Place des Martyrs, dit Armand en avalant d'un trait la dernière gorgée de son lait-grenadine.



A la place Port Saïd, elle prit le bus pour aller au Ravin de la Femme Sauvage, là où elle avait rendez-vous avec une jeune étudiante en histoire désirant faire partie du Cercle marxiste d'action et de réflexion de Bir Mourad Raïs. A la fin des débats, qui furent houleux et passionnés, la vieille militante et sa jeune camarade mirent le doigt sur une vérité bien amère : parmi les marxistes de toutes origines sociales et culturelles, un grand nombre reste sur des positions conservatrices, réactionnaires, phallocratiques ou carrément misogynes. Ces pseudo-marxistes n'ont pas réussi, volontairement ou non, à intégrer la question fondamentale de l'oppression de la femme, par l'homme et la société, dans l'idéologie et la théorie qu'ils prétendent représenter et servir. A les voir penser et agir, à leur manière, sur le problème, Laure ne put s'empêcher de crier son indignation en pleine rue :

– Mais comment peuvent-ils prétendre à la libération de l'humanité alors qu'ils en asservis-

sent une bonne moitié ? Le travail à faire là-dessus est tout simplement titanesque.

– C’est précisément là le rôle et la mission, entre autres, des cercles, dit la jeune étudiante pleine d’enthousiasme.

– Le Ravin de la Femme Sauvage ! Ce nom est d’une cruauté, d’une nudité sanguinaire dures à supporter. C’est bien une légende, je suppose ? demanda Laure, inquiète.

– Oui, je crois. Mais ce que dit la légende ou l’histoire de cette femme, je l’ignore.

– Et si c’était l’oppression, le cynisme et le sadisme des hommes, des mâles hélas dois-je dire, qui avaient plongé cette femme dans la démence et le crime ? se demanda la sexagénaire en embrassant la jeune étudiante.

Elle n’attendit pas longtemps son bus pour la Pointe Pescade. Sur les terrasses des cafés, debout en petits groupes sur les trottoirs, à l’angle des rues, sur les bancs publics ou simplement déambulants entre les pâtés de maisons, les habitants de Ruisseau ou de Belcourt, autres quartiers héroïques d’Alger, le fier rebelle, refusaient le sommeil. Les vieux, la joie et la lumière dans les yeux, riaient de toute l’absence de leurs

## Des Palmeraies sous la lune

dents. Ils savouraient, jour après jour, heure après heure, toute l'immensité du bonheur et de l'honneur de retrouver leur terre, leur être, leur identité première et dernière. De la fenêtre ouverte de son bus vide aux trois quarts, elle se laissait avaler tout entière, dans le consentement et l'abandon, par l'exubérance légitime de ce peuple parti à la conquête de sa liberté dans la justice. Ce peuple dont elle gardait, le culte et la passion dans son intelligence et dans son cœur dès les premières salves dans les Aurès, goûtait tout simplement cette nuit-là à la paix, à la fraternité, à l'abri des mitrailleuses des légionnaires ivres de sang et de haine.



Taleb Idriss aimait longer le Front de mer pour rentrer chez lui. Quelles que fussent les raisons, il ne prenait jamais le bus qui avait le triste don de l’effrayer, de le mettre en boule par le boucan épouvantable de sa ferraille et la puissance rageuse de son moteur. Ses souvenirs d’enfance et de jeunesse ne venaient presque jamais frapper à la porte de sa mémoire, pourtant ardente. Le crépuscule qui tombait avec une nonchalance presque étudiée sur la baie d’Alger, était mi-tiède, mi-frisquet, c’est –à-dire parfaitement louche. Cet atermoiement habituel à la saison printanière fâcha l’homme aux dix mille vers qui émigra, par le verbe et la pensée, vers le modeste verger familial de Beldelhadhar. Mais il était d’humeur inégale bien avant que le crépuscule ne vînt envelopper dans sa lumière incertaine, tâtonnante et déloyale la baie. Taleb Idriss sentait la lassitude gagner peu à peu sa mécanique osseuse dont il savait d’ailleurs toute la traîtrise depuis quelque temps. Une porosité rampante grignotait insidieusement les os de ses jambes. Lorsqu’il vit le banc public au bout du petit promontoire qui avançait craintivement

dans la houle du soir, il s'y laissa tomber en fixant son regard sur la ligne sombre de l'horizon. L'air marin qu'il aspirait à pleins poumons n'arrivait pas à dissiper cette douleur intermittente, mais aigue qu'il sentait poindre au côté gauche de la poitrine. « J'ai beaucoup fumé cet après-midi », se dit-il.

L'arc plat et argenté du croissant, un cimetière inachevé suspendu dans le noir du ciel, ne payait pas de mine dans l'immensité de l'univers. Il faisait acte de présence ; il était beau, mais maigrichon, sans texture et sans envergure. « Le croissant d'Orient m'avait habitué à bien mieux. Je suis déçu ce soir », pensa, amusé, Taleb Idriss. A gauche, il devinait les rives escarpées battues par la houle noire, courir vers l'Ouest et, plates et haletantes, paisibles et souriantes, y mouraient. Tassadit surgit dans sa tête et, de sa longue main effilée, lui caressa les cheveux en l'embrassant tendrement. A cet instant précis, il la vit dans le champ immédiat de sa vision déjà trouble lui prendre délicatement le bras et disparaître avec sa personne dans les flots. Lorsque la première vague vint doucement caresser leurs visages souriants, une violente douleur dévastatrice et sans merci le frappa au cœur en le jetant à terre.

## Des Palmeraies sous la lune

Taleb Idriss ne résida pas longtemps dans l'antichambre de la mort. Le Maître de Beldelhadhar, l'homme aux dix mille vers et aux cinq cents poèmes, le manutentionnaire immigré de Gironde et d'ailleurs, l'amour-passion de Tassadit au verbe juste et aéré, à la taille fine et élancée, le communiste des palmeraies venait de prendre son billet pour un voyage sans terminus à travers le néant de l'infini sidéral.

En passant devant la rue où habitait Idriss, une foule nombreuse d'hommes de tous âges et de condition plutôt modeste attira l'attention de Laure. Elle comprit tout de suite qu'un malheur était arrivé.

– Qu'y a-t-il ? Taleb Idriss n'est-ce pas ? demanda-t-elle au vieux Mostefai, d'une voix hale-tante.

– Hélas oui ! Il est mourant. Une attaque cardiaque.

Elle fit l'effort de se dominer en se raidissant et en serrant les mâchoires, puis ouvrit la porte de la chambre légèrement entrebâillée. Elle alla s'asseoir au chevet d'Idriss pour lui tenir la main, qu'il avait très froide, entre les siennes. Le mourant, à moitié inconscient, gardait involontairement les yeux mi-clos ; il reconnut sa cama-

rade et lui fit faiblement signe de la main. Il n'avait plus l'usage de la parole. Debout, près de la fenêtre ouverte donnant sur l'immensité du noir de la mer, Armand Leplessis refoulait ses larmes en avalant sans cesse sa salive. Il se retourna brusquement lorsqu'il l'entendit pousser un petit cri suivi d'un sanglot vite étouffé. Il vint fermer de sa main de typographe noircie d'encre indélébile les yeux de son camarade. Dans le couloir, Badra, assise en tailleur sur une peau de mouton, pleurait en silence.

Laure descendit à l'épicerie de nuit pour téléphoner à Mouhammed El Hedi Maurice-Fidel :

– J'ai malheureusement une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Ton maître et camarade Taleb Idriss vient de mourir à l'instant. Viens à la Pointe Pescade, nous allons veiller et raviver les braises du brasero jusqu'à l'aube. Avec ses camarades et amis, nous allons en le veillant cette nuit rendre sa solitude un peu plus supportable, et notre immense tristesse aussi, avant de le confier à la terre, cette terre qu'il avait tant aimée.

– J'arrive mère, j'arrive.



Il bruinait au milieu de cet après-midi là, mais le temps était plutôt à la tiédeur printanière de toujours. Avant de s'engager sur le front de mer, menant au cimetière, le cortège funèbre s'arrêta longuement : les porteurs, des camarades de cellule et des voisins, firent pivoter le cercueil d'un quart de cercle en direction de l'Est, face aux écoles et aux lycées où longtemps Idriss avait enseigné. L'homme aux dix mille vers, l'homme aux cinq cents poèmes appris par cœur, ce fin lettré communiste, cet ancien immigré de Gironde, longtemps sans papiers, sans statut et sans droits, disait adieu à ses élèves sous une fine pluie de printemps. La route du front de mer à flanc de montagne courait silencieuse vers le cimetière marin, alternant méandres sévères et lignes droites oubliées de leurs arrières. La mer grise, plate et sans voix semblait être à l'écoute de ce cortège aphone.

On confia à la terre, à l'ombre d'un grand chêne, le corps frêle du Maître Taleb Idriss. Laure et son fils unique tenaient à ce que fût là, précisément là, la tombe de leur camarade. De

haut de cette aire en pente, balayée l'hiver par la bourrasque et la pluie, apaisée et rafraîchie à la belle saison par l'ombre généreuse du chêne, Idriss regardera et écouterait naître, puis mourir, les vagues de l'éternité. De l'Occident plein sud, l'ardent regard de Tassadit protégera et bénira le manœuvre au juste combat, et de l'Orient plein sud, la sève des palmeraies millénaires éplorées ira rafraîchir sa tombe fleurie pour l'éternité.

Il n'avait pas cessé de bruiner de tout l'après-midi. Quelques amis et camarades, femmes et hommes, silencieux, immobiles sous le chêne assombri par la descente lente du crépuscule, le visage exsangue et une tristesse résignée au fond des yeux, regardaient, comme incrédules face à l'œuvre annihilatrice de la mort, s'activer les fossoyeurs.

– Nous étions trois à vénérer le culte de l'amour-passion. Emna et Taleb Idriss ont pris leur billet pour le voyage sans escale et sans terminus. Il ne reste plus que moi-même, Laure Montagnard, fille de Laurent, le sans-patrie et de Yolande la pommée, originaire de Talence, près de Bordeaux. Je suis la dernière survivante de l'amour-passion. Mouhammed el Hedi, écoute-moi, la nostalgie et l'amour-passion m'appellent au chevet de ton père, le compagnon de mes cavalcades à travers l'immensité

## Des Palmeraies sous la lune

plissée des dunes sous la lune. Demain à la tombée du jour, nous partirons pour Beldelhadhar. La Grande Demeure me manque terriblement, mon grand Fidel.

– D'accord mère, d'accord. N'oublie pas d'emporter la clé de nos racines.



Ils dévalèrent la pente à petits pas. Sous l'énorme chêne ébouriffé, Idriss s'apprêtait à affronter seul, son destin de voyageur infatigable, tandis qu'un croissant en arc de cimeterre se levait doucement dans le ciel paisible de la baie d'Alger.



Une espèce de verte phosphorescence pâlotte étirait sa ligne mince le long d'un horizon clair et profond. Le soleil finissait, dans la joie tranquille de l'oeuvre achevée, de baigner dans la tiédeur de ses dernières clartés, les plaines céréalières s'étendant au pied de la chaîne des Bibans. Le flanc métallique des montagnes couvrait de sa grisaille sombre l'asphalte de la route qui jetait nonchalamment ses larges virages sur le plat de ces terres fécondes.

Mouhammed-Fidel alluma ses veilleuses et ses feux de position puis écrasa rageusement l'accélérateur jusqu'au plancher. Il voulait arriver à Alger bien avant la moitié de la nuit, car le lendemain, sa femme et lui avaient à plaider devant un juge tatillon, cynique, d'un autre âge :

– Nessima, je pense que demain, à la lecture du verdict, l'honneur et le crédit du barreau seront mis à rude épreuve. La condamnation de notre client sera lourde, je le pressens. Avec le Syndicat de la Magistrature, la Profession se doit d'arrêter le bras vengeur et la démence de

ce juge véreux jouant au rigorisme de son imaginaire malade. Sais-tu que ce juge vient de condamner à trente quatre ans de bagne un jeune homme de vingt cinq ans pour avoir subtilisé à une dame une somme dérisoire de quelques centaines de nouveaux francs ? La descente aux enfers de cette crapule indûment drapée de la toge de la respectabilité commencera demain. Et nous en serons les auteurs. Du moins les précurseurs.

– Comme tu le sais Fidel, je suis partie prenante de tes combats rédempteurs, libérateurs de l’Humain qui gît enchaîné au creux des bipèdes que nous sommes. Ce juge fessu de la hargne et de la vindicte, ce ventru vénal sans humilité et sans clémence, sans coeur et sans courage, cessera dès demain d’envoyer en prison des jeunes gens pour le vol d’un pain. Parole de femme !

– Une justice semblable à celle qui avait anéanti Jean Valjean, et bien d’autres, n’en est pas une. C’est de la décadence érigée en lois. Alors, feu sur la décadence ! s’insurgea Laure, calme et froide comme si elle venait d’achever la lecture d’un livre ennuyeux.

– Lorsque juges et législateurs auront cessé d’être le bras armé de l’exploitation de l’homme



## Des Palmeraies sous la lune

par l'homme, ce sera alors l'avènement du vouloir- libre de l'homme libre, la fin de l'institution judiciaire par le dépérissement même de l'injustice, renchérit Nessima, visiblement satisfaite de la concision et de la clarté de sa pensée.



– Tout à fait d'accord avec toi ! Mais en attendant, que l'on mette hors d'état de nuire ces satrapes imbus de leur fatuité si nocive, si insupportable ! Qu'on les mette sous tutelle en réformant radicalement les arsenaux répressifs des lois annihilant l'humanité de l'homme. La justice qui dégrade l'homme et le dépossède de son humanité, en le châtiant, est une infamie qui ne prévient ni ne sanctionne le crime.

Mouhammed-Fidel se tut et concentra toute sa vigilance sur les virages courts et serrés d'une route qui se fit soudain sinueuse au fond d'un ravin où couraient à perte de vue de gros rochers de granit, dansant dans la lumière des phares. Laure referma son calepin qu'elle n'avait cessé de noircir de son écriture fine et serrée tout au long de la route, depuis le départ de Beldelhadhar. Elle baissa la vitre jusqu'au dernier cran et se laissa, au gré des caprices de ce petit vent printanier du soir, effleurer, caresser, bercer, gifler, rafraîchir ou revigorer le visage. Dans le noir du ciel, seule la brillance, insoutenable au regard appesanti, une lumière stellaire

transperçait de son scintillement prospère la quiétude du soir. « Je sais qui tu es, mon étoile à l'incandescence froide. Tu es mon amour-passion et mon serment. Tu es l'attente et l'espoir des hommes qui, en combattant, gardent dans leur bouche le goût amer de la faim et de la soif », se dit – elle, presque à haute voix. Elle regardait d'un oeil absent défiler à travers la vitre les premières agglomérations, populeuses elles aussi, du Grand-Alger. Toute chose dormait. Seules les étoiles veillaient. Elles semblaient soupeser, sévères et attentives, les rêves conquérants des dormeurs.

Le crépitement intempestif du gravier cessa tout à coup et Laure comprit que la voiture avait quitté le tronçon en réfection de la route. Sur sa droite, elle devinait défiler la mer sombre dans le mutisme mystérieux de la marée basse. « Les marins-pêcheurs de la Pointe Pescade et d'ailleurs sont-ils condamnés à se faire dévorer dans l'impunité par les colères dévastatrices de la houle » ? Laure se dit que le Congrès fondateur du Syndicat des travailleurs de la mer répondra peut-être à la question.

– Mère, réveille-toi. Nous y sommes.

Une grande fatigue s'empara de son corps rompu par la longueur du voyage. Elle se jeta

## Des Palmeraies sous la lune

sur son lit, les yeux mi-clos, les mains derrière la nuque. Elle entendit alors, à travers les images tumultueuses qui encombraient son crâne endolori, Didi le Vieux lui murmurer en lui souriant de toute la blancheur de ses dents :

– On se reverra à la fin du prochain automne. Lorsque les cimes des palmiers se seront harnachées de leurs régimes cristallins et que les caniculaires des oasis auront frémi et trembloté de tout leur corps frêle sous les premières morsures du froid du soir. Alors Laure, tu viendras t’asseoir à mon chevet, sous le bosquet toujours vert en effeuillant les marguerites sauvages de toutes les saisons.





**Editions Le Manuscrit**  
**- www.manuscrit.com -**

Depuis 2001, les éditions Le Manuscrit - www.manuscrit.com - ont, par l'originalité de leur formule, ouvert un nouvel espace de publication dans le paysage de l'édition.

Grâce à un savoir-faire unique qui associe culture traditionnelle de l'édition et maîtrise d'innovations technologiques majeures, les éditions Le Manuscrit - www.manuscrit.com - garantissent la disponibilité permanente des textes sous un double format : le livre papier et le livre numérique, pour une souplesse totale d'édition qui inscrit le livre dans la culture du développement durable.

Un catalogue ouvert aux différents domaines éditoriaux (littérature générale, recherche-université, Europe...) propose, à travers le monde, un fonds de plus de 7 000 références et réunit 5 000 auteurs publiés dans toutes les langues. Chaque livre est protégé selon le code de la propriété intellectuelle et les droits d'auteurs rémunérés. Véritable éditeur de marques, les éditions Le Manuscrit - www.manuscrit.com - et leurs comités de lectures spécialisés créent des collections prestigieuses en partenariat avec les universités, centres de recherches, institutions, fondations et acteurs de la société civile.

Par un référencement ciblé, les éditions Le Manuscrit - www.manuscrit.com - assurent aux ouvrages une diffusion internationale, dans les librairies (référencement Electre, Dilicom, Titelive...) et sur les principales librairies en ligne (Amazon, AbeBooks, Alapage, Chapitre...). Un réseau de partenaires attentifs - libraires, bibliothèques, médiathèques, médias - s'associent aux éditions Le Manuscrit - www.manuscrit.com - pour favoriser la découverte des talents (Prix du Premier Roman Le Manuscrit, Prix du Scénario du Film de Femmes...), la transmission des savoirs, et promouvoir les titres et les auteurs auprès d'un large public.

Dynamique et innovant, le site manuscrit.com, par un accès gratuit et privilégié à la publication, propose une plateforme de contenus interactive et réunit autour des blogs d'auteurs des sources d'informations sur la vie culturelle ainsi qu'un espace de rencontre privilégié entre auteurs, lecteurs et partenaires actifs.

Les éditions Le Manuscrit - www.manuscrit.com - sont membres du Syndicat National de l'Édition.

**www.manuscrit.com**  
**communication@manuscrit.com**  
**Téléphone : +33 (0)8 90 71 10 18**  
**Télécopie : +33 (0)1 48 07 50 10**  
**20, rue des Petits Champs**  
**75002 Paris**